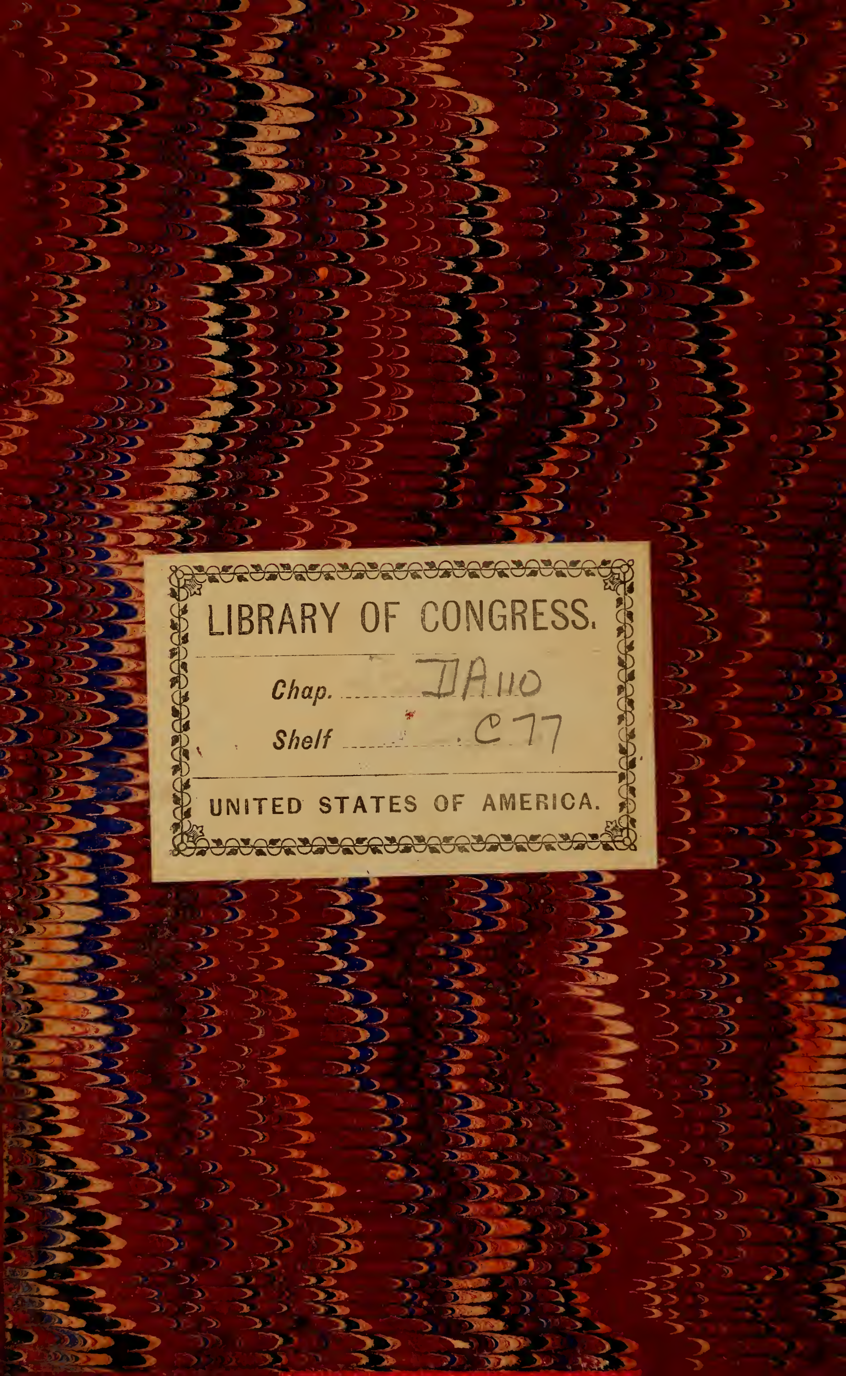
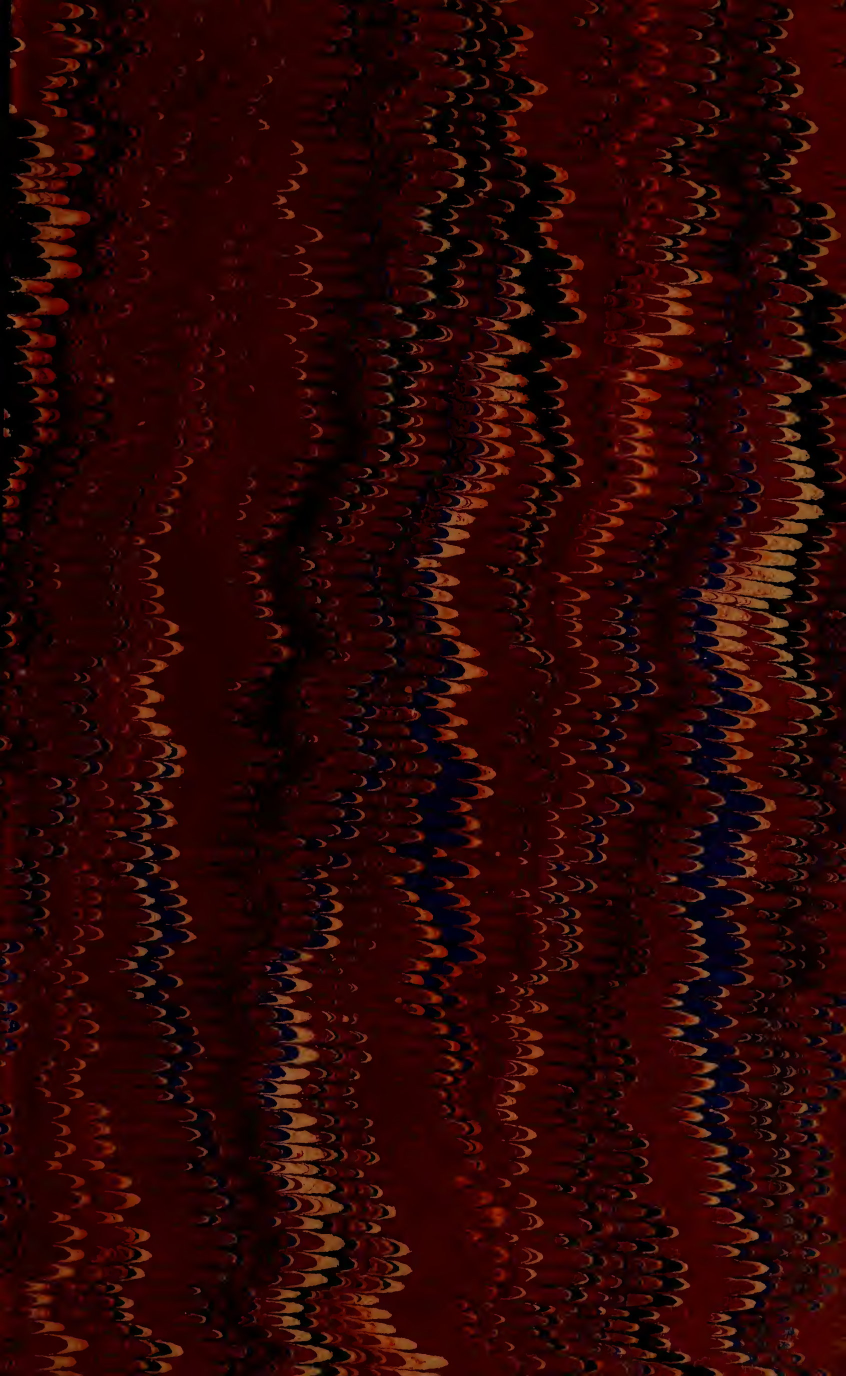




LIBRARY OF CONGRESS.
Chap. DA110
Shelf .C77
UNITED STATES OF AMERICA.





T.-C.-C. CRAWFORD

LA
VIE ANGLAISE

PAR

DEUX YEUX AMÉRICAINS

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

Par **R. RADEST**

PARIS
C. MARPON ET E. FLAMMARION
ÉDITEURS
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

LA VIE ANGLAISE

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

T. C. CRAWFORD

LA VIE ANGLAISE

VUE PAR DES YEUX YANKEES

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

R. PETIT (RADEST)



PARIS

C. MARPON ET E. FLAMMARION, ÉDITEURS

RUE RACINE, 26, PRÈS L'ODÉON

A mes Confrères les Journalistes parisiens, je dédie ce livre à titre de souvenir sympathique.

T. C. CRAWFORD.

Paris-Neuilly, ce 1er novembre 1889.

PRÉFACE

Ce livre représente un choix de lettres que j'ai écrites de Londres au « World » de New-York pendant un séjour de près de deux ans en Angleterre. Dans la majorité de ces lettres ainsi choisies, je me suis contenté de traduire mes premières impressions. Naturellement, ces impressions se sont modifiées pendant mon séjour en Angleterre, mais j'ai cru devoir laisser ce que j'avais écrit sans rien changer. Je ne me suis attaché qu'à dépeindre les principaux traits de la vie anglaise et à résumer ce que j'avais vu par moi-même. Les nombreux lecteurs du « World », qui ont éprouvé quelque plaisir à lire ces lettres, seront peut-être heureux de les voir réunies sous la forme plus durable d'un volume.

New-York, 15 décembre 1888.

T.-C. C.

LA VIE ANGLAISE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LONDRES

Les rues. — Différences remarquées par un Américain à sa première visite dans la capitale du monde. — Préjugés sur le climat. — Comparaison du coût de la vie. — La vérité sur les brouillards.

Au premier abord, les rues de Londres ne présentent pas un aspect bien étonnant pour un Américain habitué à vivre dans les grandes villes des États-Unis. Il y a beaucoup d'endroits, à Londres, ressemblant aux rues et aux quartiers de Boston et de New-York, tandis que d'autres évoquent le souvenir de certaines parties de Philadelphie, où se trouvent de longues et monotones suites de maisons à l'aspect lugubre, pareilles à des prisons. Les gens qui par-

courent les rues ne diffèrent pas beaucoup des habitants de nos cités de l'Est. L'Anglais le moins observateur n'éprouve aucune difficulté à distinguer un Américain du plus loin qu'il l'aperçoit. J'avoue, à moins que le type ne soit fortement accusé, ne pouvoir me prononcer avec cette promptitude sur l'une ou l'autre nationalité d'un individu sans l'avoir entendu causer. A mesure que l'on pénètre dans la vie du jour, la différence s'accentue, les traits distinctifs se définissent de plus en plus.

La première chose qui frappe au plus haut point l'attention de l'Américain, c'est le nombre si considérable de femmes employées dans les établissements publics, tandis que chez nous on n'y voit que des hommes. La personne qui sert à boire dans les débits de boisson de Londres est presque invariablement une femme aux traits aigus, à la face dure, à l'air affairé. Elles sont très vives et expéditives. Vous les trouvez dans tous les hôtels. Au lieu d'être en présence d'un commis américain souriant et tiré à quatre épingles, vous voyez une jeune femme au visage triste, hâve, à l'air abattu qui, à voix basse, vous invite à vous inscrire sur le registre, vous assigne une chambre, et, sans quitter la glace de la réserve sort du bureau pour vaquer à ses occupations. On ne donne jamais un renseignement de bonne volonté dans un hôtel anglais. Les chambres, en thèse générale, n'en sont pas con-

fortables pour un Américain parce qu'elles ne sont jamais ou sinon rarement chauffées. Le chauffage se fait par des grilles découvertes. Ce serait suffisant si ces grilles étaient assez grandes ou pouvaient contenir assez de combustible, mais leur peu de volume ne leur permet pas d'en recevoir plus de deux à quatre morceaux, et il en faudrait quatorze ou quinze pour chauffer convenablement la chambre. L'extrême humidité de l'atmosphère la sature de telle sorte que pour l'éviter, il faudrait se mettre juste sur la grille elle-même. Il est certain que ces chambres sont peu confortables pour les indigènes eux-mêmes. Vous les entendez crier contre le système américain de trop chauffer les maisons. Il y a cependant dans tous les hôtels de quelque importance toujours un grand et confortable fumoir pour les hommes et un grand salon de conversation pour les dames. Ces salles sont toujours très chauffées et, fait significatif, il y a toujours foule. Les gens descendus dans les hôtels restent très peu de temps dans leurs chambres. Les fumoirs des hôtels anglais pourraient être copiés avec avantage dans les Etats-Unis. Rien n'est plus triste au monde que le salon de lecture ou que le salon d'attente pour les hommes de nos hôtels. En Angleterre, le fumoir est meublé de fauteuils et de canapés recouverts de cuir, avec de petites tables pla-

cées çà et là. Ici, chacun peut se faire apporter à boire ce qui lui plaît ou y venir après son dîner prendre sa tasse de café et fumer un cigare. C'est toujours un endroit agréable et confortable, et, ma foi, peut-être le seul confortable de tout l'hôtel.

Dans certaines limites, il y a plus de liberté en Angleterre que peut-être dans aucun autre pays du monde. Mais, une fois ces limites dépassées, les lois restrictives sont plus nombreuses et plus sévères que partout ailleurs, excepté en Russie.

Les autorités de Londres semblent mettre toute leur joie à maintenir les rues dans un état de propreté absolue. Les pavés sont merveilleux de solidité et de perfection. Ils sont tenus absolument propres jusque dans les quartiers les plus éloignés et les plus pauvres par un système de balayage perfectionné.

C'est le sentiment public qui tient ses rues si propres. Dans les derniers quartiers de Londres, elles sont aussi propres qu'à New-York dans les plus riches. On a, en fait de pavage, expérimenté tous les genres et on s'est arrêté à l'asphalte et au pavé de bois. On a dit, aux États-Unis, que les rues d'asphalte ne résisteraient pas en raison du trafic considérable de New-York, mais elles résistent bien à Londres, où il est encore plus considérable. Le pavage en bois, qui a si peu réussi à Washington lorsqu'il a été posé par Shepherd, a ici un grand

succès. La surface de ce pavage est composée des mêmes matériaux, mais les entrepreneurs anglais la font reposer sur une couche solide de goudron et de pierre. Le bois, sur cette couche, devient aussi solide que la pierre dont il conserve l'élasticité. Il y a un conseil des travaux publics qui envoie des inspecteurs s'assurer que les entrepreneurs font leur travail honnêtement.

C'est une idée généralement répandue aux États-Unis que la vie à Londres est beaucoup meilleur marché que chez nous. Il peut se faire que dans certaines parties de Londres la vie soit moins chère que dans les parties correspondantes de New-York, mais ce doit être dans les faubourgs extrêmes. Les habits sont bien moins chers et, en général, quelques objets de fabrication supérieure et ce qui concerne l'ameublement peuvent s'acheter ici pour un prix beaucoup moins élevé, mais la vie ordinaire y est beaucoup plus chère. Les loyers sont presque dans les mêmes conditions. Les taxes sont plus élevées ainsi que les frais d'entretien de maison. Le salaire des serviteurs est plus modéré, mais on est obligé d'en employer davantage. Il est également vrai que les cabs de Londres coûtent moins cher qu'à New-York, mais les distances sont si grandes que le bénéfice se trouve annihilé par l'extrême usage que l'on en fait. Les hôtels sont plus dispendieux que chez nous, et sont loin

1.

de donner les mêmes avantages. Plus l'hôtel est petit, plus élevés en sont les prix. En premier lieu, il n'y a pas un petit hôtel à Londres qui ne fasse payer ses chambres aussi cher que les hôtels du quartier européen de Broadway. Les prix des restaurants sont bien plus élevés, tandis que les pourboires des gens de service et autres frais font une note qui dépasse de beaucoup les prix d'un hôtel de première classe à New-York. Les guides recommandent aux touristes de réclamer leurs notes tous les deux ou trois jours. On devrait aller plus loin et payer sa note chaque jour, car si on la laisse courir elle est capable de s'augmenter dans des proportions qui sont entièrement inexplicables et nullement réjouissantes même, pour le possesseur d'une grosse bourse.

Les hôtels et chambres garnies de Londres sont réservés exclusivement aux étrangers. Aucun Anglais de la classe moyenne n'y vivra s'il est marié. Les pensions de famille sont regardées comme un *modus vivendi*. C'est peut-être, pour les gens qui ont de la famille, la façon la plus économique de vivre si l'on doit passer une année ou environ à Londres. Les restaurants ne peuvent pas se comparer à ceux de New-York en ce qui concerne la qualité ou la variété des plats. Le seul aliment que j'aie trouvé meilleur dans les restaurants anglais, c'est la côtelette de mouton. La côtelette de mouton chez nous

est graisseuse et grossière. La côtelette anglaise est plus fine et plus délicate que notre côtelette d'agneau. Le pain anglais est abominable. Vous trouverez difficilement un bon morceau de pain dans quelque restaurant de Londres que ce soit, à moins que vous ne donniez un ordre spécial pour un dîner spécial. En général, le pain anglais est toujours très lourd, sec, dur et rassis. Leurs soi-disant pains français sont presque sans goût. Les meilleurs pains sont les petits pains viennois, mais ceux-ci mêmes ne sont pas salés. Le beurre dans tous les restaurants frappe le palais américain comme une sorte d'onguent insipide. Il n'est jamais salé et pour quelque temps, jusqu'à ce que l'on soit fait à la nouveauté, ne ressemble en rien à du beurre. Le roastbeef anglais ne peut pas se comparer avec notre roastbeef. Le fait qu'on ne sert de bon café dans aucun restaurant d'Angleterre est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en faire une mention spéciale.

La manière la plus ordinaire de dîner dans un restaurant public est de dîner à table d'hôte. Un dîner à table d'hôte comme on en sert dans beaucoup de bons restaurants, coûte environ de quatre-vingts *cents* à un *dollar* et demi de notre monnaie pour chaque repas. Un dîner servi à table d'hôte consiste, en premier lieu, en copieuses portions de viande rotie. On l'apporte, dans quelques restau-

rants, sur une petite table à roulettes qui circule autour des convives et on la découpe en votre présence. On donne avec cela quelques pommes de terre bouillies et quelqu'autre légume inférieur, quelquefois des choux ordinaires ou des choux de Bruxelles. La série des légumes semble comprendre uniquement les choux de Bruxelles, les choux-fleurs et les choux frisés. Le dessert des dîners de table d'hôte consiste en une salade de laitue et en une tranche que vous extrayez d'un fromage de Stilton ou de Chester. Ces dîners sont sains et peu raffinés et sont précisément ce qu'il faut à un homme prenant beaucoup d'exercice. Mais ils n'ont rien de délicat.

Il y a un certain nombre de restaurants français à Londres, mais ils ne servent exclusivement que des mets français. Les meilleurs restaurants qui puissent donner satisfaction au goût des Américains sont ceux tenus par des Italiens.

Les visiteurs américains sont d'abord très éprouvés par le climat d'Angleterre. Il ne fait en réalité jamais aussi froid qu'en Amérique, mais l'humidité du climat rend le froid beaucoup plus sensible. Au lieu de noter les différences de température avec le zéro pour base comme chez nous, ils marquent l'état atmosphérique comme étant au-dessus ou au-dessous de trente-deux degrés. Les degrés de froid sont au dessous de ce point. Il est bien rare qu'on

ait à enregistrer plus de six degrés de froid ou vingt-six de notre thermomètre. Cependant les gens qui iront en Angleterre en quittant chez nous une température variant entre zéro et quelques degrés au-dessous pendant des mois entiers, souffriront du froid en Angleterre avec une température allant de vingt-huit à trente-cinq degrés au-dessus de zéro. Avec le temps, on se fait à l'humidité du climat. Le climat d'Angleterre, dont il a été beaucoup médit, est en réalité un splendide climat pour l'homme qui travaille. L'air est vivifiant. Il convient surtout aux gens nerveux qui sont usés par un travail excessif. Les étés sont surtout agréables aux Américains. Les plus grandes chaleurs d'été en Angleterre n'approchent jamais des chaleurs accablantes des jours de juillet et d'août dans nos villes du Nord.

J'ai souvent entendu les visiteurs américains exprimer le vœu de voir un véritable brouillard de Londres. Beaucoup de ceux qui ont fait le voyage ont été désappointés s'ils ne se sont pas trouvés mêlés à toutes les manifestations de la vie commune de cette ville. Londres jouit d'une grande célébrité pour ses brouillards. Je m'y trouvais au printemps dernier pendant les mois pluvieux de mars et d'avril, et dans ce laps de temps je pensais que l'atmosphère s'épaissirait assez pour constituer un phénomène de ce genre, mais on me dit qu'il n'y

avait pas de vrai brouillard à cette époque. C'est novembre, le mois des plus forts. Les Américains qui ont été assez heureux pour visiter Londres à cette époque ont pu se rendre compte de ce qu'est un brouillard de Londres. Le brouillard, composé de fumée, de vapeur d'eau et tout noir, qui a régné sur Londres deux ou trois fois le mois dernier n'a d'égal dans aucune autre ville du monde. Ce que l'on appelle le brouillard noir suit généralement une forte gelée blanche. Un froid intense en est la cause. L'air devient d'abord excessivement humide et alors il se forme un grand nuage qui se promène sur la ville, ramasse la fumée, la suie, jusqu'à ce qu'il envahisse les rues, pénètre dans les maisons, attaque la gorge et les yeux, et quelquefois suspende complètement la circulation dans les rues.

Les brouillards de cet hiver ont été particuliers. Ils étaient noirs au commencement et plus tard changeaient de couleur. Le soleil essayait de temps en temps de traverser cette masse opaque et visqueuse, mais il n'y parvenait jamais. Le vent seul la balaye, mais alors la lumière jaune du soleil, filtrant à travers, produit, à certains moments, d'étranges effets. Il semblerait que la ville flottât en quelque sorte dans un nuage, qu'alors le soleil disparût et que le brouillard le changeât en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire en une masse noire, froide, compacte de nuage et de fumée.

Deux fois pendant le mois, ce brouillard devint si épais, si sombre, si compact, que l'on ne pouvait pas voir à un pied devant soi en regardant à la fenêtre. Naturellement le gaz restait allumé par toute la ville. Dans les rues, la vue ne s'étendait même pas à la moitié d'un côté à l'autre, et il fallait circuler avec la plus grande précaution. C'est dans les tranchées des chemins de fer, que le brouillard était le plus intense. A l'obscurité, à l'inconvénient de ne pas voir devant soi, de ne marcher qu'avec une précaution extraordinaire de crainte de se heurter aux passants, aux voitures, s'ajoutait encore un sentiment persistant d'étouffement causé par la difficulté de respirer cette horrible atmosphère de suie et de fumée. Bien plus, le froid intense et l'excessive humidité étaient plus insupportables que les froids des contrées les plus septentrionales. Le contact du brouillard ressemblait à celui de la glace. Son humidité nous pénétrait jusqu'à la moelle des os. Il était presque impossible de réchauffer les chambres ou la maison quand son haleine glacée pénétrait par chaque ouverture. A moins d'avoir une maison tenue hermétiquement close, elle était envahie par l'humidité et on y suffoquait. Ce sentiment d'oppression causé par le brouillard de Londres et une chose que seuls peuvent surmonter ceux qui ont une bonne santé et qui sont doués de grandes ressources vitales. Cha-

que foisqu'un noir brouillard visite Londres, c'est un signal de mort pour un grand nombre de gens âgés et délicats. Il est particulièrement fatal aux enfants et aux personnes malades de la gorge ou de la poitrine. Ceux qui sont sujets aux affections de ces organes. ne peuvent pas vivre à Londres pendant l'hiver sans voir s'aggraver leur état de santé. Mais il faut dire aussi ceci : c'est que ce brouillard pernicieux ne dure pas longtemps. Il est rare pour un brouillard de l'intensité et du caractère dont nous venons de parler de durer plus de six ou huit heures. Celui dont la durée a été la plus longue de mémoire d'homme est le fameux brouillard d'il y a huit ou dix ans. Il dura trente-six heures. Il était si noir, si intense que l'on ne voyait pas à plus de deux piedsdevant soi. Les affaires furent tout à fait arrêtées pendant ces trente-six heures. Le grand commerce de Londres fut suspendu et tenu en échec par cet impitoyable amas de vapeur. Peu de gens s'aventurèrent en dehors de leurs habitations et il fut difficile aux agents de police de faire le service de garde et de surveillance. Pendant ces trente-six heures, il n'y eut pas un souffle d'air. Dès que le vent commença de souffler, le brouillard fut balayé et avec lui ses effets désastreux.

Si la ville de Londres adoptait quelque système moderne de chauffer les maisons, il est hors de

doute que le brouillard ne deviendrait jamais si pernicieux ni si intense. On dissipe des millions dans les cheminées de Londres. Les appareils consommateurs de la fumée adoptés par le Parlement ne sont d'aucun usage dans la pratique, attendu que les gens refusent de les adapter à leurs cheminées en dépit des actes du Parlement. On brûle, dans toutes les maisons, le charbon de la plus effroyable manière. La plus grande partie du charbon brûlé à Londres, au lieu de chauffer les maisons, se transforme simplement en amas de suie, est vomie ensuite et s'ajoute à l'atmosphère délétère qui plane sur Londres pendant les mois d'hiver.

Mais on a grandement exagéré les effets pernicieux du brouillard. Il n'en fait qu'une fois par hasard et, à part quelques exceptions historiques, il ne dure pas plus de vingt-quatre heures chaque fois. Souvent un brouillard intense le matin disparaîtra de bonne heure dans l'après-midi. Cet hiver il n'y a eu que deux ou trois grands brouillards. Le plus grand du siècle a duré près de cinq jours.

CHAPITRE II

LE DERBY TEL QU'IL EST

Description consciencieuse des incidents du plus grand jour de courses de Londres.

Il n'y a pas en Angleterre un fait relatif au sport hippique plus intéressant pour un Américain que le Derby. Tout Américain qui vient en Angleterre doit aller voir le Derby comme une de ces choses obligatoires qu'il ne doit pas négliger s'il veut que sa visite en Angleterre lui soit de quelque utilité. Le Derby figure au nombre des curiosités de la ville et il est classé à côté des célébrités de Londres et des endroits marquants à visiter. Ses plaisirs sont grandement exagérés. Les Américains qui assument la tâche de rendre compte de ce spectacle, sont portés, j'en ai peur, à l'exagérer à leur retour dans leur pays natal. Car je n'ai jamais entendu un

de mes compatriotes ayant visité Epsom un jour de Derby en faire une description qui pût donner à un étranger une idée exacte de cette fête et de ses incidents. On a toujours une tendance à exagérer et à charger la main. Nous n'avons certainement rien de comparable au Derby dans nos courses des États-Unis, mais pour les vrais amateurs de ce sport, il n'y a pas grand inconvénient. Les courses ne comptent en effet que pour très peu de chose dans le Derby.

Pour qui aime ce genre de sport, le jour du Derby n'a pas grand attrait. C'est en réalité un immense pique-nique. C'est un jour de grande fête et ce qui se passe à Epsom Downs sur une vaste échelle, en rapport avec la grande surface occupée par la réunion, se répète les jours de foire dans les autres parties de l'Angleterre; mais, en dépit de la multiplicité des attractions et de la diversité de la foule, le caractère de ces réunions varie peu ou pas. Elles ressemblent, aux yeux d'un étranger qui parcourt le pays dans toute son étendue, à une succession de foires de provinces, pour ainsi dire, où les courses ne figureraient que comme accessoire. Le jour du Derby est une des plus grandes fêtes populaires de l'Angleterre. Ce n'est pas une fête légale, mais l'opinion publique l'a rendue telle, ce qui revient au même.

Epsom Downs est à vingt milles de Londres. Il y

a plusieurs façons de s'y transporter. Les trains emportent beaucoup de monde. Tous les genres de véhicules sont employés ce jour-là pour emmener les gens qui préfèrent parcourir les magnifiques routes qui relient Londres et Epsom. Les frais nécessités pour assister aux courses en Angleterre sont beaucoup plus considérables que chez nous pour une partie de ce genre. Les prix d'admission dans l'enceinte, sur la piste, et autres places bien situées, sont plus élevés que ceux de nos champs de courses. Les frais de transport sont aussi plus élevés. Les prix des chemins de fer anglais pour les longues ou les petites distances sont beaucoup plus forts que chez nous et les compagnies font très peu de réductions les jours de courses. Tous les genres de véhicules pouvant transporter des voyageurs sont loués à des prix exhorbitants ce jour-là. Le mode de transport favori des Américains allant au Derby est de prendre un *drag* ou haute voiture traînée par quatre chevaux. Ces voitures sont louées à la journée pour une somme allant de quinze à vingt guinées. Il s'y ajoute encore des suppléments qui font monter le coût à vingt-cinq et quelquefois trente guinées, dans lesquelles se trouvent compris le lunch, le salaire des hommes, les pourboires des domestiques et les frais de remise et de stationnement. On demande trois guinées pour l'admission d'un *drag* sur la

pelouse, tout près du champs de courses. Ce jour-là, les cabs pour aller à Epsom et retour coûtent au moins 1 livre sterling. Il en coûte de 15 à 20 dollars à une seule personne pour voir le Derby par les voitures publiques. C'est le moins que l'on puisse dépenser. Bien entendu si l'on parie ou si on cède aux mille et une occasions de dépenses, la journée au Derby peut coûter les yeux de la tête. L'Américain aisé qui va au Derby y dépense de 100 à 200 dollars (500 à 1,000 francs).

Les Américains ne sont pas les seuls qui aillent au Derby sur l'imperiale d'un *drag*. C'est aussi l'apanage des Anglais qui ont beaucoup d'argent à dépenser. Ceux qui vont à Epsom pour les courses préfèrent naturellement la grande pelouse. Ils y ont quelque chance de voir les chevaux. Mais je reviens à ma première théorie sur le Derby. Les gens y vont comme ils iraient à un pique-nique. C'est un prétexte pour sortir de la ville. C'est une occasion de s'empiffrer et de boire du commencement à la fin et d'y joindre l'agrément de la campagne.

Je suis allé au Derby sur le haut d'un *drag* à la manière américaine, avec la bannière étoilée flottant sur le siège le plus élevé de ce très haut véhicule. On partit à dix heures. La route traversait West Kensington et Wimbledon et était excellente depuis le commencement jusqu'à la fin. Le temps

était gris et il soufflait une brise de l'Est. Les nuages obscurcirent le soleil toute la journée. Le soleil ne brille en Angleterre que six jours par an et ce n'était pas un de ces six jours. Mais il ne pleuvait pas, et pour ce fait chacun était reconnaissant. Il est difficile de réaliser, dans quelque partie que ce soit des États-Unis, avant le mois de mai, un froid aussi intense que celui de ce jour du Derby. On était supposé à l'entrée de l'été, ce qui n'empêchait pas chacun d'être emmitouflé dans de lourds manteaux et dans des couvertures. La campagne anglaise à ce moment est un magnifique jardin. On ne peut pas se figurer qu'il y ait eu assez de chaleur et de soleil pendant ce soi-disant printemps pour développer le beau et luxuriant feuillage des haies, les vastes tapis d'émeraude étendus sur les prairies, la vigoureuse et riche végétation des champs de trèfle et les tons brillants des bois profonds et épais. La profondeur et la richesse de la verdure des paysages anglais, frapperont toujours les yeux d'un Américain. Cette intensité de couleur provient de l'humidité de l'atmosphère.

Dès le point de départ même, nous rencontrions, groupes sur groupes, depuis les faubourgs de Londres, jusqu'à Epsom même, des gens installés sur le bord de la route pour voir passer l'armée se rendant au Derby. Ils restaient là, de chaque côté du chemin, toute la journée, s'amusant grande-

ment de nous voir aller et attendant patiemment notre retour. Les enfants étaient les plus bruyants. De chaque haie, à chaque carrefour, on voyait des bandes d'enfants joufflus saluer joyeusement notre passage et nous jeter des fleurs, espérant en retour une pluie de menue monnaie. Les petits garçons qui marchent sur leurs mains en faisant la roue le long des routes attendent aussi des sous. Quand on se rend au Derby, si on veut être tranquille et garder sa paix d'esprit, il faut se munir d'une pleine mesure de monnaie de cuivre anglaise. Les gamins anglais se pendent à votre voiture et vous demandent des sous d'une façon qui vous force à vous exécuter. Ils chantent « *faites sauter votre cuivre roulant.* » Un gentleman, qui se trouvait avec moi sur la voiture, appela mon attention sur ce fait que les petits Écossais ont une tout autre façon de demander de l'argent, ce qui, d'après lui, tenait à la différence de caractère de l'Anglais et de l'Ecossais. Les petits Écossais crient « Poor oot » (Débarrassez-vous), d'après ce principe qu'un Écossais vous réclame tout ce que vous regardez comme peu de chose.

Je ne me propose pas de vous détailler la physionomie de la route, des hôtels et des jolies auberges ni celle de tous les groupes que l'on rencontrait, non plus que le nombre des haies et des bouquets de bois. Il faudrait pour cela un volume. Je parlerai seulement de ce qui m'a frappé comme étranger.

Je fus surtout étonné, en premier lieu, de la quantité de boisson absorbée par la foule, aussi bien celle des simples spectateurs que celle des voyageurs. Partout les auberges regorgeaient de monde. Je remarquais que sur les voitures on commençait à boire et à luncher dès dix heures, alors que l'ombre du déjeuner ne devait pas être bien loin. Ces lunch et ces libations continuèrent sans arrêt pendant toute la journée et pendant le retour on buvait et on lunchait avec une énergie et une persistance qui indiquaient une tête d'une solidité remarquable et un estomac d'une complaisance extraordinaire, du moins chez les mangeurs et les buveurs.

De temps en temps un homme quittait sa place et s'affalait sur le gazon du bord de la route. On le regardait avec cette respectueuse considération que l'on professe à l'égard des vétérans qui tombent en combattant, la face tournée vers l'ennemi. Les piétons se détournaient avec soin et personne n'avait l'idée un seul instant — pas même le policeman habillé de bleu — de troubler les rêves de celui qui s'était laissé glisser le long de cette route pittoresque d'Epsom. En allant, ces combattants qui avaient mordu la poussière ne se rencontraient que de temps en temps, mais au retour on les trouvait en grand nombre le long du chemin et surtout dans le voisinage des auberges. — *Le Royal*

Georges, *le prince de Galles*, *le Lièvre et le Renard* ou *le Chien et la Perdrix*, — qui bordaient la route. Je remarquais aussi une particularité qui ne se rencontre pas chez nous ces jours-là : le nombre de femmes qui boivent. Dans presque toutes les auberges il y avait presqu'autant de femmes que d'hommes. Mais elles ne sont pas du monde avec lequel on nous voit boire en public. Elles appartiennent presque toutes à ce qu'on appelle ici la classe des petits travailleurs, c'est-à-dire les familles des ouvriers, en y comprenant en outre celles des détaillants, des fruitiers et autres petits commerçants. Presque tous ces gens avaient de petits poneys ou des ânes. Ce que peuvent supporter ces petits animaux tient du phénomène. La plupart de ces ânes ne dépassent pas la grosseur d'un bon chien de Terre-Neuve. On pouvait voir ces ânons minuscules attelés à la ridelle des voitures de fruitiers, qui ne sont que de simples coffres à transporter des légumes posés sur deux roues, et sur ce coffre quatre ou cinq individus de forte corpulence. Le malheureux petit âne n'en trotte pas moins allègrement et ne semble nullement accablé sous un fardeau extraordinaire, bien qu'il ait vingt milles à parcourir pour l'aller et autant pour le retour, avec une charge que la *Société protectrice des animaux* regarderait chez nous comme excessive pour un seul cheval, si fort et si vigoureux fût-il. C'est na-

turellement l'excellence des routes qui permet aux petits ânes et aux poneys nains de traîner un pareil poids. Les femmes buvaient avec les hommes et semblaient jouir du même privilège royal de se griser sans que l'on songeât à le critiquer. Ce privilège de s'enivrer bruyamment semble être la note caractéristique d'un jour de fête en Angleterre.

Des musiciens ambulants torturant les oreilles du public de leurs misérables instruments, fourmillaient au milieu de cette masse de véhicules et de piétons. Ils faisaient leurs offres de services et se montraient surtout empressés auprès des sociétés en carrosse. Ce sont celles qui sont supposées avoir le plus d'argent et naturellement la foule errante des camelots, des mendiants, des fakirs du trottoir et autres, s'acharnait après ces voitures beaucoup plus qu'aux autres. L'apparition de notre *drag* où flottait le pavillon américain, était toujours le signal pour les musiciens d'attaquer le « *Yankee Doodle* » ou quelque autre air national afin de prendre les Américains par les sentiments patriotiques et d'en tirer une aumône plus abondante. La susceptibilité du patriotisme des Américains à l'étranger est bien connue de l'armée des brigands de la rue qui l'exploitent et s'en servent pour faire une brèche à leur porte-monnaie.

Les mesures de police sont admirables ces jours-

là. Malgré le nombre considérable de voitures qui allaient et venaient sur la route, il n'y eut presque aucun accident à déplorer, et dans la circulation de ces longues files de véhicules, il se produisit à peine quelques arrêts d'un moment. Les *policemen* étaient échelonnés le long de la route à partir du point de départ, à Londres, jusqu'à Epsom même. Ils fourmillaient de tous côtés sur les champs de course. Ils agissaient avec beaucoup de tact vis-à-vis de cette foule de gens en fête ; ils avaient soin d'éviter tout ce qui pouvait la provoquer. Ils indiquaient avec beaucoup de fermeté à chacun ce qui pouvait se faire ou ce qui était défendu, agissant en cela plutôt en donneurs d'avis amicaux qu'en représentants arbitraires de la loi. Les constables anglais traitent certainement mieux les grandes foules que les nôtres. Il n'y a ni poussées, ni cohues, ni bagarres. Les droits des plus humbles sont respectés. Le fruitier, avec sa boîte à légume surchargée et son cheval gros comme un rat, n'a pas, dans le défilé des voitures, à céder le pas aux *drags* fastueux et à leur double attelage piaffant superbement. Autant que j'ai pu m'en rendre compte, la police, ce jour-là, fait peu d'arrestations. Lorsqu'un homme se trouve en contravention, on se contente d'un simple avertissement. Si on procédait à de nombreuses arrestations, il est aisé de juger combien la foule en serait surexcitée et qu'il en résulterait tout autre chose

que le bon ordre actuel. Par exemple, le jeu est défendu sur les pelouses d'Epsom, mais il y avait beaucoup de joueurs sur le terrain et ils cherchaient toutes les occasions de se livrer à leur exercice favori. Ils se postaient dans quelque coin tranquille, derrière les voitures, et c'était toute une affaire lorsque l'œil vigilant de quelque constable les découvrait. Dans aucun cas, on ne les arrêtait. On se contentait d'aller au joueur, de le faire cesser et de lui faire enlever son installation. La foule se dispersait toujours d'elle-même, le joueur emportait sa petite table et allait dans une autre cachette continuer ses opérations. Les joueurs étaient ainsi pourchassés de place en place, et si, malgré cela, il arrivait à quelques individus de se faire « plumer » à des jeux de hasard, ils étaient en nombre très restreint si l'on considère l'affluence de la foule réunie sur le champ de course. Je vis, quelque part sur la route, le vénérable et classique jeu de bonneteau. Je n'aurais jamais pu croire qu'il y eût un endroit de la terre où cette très antique filouterie pût, une seule minute, attirer l'attention d'une personne jouissant de toutes ses facultés. Mais ce jeu de bonneteau allait bon train lorsqu'il fut interrompu trois quarts d'heure après par l'arrivée de la police. Les joueurs s'étaient abrités derrière un massif, accoté à un magnifique buisson de rhododendrons en fleurs. Là, un fripon, originaire des

Etats-Unis, expliquait à la foule qui l'écoutait la bouche béante, combien il était facile de ramasser la bonne carte quand on savait s'y prendre adroitement. Quelques-uns tentèrent l'aventure, mais en grande partie au profit de l'opérateur. Je vis pour la dernière fois cet industrieux représentant des Etats-Unis au moment où il offrait de parier dix souverains à un gentleman rubicond qu'il ne retournerait pas le roi, et il me sembla, à l'instant où la voiture tournait à un coude de la route, que le gentleman rubicond allait accepter le pari. Que devint ce joueur de bonneteau? Je l'ignore. Toujours est-il que je n'en trouvai pas trace à notre retour et que je ne vis personne autre aux courses d'Epsom se livrer à ce jeu hispano-américain.

Les courses d'Epsom ne ressemblent en rien à celles de chez nous. La course se fait sur une piste de gazon. C'était nouveau pour moi. Des pieux indiquent ses détours et ses sinuosités comme chez nous. Cette piste est naturellement bien supérieure pour faire courir les chevaux que notre piste boueuse, mais de la façon dont la course est agencée, la plus grande partie en est perdue pour le spectateur. Les lacets de la piste cachent les cavaliers à tous les spectateurs, hormis à ceux qui se tiennent sur les points les plus élevés de la grande tribune. On y laisse le public circuler jusqu'au moment où l'on fait l'appel des chevaux. La piste est encombrée,

dans la moitié de sa longueur, par une foule compacte. Il ne serait pas possible chez nous de débarrasser nos pistes, encombrées de cette façon, en aussi peu de temps qu'à Epsom. Il me semble qu'il n'a pas fallu deux minutes pour que tout ce monde évacuât tranquillement cette arène de velours uni et prît ses positions en dehors de la piste.

La grande tribune, en raison de la particularité de la course, est très élevée. Il y a six étages et le dernier est à ciel ouvert. C'est une grande charpente blanche où il y a des balcons couverts et des loges. Les places du haut de cette tribune sont les seules d'où l'on puisse voir toutes les courses et, à mon point de vue, ces places sont défectueuses pour un véritable amateur de courses. Un observatoire perché en l'air, comme celui d'un oiseau, est loin d'être avantageux. Il n'y a aucun intérêt à regarder des cavaliers d'une hauteur de cinquante à soixante pieds. A droite et à gauche de cette tribune, il y en a d'autres plus petites. Devant celles-ci s'étend une longue bande de terrain, palissadée, où le public se tient, comme chez nous. Devant la grande tribune et de l'autre côté de la piste est une sorte de parc où sont les voitures. Ceci correspond aussi à ce qui se passe chez nous. Là sont alignés les nombreux véhicules, les *drag*, les *victoria*, les *brougham*, les cabs et toutes les voitures des fashionables et de tous ceux qui ont assez d'argent pour louer une place dans l'enceinte.

Les voitures sont placées en rang, mais les chevaux sont toujours dételés. Elles sont aussi près que possible les unes des autres. La meilleure place est près de la piste.

Pour se procurer une place sur le champ de courses d'Epsom, il faut y aller de très bonne heure. Bien qu'en réalité la course du Derby n'ait pas lieu avant trois heures, tous les points avantageux situés le long de la piste sont occupés. Les carrosses étant les voitures les plus élevées, on y est naturellement beaucoup mieux que sur les autres. C'est là le réel avantage des *drag*. Les voitures sont en doubles et triples rangs et s'étendent, en commençant à la hauteur de la grande tribune, à un demi-mille le long de la piste. Les chevaux des voitures sont retirés dans un pli de terrain, derrière les voitures.

Placé sur l'impériale d'un *drag*, à quelques pieds de la grande tribune, je vais essayer de décrire quelques traits de cette journée. La grande tribune elle-même est comble, depuis les charpentes de sa base jusqu'au sommet. Ce sont les plus expérimentés et les plus dévoués patrons du Turf. A droite et à gauche, il y a toute une succession de constructions et de cabanes. Devant cette tribune se tient une foule compacte de piétons, de camelots, de voleurs, et des types les plus variés qui sont descendus de tous les coins de Londres et particulièrement de l'*East end*. Les cabanes ont la forme de tentes construites à la

hâte, des constructions grossières, telles qu'on pourrait en voir dans un campement dans le Far-West. Une brillante oriflamme, portant les armes et les couleurs des pouvoirs réunis de la Grande-Bretagne et de l'Irlande flotte, sous un ciel gris, au sommet de la grande tribune. D'autres oriflammes flottent dans toutes les directions et forment une gamme de couleurs dans la largeur et la longueur du champ de courses. Vis-à-vis la tribune est la rangée des voitures dont j'ai parlé. Sur le sommet de ces voitures, on aperçoit des groupes variés : des gens en tenue de fantaisie qui mangent, qui boivent, qui étudient le tableau pittoresque formé par tout ce tohu-bohu, qui causent, qui dansent, qui chantent. En suivant le circuit de la pelouse, on voit se succéder les petites constructions, les tentes, tandis que les gens de la ville fourmillent en nombre si considérable qu'il est impossible de songer même à les évaluer. La brise nous apporte des cris, des bruits de disputes, les hurlements des bookmakers, les glapissements des musiciens ambulants, les boniments doucereux des gypsies, le bruit des bouchons de champagne qui sautent, les rires des groupes sur les voitures, — tout cela formant un bruit confus, un brouhaha des plus réjouissants.

En arrière de la ligne des voitures se tient un groupe de bookmakers. Ceux-ci font les affaires de la même manière que les nôtres. Ils ont le même

tableau noir et donnent la cote dans les mêmes conditions. L'inscription des paris est identique à la nôtre. Le parieur reçoit un ticket qui est payé ou non, à la fin de chaque course, selon la bonne ou la mauvaise fortune. Où les bookmakers anglais diffèrent, c'est dans le costume. Ils portent presque tous des costumes excentriques pour appeler l'attention. Je ne sais pas ce qu'on penserait, aux courses près de New-York, si quelques bookmakers se montraient en complet de velours clair ou en livrée de domestique pour attirer les clients. Un des bookmakers près de moi se faisait remarquer par un grand et large chapeau à bords plats, d'un diamètre d'au moins trois pieds, l'une des vastes ailes relevée et attachée au sommet du chapeau par un énorme nœud de ruban bleu. Le visage abrité par ce chapeau excentrique était froid et positif et n'avait aucun rapport avec la simplicité idyllique de ce couvre-chef. Deux autres individus dans ce groupe portaient des jaquettes de velours pourpre et couleur de vin, des pantalons collants en peau blanche et des chapeaux de castor noirs, luisants, bas de forme, et campés sur l'oreille droite. Ces bookmakers diffèrent encore des nôtres sous un autre rapport. Nos bookmakers sont froids, impassibles, et parlent rarement à moins qu'on ne leur adresse directement une question. Ils sont déjà bien assez occupés à contrôler leurs bulletins et à tenir

le compte des paris. Les bookmakers anglais vocifèrent continuellement et, par des hurlements, font valoir les avantages des paris qu'ils offrent. Quand ils n'ont pas assez de paris, ils les mettent à l'enchère comme des commissaires-priseurs. Jusqu'à la dernière seconde qui précède l'ouverture de la course, ils offrent leurs paris en criant. Eparpillés çà et là sur le champ de course, sont établis des bookmakers de moindre importance avec des tables portatives qui acceptent des paris descendant jusqu'à un shelling. Mais ce sont des individus auxquels il ne faut pas se fier, qui, si la chance tourne contre eux, ont une façon qui leur est propre de décamper sans payer. On les appelle des « *Welchers* » dans le langage d'Epsom. De temps à autre, vous pourrez voir la foule se ruant sur quelque citoyen anglais, le houspillant, le bousculant, le pourchassant. Vous serez surpris devant l'indifférence de la police et la satisfaction non déguisée de chacun devant le spectacle de ce pauvre Anglais qui est obligé de fuir comme si ses jours étaient en danger. Vous demandez ce qu'il y a et on vous répond : « Oh ! c'est un Welcher ! la foule le chasse du champ de courses. »

Les personnes qui restent dans l'intérieur des voitures ne peuvent suivre les courses que difficilement. Presque chaque pied de l'enceinte est occupé par quelque individu qui vise la bourse de la foule élégante perchée en haut des voitures. Les gypsies

fourmillent en quantité. Elles forment le spectacle le plus pittoresque des courses. Ces femmes disent la bonne aventure aux gens qui occupent les voitures. Il est difficile d'échapper à leurs sollicitations aussi engageantes qu'obséquieuses. Si on ne les voit pas, elles grimpent sur les roues et nul ne parvient à les éviter. Ce sont elles qui donnent à Epsom Douwns le caractère le plus original. Comme elles prédisent toujours pour tout le monde du bonheur. une longue vie, du plaisir, la réussite dans l'amour comme dans la guerre, elles finissent par ramasser une abondante moisson de shellings à la fin de leur journée. Une des plus pittoresques gypsies fit une petite fortune à cause d'une ravissante petite bohémienne, son enfant, qu'elle portait dans ses bras Ce bébé n'avait que huit mois, mais son visage bronzé portait déjà des marques de l'expérience d'une grande personne. Je demandai à la mère toute fière le nom de sa petite fille. Elle me répondit : « Louisa ». Je tendis un gâteau à Louisa. Louisa prit possession de la friandise à la façon d'un enfant de cinq ans. Je tendis alors à la mère un verre da brandy mélangé d'eau, en lui disant de boire à la santé de Louisa. Elle en but une gorgée et mit ensuite le verre de la forte boisson aux lèvres de Louisa. La petite bohémienne en but une quantité qui aurait assommé un jeune homme d'une tête peu solide, fit claquer ses lèvres de la façon la plus

comique et, venant d'absorber cette boisson alcoolique sans même une grimace, elle retourna tranquillement à son gâteau. Je demandais à la mère de Louisa combien elle voulait de sa petite fille, pour savoir jusqu'où allait la cupidité de la bohémienne. Elle fut indignée de la proposition. Elle enveloppa Louisa dans un châle rayé et s'éloigna avec un geste qui voulait dire qu'il n'y avait pas assez d'argent au monde pour acheter Louisa.

Une des choses les plus lamentables de ce jour ce sont les musiciens nègres. Je ne connais rien de plus misérable que l'imitation par des Anglais des travers des nègres d'Amérique. Ce genre de plaisanterie perd tout son sel dans ce pays. Le ménestrel anglais est vulgaire, embarrassé, grossier. Il n'est jamais amusant; il manque d'esprit. Son humeur est naturellement sombre. Les Anglais qui se livrent à ces parodies sont simplement des types de chanteurs de cafés-concerts de la dernière catégorie cachés sous une couche de bouchon brûlé. Leur costume imite celui de nos ménétriers. Ces gens-là circulent entre les voitures, hurlent leurs chansons et ne quittent la place qu'après avoir reçu quelque argent.

Les photographes ambulants sont aussi une particularité du Derby. Toutes ces sociétés joyeuses et mangeantes ouvrent leurs bras au photographe. Bien des voitures sont composées de personnes

pour qui le Derby est une nouveauté et, par suite, sont ravies de remporter chez elles quelque souvenir durable de ce spectacle. Aussi le photographe fait-il des affaires d'or. Ses photographies sont du genre des reproductions sur étain que l'on trouve chez nous partout pour 15 ou 25 cents. Au Derby, chaque vue coûte une demi-couronne ou environ 60 cents de notre monnaie.

Je n'ai pas l'intention de m'étendre sur les courses elles-mêmes. C'est une des moindres attractions du Derby. Le favori ne gagna pas. Le vainqueur de la course, Merry Hampton, n'avait jamais paru sur un champ de courses public. Mais la possibilité de sa victoire avait déjà été agitée dans plusieurs clubs de Londres depuis quelques jours. Il y eut beaucoup d'heureux Américains qui reçurent ce « tuyau » à temps et qui y ont mis de l'argent lorsque la cote de Merry Hampton était encore à douze contre un.

Le Derby ne constitue qu'une seule des séries de courses qui se tiennent à Epsom, de même que le mercredi, jour du Derby, n'est que l'un des nombreux jours consacrés aux courses. Le jour du Derby lui-même, il y eut cinq courses parmi lesquelles deux furent beaucoup plus intéressantes que le Derby. La course du Derby eut lieu à trois heures. La distance était d'un mille et cinq verges. C'est pourquoi, en raison de la distance, on plaça

les chevaux à un point de départ d'où il était impossible de les apercevoir, même pour les gens de la tribune, à l'exception de ceux qui se tenaient au dernier étage.

On affectait un immense intérêt vis-à-vis de cette course. La foule se précipita en masse vers la ligne de collines au delà desquelles était le point de départ. Les industriels qui louaient pour trois pence des places sur de hauts bancs adossés à la barrière, n'eurent pas un pouce inoccupé. Toutes les têtes de la grande tribune étaient tournées à gauche ; celles des voitures et des drags promenaient leurs regards sur la partie de la piste où les chevaux allaient apparaître. Il y eut un moment de silence relatif. On entendit alors « les voilà ! les voilà ! » On vit effectivement une ligne de chevaux faire soudain irruption sur la piste, on vit flotter les jaquettes de soie des jockeys, tout cela passa comme un éclair et vola vers la grande tribune. Il y eut un dernier élan et c'est tout ce que la foule put voir. On s'exclama, on rugit, on cria de tous côtés comme si c'était le plus pathétique et le plus émouvant des spectacles. Il n'en était rien. Les gens, en train de se goberger, étaient simplement distraits un instant de leurs occupations. Cela faisait diversion. Parmi les heureux parieurs, il y eut grand échange de félicitations et on se précipita vers les bookmakers pour se faire payer les tickets ; mais, en

réalité, cette course célèbre au monde se termine sans gaîté, sans allégresse.

Un des grands traits du Derby, c'est le nombre extraordinaire de voleurs qui s'y rendent pour exercer leur industrie. Ils regardaient les voitures comme les faucons regardent une proie. Aucune voiture ne pouvait leur échapper si elle n'était pas gardée par deux domestiques. S'il se produisait le moindre relâchement dans la surveillance, un voleur l'escaladait promptement, faisait main basse sur les premiers objets qu'il rencontrait, les passait à un complice et disparaissait en un clin d'œil. Je vis un voleur d'une habileté étonnante : il prit, dans un *drag* voisin du mien, un grand sac de cuir rempli de bouteilles, de verres, et d'autres objets, derrière le domestique qui venait de l'apporter et qui était retourné chercher quelques autres choses pour finir de dresser le couvert d'un lunch sur le haut de la voiture. Le voleur emporta le sac et, se faufilant à travers les voitures, il fut bientôt hors de vue ; lorsque le domestique revint avec ses denrées, il trouva le sac volé mais aucune trace du voleur. Les pickpockets fourmillaient également de tous côtés. Les gens possesseurs de porte-monnaie et de montres, pouvaient s'estimer heureux s'ils ne se les faisaient pas voler lorsqu'ils s'aventuraient dans le cœur de la foule.

Mais ce qui m'a surtout frappé, ce qui m'est tou-

jours resté à l'esprit, c'était la détresse et l'évidence d'une misère abjecte, ignoble, dont le spectacle se présentait à chaque pas. Il y avait des malheureux maigres, décharnés, affamés, qui se suspendaient après les voitures, qui happaient au vol les restes de victuailles qu'on leur lançait de ces voitures avec l'avidité et la voracité de chiens affamés. On ne pouvait jeter un os, quelque rongé qu'il ait été, qui ne fût disputé par plusieurs individus. Cela m'empoisonnait chaque bouchée de voir de tous côtés une faim aussi aiguë en présence de gens fortunés se gorgeant de victuailles. Je donnai à deux petits garçons qui étaient près de moi la meilleure part de mon lunch et l'avidité avec laquelle ils dévoraient tout ce que je leur tendais prouvait bien qu'ils souffraient effectivement de la faim. Ils avaient appelé mon attention par leurs bons sentiments vis-à-vis l'un de l'autre. Si l'un trouvait quelque os ou quelque bon morceau, il partageait immédiatement avec son camarade. Pas la moindre dispute entre eux. C'était une véritable association pour une chasse sauvage de la nourriture. Tout ce que je leur tendais, ils se le partageaient équitablement. C'est la première fois que je me trouvais en présence de la vraie et effroyable misère dont j'avais entendu parler et qui est le lot de certaines classes de la société. Cette horrible pauvreté croît avec l'émigration. Rien ne peut mieux donner une

idée du peu de rapport existant entre le cours naturel des choses et ce qui se passe en Angleterre, que ce que j'avais vu ce jour-là. Ici, sur le haut des voitures, toute une classe de gens jetant l'argent par les fenêtres, apparemment riches et certainement sans soucis, ayant tout ce que l'on peut se procurer à prix d'or, là, une autre catégorie de gens se tordant dans les affres du besoin. Les riches en Angleterre sont très riches et les pauvres y sont plus misérables que dans aucun autre pays de l'Europe continentale.

CHAPITRE III

COURSES D'ASCOT

Coup d'œil au rendez-vous mondain d'Ascot. — Son intérêt pour un étranger.

On croit généralement que les Anglais aiment les courses. Je ne me suis trouvé qu'à deux de leurs grandes courses et peut-être l'expérience de ces deux jours n'est-elle pas suffisante pour porter un jugement même approximatif, mais toutes les remarques superficielles que j'y ai recueillies contredisent cette théorie qu'ils sont réellement amateurs de courses. Ce qu'ils aiment, c'est à sortir de chez eux, c'est à faire des pique-nique sur les champs de courses, mais toutes les foules que j'ai vues prennent peu d'intérêt aux courses elles-mêmes. Les paris montent toujours très haut, mais sont exclusifs aux sportsmen et ne sont pas assez

généralisés pour que tout le monde prenne intérêt aux courses. Il n'y a pas cette attention fébrile de chez nous ni ces cris d'enthousiasme qui accueillent la fin de chacune de nos courses. Cela tient peut-être à la nature même de la piste. Aucune des grandes pistes d'Angleterre n'est arrangée de façon à ce que l'on puisse suivre la course depuis son point de départ jusqu'à son arrivée. A Ascot, où je suis allé jeudi dernier, ce sont des courses droites. De la grande tribune on ne voit pas les départs. Vous ne pouvez donc jouir de leurs incidents intéressants et, à moins d'être à une place spécialement favorisée, à Ascot vous ne pouvez voir les chevaux ou émettre la moindre appréciation à leur égard avant que la course soit aux trois quarts courue. Le but ne se trouve pas devant la grande tribune, mais bien au-delà, devant la loge royale, à l'extrémité de la pelouse. Ascot est bien plutôt un rendez-vous de société qu'un rendez-vous de courses.

Les courses d'Ascot ont le même caractère que celles d'Epsom, sinon qu'elles sont plus calmes et moins pittoresques. Le terrain est plus plat et on n'y voit pas de ces petites collines rondes comme à Epsom. A droite et à gauche, aussi loin que la vue puisse s'étendre, ce ne sont que bouquets de bois, prairies, fermes silencieuses et élégantes maisons de campagne. Le champ de courses lui-même est

une véritable prairie, entretenue avec le même soin que si c'était une propriété particulière. Les tribunes, amenagées pour les patrons de la course, sont au nombre de cinq ou six et possèdent trois étages. Les deux premiers étages contiennent des loges confortables, dans lesquelles sont placées des chaises. Elles sont séparées les unes des autres, de sorte que les occupants sont comme chez eux. Le troisième étage de la tribune consiste en une succession de places s'élevant à une hauteur bien supérieure à ce que j'ai vu en Amérique.

Ces places élevées ne sont nullement garanties du soleil, de la pluie ou du vent, bien que ceux qui les occupent soient les véritables commanditaires de l'entreprise. Les loges du bas sont données par faveur aux familiers de la cour et aux amis que le maître de Buckhounds juge à propos d'inviter. La plus grande partie de ces places ne se paient pas. Mais voir la haute société, se trouver en contact, autant que possible, avec la royauté, pouvoir respirer le même air, quoique à une distance d'environ le huitième d'un mille, tout cela constitue un bien grand privilège en Angleterre, si l'on en juge par le terrible assaut donné aux places, bien que leurs prix soient de nature à faire verser des larmes amères aux possesseurs d'une bourse modeste. Le prix d'une place réservée dans cette galerie de

souffrance est d'une guinée et demie, mais il faut que vous versiez encore une livre pour la simple entrée dans la tribune et pour pouvoir pénétrer jusqu'à votre place d'une guinée et demie. Mais aussi, dans l'intervalle de deux courses, celui qui s'est séparé de ses 2 guinées 11 shellings, jouit du privilège de descendre de son perchoir brûlé par le soleil et balayé par le vent et peut se promener sur la verte pelouse devant les loges occupées par les membres les plus distingués de la société de Londres. Très souvent, les invités de ces loges descendent aussi sur la pelouse. Cette pelouse est réputée le lieu de réunion de la société la plus fashionable de l'Europe. Ce spectacle n'a son pareil nulle part au monde. C'est sur cette société que s'exerce la faconde des écrivains. Elle a bon air, mais en général, elle s'habille mal. J'avais beaucoup entendu parler du mauvais goût des toilettes des Anglaises de la haute société. Je ne m'en suis jamais tant rendu compte qu'en me promenant de long en large, jeudi dernier, sur la pelouse. Il y avait une foule de *ladies* qui semblaient persuadées que le velours de pourpre royale était tout ce que l'on pouvait rêver de plus pittoresque et de plus approprié à un jour de courses. En réalité, ce velours pourpre, avec sa couleur criarde, peu harmonieuse, produisait le plus déplorable effet. Les modistes anglaises sont maladroites. Les chapeaux sont cons-

truits comme la plupart des voitures qui circulent sur les routes d'Angleterre. Ils ont une apparence très solide et leurs formes semblent proclamer qu'ils sortiraient intacts d'une collision ou d'un accident sérieux, mais ils manquent complètement de grâce et d'élégance.

Les gens qui occupaient les grandes voitures, de l'autre côté de la tribune, se donnaient du bon temps. Ces voitures formaient au moins une file d'un quart de mille. Elles étaient chargées de groupes qui bavardaient, mangeaient, buvaient et passaient la journée le plus joyeusement qu'ils pouvaient. Il y avait à peu près les mêmes amusements qu'au Derby, entre chaque course. Dès que les chevaux étaient arrivés au but, la foule faisait irruption sur la piste de gazon, où les escamoteurs, les bateleurs et les acrobates se livraient à leurs grossiers exercices dans cette perpétuelle chasse aux sous que l'on rencontre dans tous les amusements publics en Angleterre. Il n'y avait aucun échantillon de ces affreux mendiants qui fourmillaient au Derby. C'est le prix de l'entrée qui les éloigne. La majorité des gens qui se rendent à Ascot, y vont à seule fin de pouvoir dire après qu'ils y étaient. C'est un des plus grands événements de Londres. Le simple fait de s'y être trouvé est considéré en lui-même comme une telle gloire, qu'il exclut toute autre idée de plaisir ou de distraction.

Le clou des courses d'Ascot consiste dans la parade de la cour sur la piste, qui s'y montre le mardi, jour de l'ouverture et le jeudi, jour du prix de la coupe d'or. Jeudi, le cortège se mit en marche à une heure précise. Il n'y avait que six voitures. C'étaient des landaus découverts aux coffres couleur paille et aux armoiries d'une couleur plus foncée. Chacun de ces landaus était traîné par quatre chevaux conduits par des postillons. Le comte de Coventry, maître de Buckhounds, conduisait le cortège. Il montait un cheval bai. Il portait un costume sombre, un chapeau haut de forme, une redingote noire et une culotte blanche. Il était suivi de quatre serviteurs en livrée rouge, représentant les courses d'Ascot. Le piqueur de la voiture royale venait ensuite, puis le carrosse du prince de Galles. Le prince était assis sur le devant à gauche, ayant à sa droite le grand-duc Michel de Russie. La princesse de Galles et la princesse Christine étaient dans le fond. Ces deux dames garantissaient leurs visages des regards des curieux par de longs voiles garnis de dentelles. Elles portaient des robes couleur crème. Le prince de Galles était vêtu d'un costume clair de demi-saison et d'un surtout étroitement boutonné jusqu'au menton. Il se penchait de temps en temps et saluait; mais il y avait peu d'acclamations. Sur les vingt-cinq ou trente mille personnes qui étaient sur la pelouse, il est possible

qu'il y en eût cinq cents qui acclamaient la cour. C'est à cela que se réduit la réception enthousiaste complaisamment décrite par les journaux anglais. Les personnages des autres carrosses n'excitaient pas l'attention. Les voitures ne mirent pas cinq minutes pour passer devant les tribunes. C'est cependant le seul spectacle de ce cortège royal qui attire à Ascot la grande majorité des visiteurs.

CHAPITRE IV

UN LEVER DU PRINCE DE GALLES

Histoire complète d'une présentation à Saint-James Palace. — Notabilités présentées. — La réception comparée aux levers de White-House. — Réception des dames par la Reine.

Ce qu'on appelle *la saison* commence dans les premiers jours de mai et finit aux premiers jours d'août. On commence cependant de revenir à Londres dès le mois d'avril. Dans la capitale des États-Unis, la première réception officielle donnée par le Président à l'occasion du nouvel an, marque l'ouverture de la saison à Washington, mais les réceptions officielles de la Reine ne paraissent pas avoir grande influence sur l'ouverture de celle de Londres. Elle en a donné deux cette année en mars. Lundi dernier, le Prince de Galles a tenu un lever pour la Reine au château de Saint-James. Les salons

de la Reine sont ouverts à *Buckingham Palace*. Les dames forment la majorité des personnes présentées aux réceptions de la Reine. On ne présente jamais des dames aux levers. Lundi dernier, grâce à la courtoisie du ministre des États-Unis, j'y fus présenté et j'ai eu là l'occasion de voir cette parade officielle et de la comparer avec les réceptions officielles et diplomatiques du Président des États-Unis. Le lever du Prince ne diffère pas tellement d'une réception officielle et du cérémonial du Président des États-Unis. Il y a là un plus grand nombre d'officiers présentés, beaucoup plus d'uniformes se mêlent à la foule, les formalités et les difficultés pour obtenir une audience sont plus grandes, le cérémonial, l'apparat semblent extérieurement plus pompeux, mais, en fait, le fond de la parade est le même qu'à White-House.

Les officiers de l'armée et de la marine ainsi que les diplomates sont tous en uniforme. Les grands dignitaires de la Cour, et, en général, tout ce qui occupe une situation officielle en Angleterre, se font une religion de paraître à l'une de ces réceptions d'État dans le grand uniforme de leur charge. Les simples citoyens sont obligés de revêtir un costume de Cour pour pouvoir être reçus. Ces costumes sont de deux sortes. Il y a les costumes couleur de mûre en drap fin. L'habit est d'une vieille coupe, adoptée pendant très longtemps à la Cour. Il a un petit

collet relevé; il est coupé sur les côtés comme l'habit de cérémonie, avec des pans sur les hanches et les basques longues; un lacet d'or forme une étroite bande sur le collet ; sur chaque manche sont deux boutons en or avec également une petite bande de galons de même nature. Devant et derrière sont de gros boutons dorés sur lesquels est gravée en relief une couronne royale. Un gilet blanc et des culottes couleur de mûre avec un liséré d'or, une épée de cour à poignée dorée et un chapeau aux ailes relevées et bordées de galons d'or complètent ce costume. L'autre costume de cour est très beau et sied à la plupart. Il ressemble, en ce qui concerne la coupe, à celui que nous venons de décrire, avec cette exception qu'il n'a pas de collet et qu'il n'est pas galonné d'or. L'habit et la culotte sont de velours noir. Le gilet est de satin blanc. Il est orné de boutons d'acier. Les culottes sont boutonnées aux genoux avec trois boutons et, de plus, une boucle de même métal à l'extrémité de la bande. Une épée de Cour, à poignée d'acier, est le complément de cet uniforme. Elle s'accroche à un ceinturon sous le gilet et on la fixe de façon à ce qu'elle ne bouge pas et soit parallèle à la jambe droite. Un chapeau orné de perles d'acier couronne le tout. Il se porte sous le bras gauche, une fois entré dans le palais. On a des chemises simples, sans plis, avec des manchettes et la cravate réglementaire. Les gants sont

en chevreau blanc. La main gauche seule est gantée. La droite est nue.

Ceux qui veulent être présentés doivent en solliciter la permission du Grand Chambellan. Les Ministres étrangers, les membres de la famille royale, les membres de la noblesse, les hauts dignitaires jouissent du privilège de pouvoir faire des présentations. Les noms sont envoyés quelques jours à l'avance et les postulants qui ont été chaudement recommandés pour la présentation reçoivent deux grandes cartes. Sur ces cartes, il y a sur le verso deux espaces laissés en blanc, à droite et à gauche, on y inscrit le nom de la personne présentée ainsi que celui de son protecteur. On donne une de ces cartes en entrant dans le Palais; on garde l'autre jusqu'à ce qu'on soit arrivé près du Lord Chancelier, dans le salon de réception. Alors il vous prend votre carte et vous annonce.

Le palais de Saint-James est une des plus vieilles résidences royales. Il est dans Pall Mall, près de Marlborough house; c'est la propriété et la résidence du Prince de Galles. C'est un long bâtiment construit en briques. Celles-ci sont noircies par le temps. Il occupe l'emplacement d'une ancienne léproserie fondée au douzième siècle. Le palais actuel a été construit par Henri VIII dans la première partie du seizième siècle. La reine Marie y mourut. Charles Ier y dormit la nuit qui précéda son exécution. Ce fut

la principale résidence des rois d'Angleterre depuis Guillaume III jusqu'à Georges III. La reine y tenait habituellement ses réceptions du vivant de son mari et c'est de ce palais que la Cour tire son nom.

Il y a deux entrées pour les visiteurs les jours d'audience. Les privilégiés qui y ont leurs entrées passent par une cour intérieure, ce qui leur permet de descendre de voiture en dehors des regards d'une foule de curieux. Les simples mortels passent sous un portail, de niveau avec la rue. C'est une marque de bon ton d'arriver dans un cab et de le quitter au moment d'entrer. Quand vous sortez, vous prenez le premier qui vous tombe sous la main, ce qui vous évite le désagrément d'attendre une voiture particulière. Les messieurs qui suivent ces réceptions ont un grand avantage sur les dames qui sont présentées à la Reine. Ils ne subissent pas l'attente vexatoire d'une voiture et sont admis beaucoup plus promptement à la présentation. Les présentations au Prince de Galles à ces levers sont regardées comme les mêmes que les présentations à la Reine. Les gens qui ont été présentés une fois ont le droit dans la suite d'assister une fois par an à un lever, à moins qu'ils ne soient déchus de ce droit par un conduite scandaleuse. Les jours de réception, il y a entre le Park et Saint-James Palace une longue ligne de horse-guards pour empêcher la circulation des voitures. J'avais été avisé par un de

mes amis, qui avait déjà assisté à cette cérémonie, qu'il fallait arriver de bonne heure. Je me trouvai à une heure et quart à l'entrée de Saint-James Street. La réception commençait à deux heures pour continuer pendant une heure. Je trouvai déjà une centaine de personnes arrivées en avance et attendant dans la salle où s'ouvrait la première porte.

C'était une pièce longue et basse, d'environ cent pieds de long sur quarante de large. Elle était entourée de colonnes. Le plafond était blanc, les murs recouverts d'une tapisserie d'un rouge sombre. Une rangée de colonnes blanches coupait la salle par le milieu. Il y avait du feu d'allumé à gauche sous un épais manteau de bois, sur lequel étaient deux vases de porcelaine japonaise bleue et blanche, remplis de fleurs. Entre ces deux vases on voyait une glace carrée, d'une forme antique. Plus haut, on avait accroché l'un des célèbres portraits de Lely, appartenant à la série de ses études des beautés de la Cour du temps de Charles II. Il y avait, en outre, le long de la muraille, plusieurs autres portraits de personnalités royales de l'ancien temps. Les gentlemen présents se tenaient en ligne serrée entre la première rangée de colonnes et cette collection de portraits, et se pressaient près des doubles portes où se tenaient des officiers, des gardes et deux huissiers. La plupart des personnages attendant la réception appartenaient à l'armée et à la

marine. Presque tous les officiers de Londres étaient là. Ils ressemblaient beaucoup à nos officiers des armées de terre et de mer. Leur conversation ne roulait que sur le même sujet : l'avancement, la chance de celui-ci, la mauvaise fortune du malheureux sans influence et sans relation. Une des conversations les plus drôles que j'ai entendues pendant que j'attendais l'ouverture de la cérémonie, faisait penser aux intrigues de la vie militaire et maritime de Washington. Un vieux général disait à un autre du même rang, comme il était facile de s'en rendre compte par son uniforme : « Vous pouvez être sûr que vous n'allez pas rester longtemps à Londres maintenant. » — « Pourquoi cela ? » répliqua l'autre d'un air consterné. — « Parce que Madame .... vient d'arriver et qu'elle aiguise ses ongles pour vous égratigner. Vous devez donc vous attendre à être expédié bientôt dans quelque trou. » L'officier auquel s'adressaient ces paroles ne semblait douter nullement de l'exactitude de cette information. Il l'accueillit d'un air aussi grave et aussi sérieux que si on lui avait lu son arrêt de mort.

Vers une heure et demie, on ouvrit les portes. Le long corridor fut alors envahi par la foule des personnages attendant la présentation. Les diplomates et les officiers qui suivent régulièrement les petites réceptions étaient admis par une autre porte et on ne les voyait que dans la salle d'audience.

La foule, dans un ordre parfait, gravit une ou deux marches, tourna d'un côté et rencontra encore quelques marches. A chaque tournant, se trouvait un huissier en tenue de Cour. Cela donnait un caractère particulièrement imposant à la cérémonie. Pas un gentilhomme, pas un haut fonctionnaire ne pouvait essayer de comparer la grandeur et la magnificence de sa tenue avec ces huissiers majestueux, vêtus d'habits rouges, de gilets blancs, de culottes de peau blanche, et portant des bas de soie blanche et des escarpins de cuir. Ils avaient des manchettes luxueuses et le galon d'or de leurs habits égalait en qualité, en richesse et en poids celui des uniformes de Cour des diplomates. Ces serviteurs imposants n'étaient là que pour figurer. Ils ne bougeaient jamais.

Un Américain irrévérencieux, qui attendait son tour d'être présenté l'année dernière, ne savait où caser son pardessus. Ne trouvant pas de vestiaire, il tenta d'obtenir quelque renseignement à cet égard d'un de ces êtres resplendissants, mais il fut renvoyé de l'un à l'autre avec des rebuffades jusqu'à ce qu'il en trouvât un, dans un coin obscur, qui lui promit de veiller sur son manteau moyennant la somme de dix shellings. Mais il dit à l'Américain que cela pourrait lui coûter sa place si l'on savait qu'il était descendu jusqu'à une besogne aussi déshonorante que de veiller sur le manteau de quelqu'un.

Le dernier escalier aboutissait à un palier donnant sur un rectangle gardé par les yeomen de la garde. On sait en général que ces hommes sont les gardes du corps et qu'on peut les voir dans leurs magnifiques uniformes à la Tour. Ces uniformes sont rouges. Ils portent des chapeaux aux bords durs, raides, dont la forme est en feutre mou et le sommet tout uni. Ils se tenaient là, portant leurs lances de la même manière et ayant la même attitude de statues majestueuses qu'aux réceptions de la Cour d'il y a deux cents ans.

On passe de ce rectangle dans une longue galerie et de là dans un vaste salon d'attente. Les dimensions de cette pièce sont à peu près celles de la salle de l'Est de White-House. Elle est blanche et or, avec des tapisseries d'un rouge sombre et triste sur les murs. Il s'y trouve de nombreux portraits des premiers occupants du palais. Les grandes fenêtres donnent sur Pall Mall et sur Saint-James Park. Cette pièce est aménagée de façon à éviter l'encombrement. Elle est divisée en trois parties. C'est une sorte de parcage pour prévenir le désordre. La première partie s'étend dans toute la longueur de la salle. Elle forme un long rectangle. Les autres sections sont carrées. Elles sont formées par une séparation établie au centre, partant de la muraille et aboutissant au milieu de la barrière de la première section. Ces barrières sont en cuivre et garnies de velours

dans le haut. Les premiers arrivants étaient introduits dans la première section ; lorsqu'elle était remplie, on la fermait et on ne laissait pénétrer que dans la seconde et enfin dans la troisième. Dans chaque section étaient deux ou trois officiers en grand uniforme de gentilhomme de la Cour pour maintenir l'ordre. A l'extrémité de la première section se tenait un groupe de ces officiers, entre les premiers visiteurs et la chambre d'audience. On ne favorisait aucun visiteur. Ils sont présentés dans l'ordre de leur arrivée. Vers une heure et demie, la salle était comble. On ferma alors la porte et on fit attendre les autres en bas jusqu'à ce que le commencement de l'audience produisît quelques vides. Un gentleman de Washington commentant ces dispositions pour empêcher le désordre disait : « Je croirais volontiers que ce parcage ferait merveille à White-house. » Il ajouta un instant après : Cependant non, je ne le crois pas. Les visiteurs sauteraient par-dessus les barrières. » A une heure cinquante, ceux qui étaient près de la fenêtre eurent l'occasion de signaler l'arrivée des carrosses royaux amenant le prince de Galles et ceux qui devaient recevoir avec lui. C'était une vue très intéressante pour un étranger. Les cours de Saint-James Palace sont entourées de hautes murailles. Des portes de bois épaisses protègent l'entrée. Cette entrée est gardée par la loge d'un portier. Au delà des portes

est une ligne de horse-guards. A un signal lancé par le cor de chasse et venant de cette ligne de horse-guards, le portier, vêtu d'un uniforme chamarré d'or et coiffé d'un chapeau à trois cornes, sort pour ouvrir les portes. Les soldats présentent les armes. Alors apparaît une des voitures royales. Ces voitures étaient ornées de couronnes dans le haut et décorées de feuillage d'or, ce qui les faisait ressembler à des chars romains. Le harnachement des chevaux était surchargé d'arabesques d'or. De longues bandes de cuir guilloché d'or flottaient sur leurs croupes, soulevées par le vent dans la rapidité de la marche. Quatre laquais dorés sur toutes les coutures se tenaient derrière, tandis qu'un piqueur, portant le même uniforme que les horse-guards, suivait chaque voiture. Le cocher du prince de Galles ressemblait à Méphisto. Son manteau était rouge et rouge vif la couverture dont il avait enveloppé ses jambes. Il portait une perruque toute frisée sur laquelle il avait placé, en casseur, un chapeau à trois cornes. Au lieu de l'attitude solennelle de presque tous les cochers anglais, sa physionomie était celle d'un joyeux vivant, presque d'un noceur. Dès que le prince fut descendu de la voiture, l'homme conduisit son attelage sous les fenêtres où nous nous tenions; là il s'arrêta et se mit à bavarder et à caqueter avec ses camarades, les cochers des autres voitures, avec le sans-gêne et la volubilité d'un cocher de fiacre.

A deux heures précises, un des gentilshommes invita les assistants à avancer : le prince de Galles allait les recevoir. Alors, ceux de la première section passèrent sans hâte, sans désordre, dans la salle voisine. Les officiers se tenaient près des portes, attentifs.

Cette dernière salle est vaste, haute de plafonds, d'une surface à peu près égale à celle de la pièce où nous avions attendu. Les murs sont recouverts de tapisseries d'un rouge sombre. Les plafonds sont jaune clair, et lambrissés d'or. Il ne s'y trouve qu'un tableau. C'est le portrait en pied, grandeur nature, de Georges IV, lorsqu'il était jeune homme. Il occupe l'espace compris entre la boiserie et la frise, à main gauche en sortant.

Le Prince de Galles se tenait à l'extrémité Nord de cette salle, devant une petite plate-forme sur laquelle était tendu un dais de soie rouge foncé. Derrière ce dais, tombait une large tenture de soie rouge où étaient brodées les armes d'Angleterre. Le Prince portait l'uniforme de maréchal de camp. Il avait un habit rouge, un pantalon d'un bleu très foncé et des gants de chevreau blanc. Il recevait tout le monde avec un salut gracieux et un sourire. Il ne serrait la main qu'à ceux qu'il connaissait particulièrement. C'est sur ce point qu'il existe une différence entre lui et le Président des États-Unis. Le Président des États-Unis serre la main à tous

ceux qui lui sont présentés. Ces présentations sont faites, en général, chez nous, par un officier de l'armée. Cet officier se tient devant le Président, il fait quelques pas au-devant du visiteur, lui demande son nom et se tourne alors vers le Président pour l'annoncer. Ici, la cérémonie de présentation est beaucoup plus simple. Le Lord chambellan se tenait à la droite du Prince, à quelque chose comme un demi-pas en arrière. Au moment où le visiteur s'annonçait, il tendait sa carte au Lord chambellan. Celui-ci appelait tout haut le nom qui y était écrit et aussitôt la personne s'avançait, saluait d'abord le Prince puis, tour à tour, les deux membres de la famille royale qui recevaient avec lui.

Ceci fait, on se retirait, comme il est d'usage de le faire après avoir été présenté à quelqu'un. Personne ne songeait à s'en aller. La partie recevante portait toute son attention sur la partie reçue.

A gauche du Prince de Galles se tenait le duc de Cambridge, le commandant en chef de l'armée. C'était lui qui représentait le mieux de toute l'assemblée. Il était au moins haut de six pieds; il avait les épaules larges, la poitrine puissante. Bien qu'il eût soixante-huit ans, il paraissait aussi vert, aussi vigoureux qu'un homme de cinquante. Ses cheveux étaient presque blancs, touffus sur les côtés, plus rares sur le sommet de la tête. Son front

était large, plein, ses sourcils très épais. Ses yeux, d'un bleu gris, étaient vifs et très profonds, ses pommettes étaient saillantes, son nez grand, irrégulier. Ses favoris blancs couvraient tout l'espace allant des mâchoires au bas du nez. Sa bouche ferme, bien dessinée, ses mâchoires et son menton carré indiquaient la force du caractère. S'il avait eu un nez romain, il aurait ressemblé aux portraits de notre général Scott. Il était vêtu du sombre uniforme à brandebourgs noirs de la brigade de carabiniers dont il est le colonel en chef. Sur chaque épaule, des aiguillettes de ruban blanc retenaient le collier d'or de l'Ordre de la Jarretière.

A sa gauche était le prince Christian, de Schleswig-Holstein, l'époux d'Helena-Augusta-Victoria, la troisième fille de la reine Victoria. Il avait le même costume que le Prince de Galles. C'est un homme d'une apparence très austère. Il est un peu plus petit que le Prince de Galles avec une figure plus mince. Il doit avoir au moins soixante ans. Les cheveux sont très blancs et il les porte taillés en brosse et séparés par une raie très bas sur le côté. Ses yeux sont d'un bleu très froid. Son nez est droit. Il est pâle de teint. Une courte moustache blanche et une barbe blanche très soignée couvrent la partie inférieure de son visage. Il était très raide dans ses manières et ne saluait que très légèrement ceux qui lui étaient présentés à l'exception des officiers

de l'armée qui étaient connus de lui. Le duc de Cambridge se montrait particulièrement amical vis-à-vis des officiers de l'armée. Le Prince de Galles avait un sourire pour chacun. Il semblait qu'il lui fût impossible de prendre un regard fixe et sévère. Il faisait des signes de tête et clignait des yeux dès que son regard rencontrait quelqu'un de connaissance et il avait pour les étrangers un sourire amical et un regard aimable.

Le grand chambellan se montrait aussi austère, aussi affairé dans l'accomplissement de ses fonctions d'introducteur que s'il remplissait un sacerdoce. C'est le comte de Lathom qui est grand chambellan. C'est un homme de haute stature, avec une figure maigre. Il a quelque chose de M. Bancroft, notre historien, bien qu'il ait des traits plus fins. Il n'est pas aussi vieux. Il a la même abondance de beaux et soyeux cheveux, la moustache coupée de la même façon, une longue barbe de fleuve mais à peine grisonnante et n'ayant pas encore atteint la blancheur laineuse de celle de M. Bancroft. Il était serré dans un uniforme bleu sombre, chamarré d'or. Les boutons portaient les armes royales. Il avait à la main droite une canne d'or sur laquelle il s'appuyait de temps à autre. Derrière lui se tenaient plusieurs personnages investis des mêmes fonctions, portant le même costume et ayant également une canne d'or. A leur droite étaient d'autres

gentilshommes du Palais portant des cannes d'argent.

A gauche du groupe royal est la place la plus recherchée de toute la salle, destinée aux membres du corps diplomatique. C'est un tout petit espace réservé aux six ambassadeurs qui représentent l'Autriche, la France, la Russie, l'Allemagne, la Turquie et l'Italie à la cour d'Angleterre. Ces ambassadeurs jouissent du privilège d'assister à toutes les réceptions sur le même pied d'égalité que la famille royale. Ils ont le droit d'être admis en présence de la personne royale dans toutes les circonstances ordinaires. Ils représentent les souverains de l'Europe. A ce titre ils jouissent des égards et de la considération qui seraient attribués à ces mêmes souverains s'ils venaient à Londres. Ils ne prennent pas part à la réception. Au moment où l'on vient d'être présenté, on les remarque ayant l'attitude de personnages qui, pendant une heure ou une heure et demie, s'astreignent à une corvée aussi désagréable qu'officielle pour soutenir la dignité de leur rang. Après eux, à gauche, près de la porte de sortie, sont les ministres de Sa Majesté. Dans le centre de la pièce, dans un coin en forme de fer à cheval, sont tous les autres représentants diplomatiques, les ministres, les chargés d'affaires, les attachés d'ambassade.

Ceux qui ont été présentés doivent franchir rapi-

dement le front de ces groupes et se diriger directement sur la sortie; à moins qu'ils ne soient assez heureux pour connaître quelque membre du corps diplomatique qui les invite à rester. Grâce à la courtoisie de M. White, le premier secrétaire de notre légation, il me fut permis de stationner quelques instants, et je pus être témoin du défilé des personnalités anglaises pendant tout le reste de la cérémonie. Tous les yeux de la diplomatie se dirigeaient à l'envi sur les ambassadeurs. Il n'y en avait que trois de présents, dans cette circonstance : les ambassadeurs d'Autriche, de Turquie et d'Italie. Le ministre d'Autriche était le plus brillant du groupe. Il était grand, avec de larges épaules, une belle tête aux traits vigoureux et accentués. Il portait les cheveux longs, couleur gris de fer, encadrant très bien sa face un peu basanée. Il avait une barbe longue et flottante et une large mais courte moustache. Il avait un uniforme de couleur sombre et une lourde fourrure lui retombant sur l'épaule gauche. Il s'était d'abord composé un maintien savant et transcendant, mais, fatigué à la fin de la monotonie de son attitude, il l'avait abandonnée et s'appuyait tout bonnement sur la muraille en bâillant de temps en temps. Le ministre italien, le comte Corti, qui avait été autrefois à Washington, est très petit, mince, complètement insignifiant, avec des cheveux noirs, des traits irréguliers, portant une petite moustache

noire et une courte barbe. Le ministre de Turquie est également petit et mince. Il avait un visage basané, glabre, un nez crochu et des cheveux noirs. Il portait le fez et un uniforme diplomatique bleu sombre, chamarré de galons d'or. Les costumes de ces diplomates étaient, en général, à peu près les mêmes que ceux des ambassadeurs accrédités à Washington.

M. Phelps était le seul ministre présent qui ne portât pas d'uniforme. Il était simplement en habit de soirée, j'entends par là l'habit tel qu'on le porte d'ordinaire dans le monde. Il y a eu des ministres qui ont porté la culotte de cour avec l'habit de soirée, mais M. Phelps ne suit pas cette mode. Ses deux secrétaires, MM. White et Charles Phelps étaient aussi en habits de soirée sans la culotte. M. Phelps ne pouvait pas se mettre avec les ambassadeurs, mais sa place était obligatoirement dans le groupe général. C'est là ce qui fait beaucoup de tort aux Anglais. Ils voudraient donner à la représentation des États-Unis la considération sociale la plus élevée possible, mais ils ne peuvent pas lui reconnaître un rang plus haut que celui qui lui est attribué par son propre gouvernement. M. Phelps, dans ces réceptions, est traité sur un pied bien plus élevé que les diplomates du même ordre, et cela par les Ministres de Sa Majesté. Aux levers, il est presque toujours en conversation avec quelque

membre du Cabinet. Il est pour ainsi dire le seul qui reçoive quelque marque d'attention du Cabinet. Le fait pour lui d'être sur le même rang qu'eux est la conséquence des rapports sociaux et quand il s'agit de lui prouver effectivement cette préséance morale, on le place à la suite du groupe des représentants diplomatiques. La proposition d'élever un ministre plénipotentiaire au rang d'ambassadeur a toujours trouvé une vive opposition au congrès, pour cette raison que c'est une dignité monarchique, qu'un ambassadeur représente un souverain et que ce serait un contresens de l'attribuer au représentant des États-Unis. La France, qui est une République, a des ambassadeurs et le mot « ambassadeur » figure dans la Constitution. Ce n'est qu'une question de mots, qui ne touche en rien au traitement, mais cela placerait le ministre sur un pied auquel il ne peut prétendre aujourd'hui. Il n'y a pas un citoyen américain qui n'aimerait à voir son pays figurer à l'étranger sur le même rang que les autres puissances. Je ne puis cependant admettre que les Américains, tout républicains qu'ils soient, voient d'un bon œil que le Ministre des États-Unis, s'il va conférer avec le Ministre des Affaires Étrangères, soit tenu de céder la place à la petite Italie, à la Turquie ou à l'une des six puissances alors même que leurs représentants sont arrivés après lui et qu'il est déjà en audience. Il y a

quatre places dans la loge diplomatique de la Chambre des Communes. Si le Ministre d'Amérique occupe l'une de ces places, il ne peut y rester qu'autant que les ambassadeurs la laisseront libre. Il doit toujours céder la place et abandonner la loge si un ambassadeur réclame son siège. Ce sont de petites choses, mais elles n'en laissent pas moins d'être fort désagréables et elles placent la représentation américaine dans un état d'infériorité. Aucune nation ne peut se faire représenter par un ambassadeur auprès d'une Cour qu'autant que celle-ci consent à accepter un si haut dignitaire. L'Espagne a cherché pendant des années à élever au rang d'ambassadeur ses représentants auprès des cours de l'Europe mais elle n'y a pas encore réussi. En ce qui concerne les États-Unis, la Cour d'Angleterre qui fixe les règles pour les autres puissances, a fait, à maintes reprises, des ouvertures pour élever le rang de notre représentant. Si les États-Unis étaient représentés aujourd'hui par un ambassadeur, celui-ci aurait la préséance sur toute la représentation diplomatique à Londres, préséance que l'on reconnaît au point de vue social à M. Phelps.

Le Lord Grand Chancelier est à la tête du Cabinet. Il portait la perruque et la robe, attributs de ses fonctions. Il avait à la main un grand sac brodé d'or. Ce sac est censé se rapporter d'une façon mystérieuse aux sceaux de son office. C'est un homme

d'une physionomie ordinaire, avec un gros nez crochu. Il a l'air actif, intelligent. On m'a dit, pendant la réception, que le Lord Grand Chancelier a le pas sur tout le monde, même sur l'archevêque de Canterbury et qu'il est le seul personnage qui se tienne entre lui et la famille royale. Comme cette haute fonction est presque toujours attribuée au mérite sans distinction d'origine, tout Anglais, se livrant à l'étude des lois, peut avoir comme perspective d'arriver un jour à une charge qui permet à un citoyen de prendre rang et d'avoir la préséance sur la noblesse du pays. Il semble étrange de voir le Grand Chancelier marcher avant le Ministre, mais c'est pourtant là sa situation. Le premier Ministre, le marquis de Salisbury, portait l'uniforme bleu sombre et or d'un conseiller privé. Il est très grand, large d'épaules et très brun. Sa moustache flottante et sa longue barbe sont encore d'un noir brun, bien qu'elles commencent à montrer quelques fils d'argent.

Une des plus remarquables figures de ce cabinet est celle du petit comte Cadogan, l'auteur du récent Land Bill, actuellement pendant à la Chambre des Lords. Il est très petit, mince et noir. Son visage est rasé de près et les traits en sont aigus. Les yeux sont noirs, ses cheveux d'un noir brun et clairsemés. Il doit avoir quarante-cinq ans. A voir son austérité et sa solennité, on dirait un prêtre catho-

lique. On remarquait aussi beaucoup dans le groupe le vicomte Cross, secrétaire d'État au ministère de l'Inde. Cross est un Lord de création récente. Il était membre de la Chambre des communes depuis longtemps. Il fut créé pair en 1886. C'est le confident de la Reine. Elle le consulte pour toutes ses affaires. C'est lui qui règle le cérémonial et il est en réalité le grand intendant de ses finances. Il est grand, avec une figure maigre : l'air d'un dévot patriarche méthodiste. Ses cheveux sont longs et blancs. Il est haut de couleur. Ses traits sont irréguliers, le nez très fort, les lèvres épaisses, ses yeux gris-bleus, sur lesquels il porte toujours une paire de lunettes d'or. Il a quelque chose de l'apparence débonnaire du patriarche sénateur Joe Brown, de Georgia. C'est un des hommes politiques les plus honnêtes d'Angleterre et il porte avec aisance, avec courage, le fardeau des affaires publiques qui lui incombe, étant donné qu'il est le plus jeune des pairs.

On tenta peu d'entamer une conversation générale. Les privilégiés qui étaient autorisés à rester paraissaient bien disposés à regarder les grands personnages qui étaient présentés de temps en temps. Ceux qui représentaient le mieux étaient les officiers de l'armée. Pour eux, tout ce cérémonial n'était qu'une besogne courante. Ils savaient joindre leurs talons d'un coup sec, faire le salut réglemen-

taire en un temps et deux mouvements, avec plus de perfection que le fonctionnaire civil le plus accompli. Ils avaient une vivacité et une précision de mouvements qui semblaient provenir d'une pratique de plusieurs siècles. Leur alignement ne variait pas de l'épaisseur d'un cheveu et cela sans la moindre confusion. Une fois présentés, ils passaient devant une seconde ligne de gardes de la Reine et gagnaient de là la sortie et le porche par lequel l'entrée avait eu lieu. Une fois dehors, les policemen faisaient avancer avec tant d'adresse et tant de célérité les nombreux cabs qui stationnaient là, attendant les clients, qu'on était embarqué une seconde après. De tous les côtés, autour du palais, se tenait sur les places et les endroits découverts, une foule compacte de curieux. Mais le cordon des gardes et des constables maintenait le passage libre à ce point que les voitures pouvaient observer une allure beaucoup plus rapide que la vitesse dont elles marchent d'ordinaire dans les rues de la ville.

Cette réception était réservée aux messieurs. Le Prince de Galles recevait pour la Reine. Quand c'est la réception des dames, c'est la princesse de Galles qui la préside, si la Reine se trouve fatiguée ou que, pour une raison ou pour une autre, elle désire éviter cette cérémonie.

Les journaux de Londres aiment bien à prendre

pour sujet de plaisanterie ces présentations où les dames sont assises des heures entières, attendant le moment de faire une révérence à la personne royale et où elles ont encore à fournir une station prolongée avant d'avoir leurs voitures. On a beaucoup exagéré le désir des Américaines d'être présentées à la Cour. Des 1,600 dames présentées en 1888, il n'y eut que cinquante Américaines. Il y a lieu de rappeler à ce propos qu'aucun obstacle ne s'oppose à ce qu'une dame américaine du monde soit présentée à la Reine à moins qu'elle ne soit divorcée ou qu'elle ne visite l'Europe sans son mari. La Reine tient en effet à ce que partout où les femmes mariées sont reçues, elles viennent à la Cour accompagnées de leurs maris.

La plupart des racontars relatifs à la présentation n'ont rien de fondé. Les journaux anglais ne tarissent pas sur les descriptions d'un jour de réception. Ils aiment à représenter les femmes dans le plus indécent décolleté, en butte pendant des heures aux insultes et aux propos orduriers d'une foule gouailleuse. Les journaux anglais blaguent aussi beaucoup le genre de voiture employé. A une réception de mai de l'année dernière, je me suis promené de long en large, depuis l'entrée du Palais, et j'ai parcouru toute la ligne des voitures renfermant tous les gens qui allaient être présentés. Un peu plus tard, dans l'après-midi, les voitures furent séparées

en divisions. Il y avait la première division. Elle comprenait toute la chaussée de Pall Mall. La division suivante était stationnée à droite du palais de Buckingham et elle s'étendait jusqu'à la partie Ouest du palais. La troisième division était de l'autre côté. On commença par faire passer la division de Pall Mall. Il y avait des curieux le long de cette ligne de trottoirs mais pas autant que d'habitude en raison de la pluie qui tombait de temps à autre. La file des voitures de Pall Mall se tenait dans le centre de cette large avenue et il y avait tout un cordon de policemen qui faisaient débarrasser la route et ne permettaient la circulation d'aucune autre voiture que celles qui allaient au Palais. Aucun curieux ne pouvait approcher de cette file de voitures à plus de quinze ou vingt pas. Il n'y avait que lorsque les voitures arrivaient aux voies latérales qui entourent le Palais que les curieux pouvaient pénétrer tout près des voitures. Je ne vis pas la moindre marque de grossièreté dans tout ce monde. Les gens se groupaient pour voir les beaux habits par la portière ouverte des carrosses et ils les regardaient du même œil et dans le même esprit que les tableaux d'un musée.

Dans presque toutes les voitures il y avait deux dames. Les traînes de leurs robes de Cour s'amassaient devant elles et formaient des montagnes de soie et les flots de dentelles leur montaient quelque-

fois jusqu'au menton. De temps en temps, sur le siège de devant, on voyait un homme enfoui dans cet océan de falbalas. C'était toujours au grand amusement de la foule. Aucun homme, si fier ou si distingué qu'il fût, ne pouvait se dispenser de faire une triste et piteuse figure avec sa tête émergeant seule du fouillis des oripeaux des robes de Cour. Je n'entendis aucun de ces propos indécents si complaisamment rapportés par les journaux anglais. Les robes n'étaient pas plus décolletées qu'elles ne le sont dans les soirées de New-York. Il était évident qu'il n'était pas indispensable de les couper trop bas, car la majorité des dames étaient décolletées d'une façon très modeste. Je n'ai vu aucun exemple qu'une dame ait dû exposer ses charmes devant les curieux, car la plupart avaient les épaules enveloppées. Celles qui n'étaient pas dans ce cas et qui avaient leurs épaules et leurs bras nus devant la foule gouailleuse agissaient ainsi parce qu'elles le voulaient bien. Ce costume de soirée en plein jour semblait déplacé. C'est là la seule critique que l'on puisse formuler contre le genre des toilettes. Je remarquais que les dames qui étaient le plus décolletées étaient vieilles et qu'elles n'avaient pas la moindre raison de fournir l'exhibition dont il s'agit. Les jolies femmes étaient celles qui montraient le plus de modestie sous ce rapport. Les plus libérales à faire profiter le public de la vue de

leurs charmes étaient de grosses douairières de cinquante ans.

Ce qui m'a le plus frappé dans cette longue procession, c'était un lunch général sur toute la ligne. Quelques dames avaient emmené leurs femmes de chambre avec elles, et même une théière avec une lampe à esprit-de-vin. Je vis une servante préparer un pot de thé et servir un lunch à sa vieille maîtresse qui supportait cette attente en vrai vétéran. Quelques-unes des belles visiteuses se pelotonnaient dans leurs fourrures et passaient le temps en lisant des histoires. D'autres parcouraient des journaux ou des revues. Il s'écoula plus de six heures depuis que les voitures se formèrent en ligne jusqu'au moment où les visiteuses furent reçues et purent retourner chez elles. Aucune d'elles, pendant tout ce temps, ne resta dans la salle du Trône, où la réception avait lieu, plus de quinze minutes.

CHAPITRE V

LE PARLEMENT ANGLAIS

La Chambre des Communes. — Comparaison avec notre Chambre des Représentants. — La Chambre des Lords. — Leur famille.

La Chambre des Représentants aux États-Unis n'a pas chez nous la meilleure des réputations pour le bon ordre, le décorum et la sérénité de ses séances, mais c'est une assemblée grave, calme, digne, si on la compare avec la Chambre des Communes de la Grande-Bretagne. La Chambre des Communes anglaise se considère comme le corps législatif le plus conservateur, le plus posé de toute l'Europe. Cependant, si on conduisait à Washington les affaires de la même manière qu'à la Chambre des Communes d'Angleterre, le pays aurait d'excellentes raisons d'accuser le Congrès d'être un corps fomentant le désordre et l'anarchie. Il n'y a pas, à la Chambre

des Communes, une demi-douzaine de députés dont chaque parole ne soit interrompue par un feu roulant de railleries, de moqueries, de cris et de rires bruyants. Les quelques orateurs qui font en général exception à cette règle ne sont pas toujours sûrs d'obtenir une attention respectueuse. M. Gladstone est celui de tous les membres du Parlement qui se fait le mieux écouter lorsqu'il monte à la tribune. Néanmoins il ne peut arriver jusqu'à la fin de son discours sans essuyer par-ci par-là une huée, une toux moqueuse, un ébrouement méprisant ou arrogant, des marques d'incrédulité, des démentis, partant des bancs ministériels. Ces membres jettent des cris bizarres, poussent des hurlements moqueurs qui paraissent aux yeux d'un étranger sans parti pris la manière la plus indigne d'exprimer une différence d'opinion. J'ai appris que les conservateurs accusaient les membres du parti irlandais d'avoir introduit cette mode de discussion à la Chambre des Communes. Je me permets d'en douter fortement. Les conservateurs sont vraiment trop habiles et trop prompts à user de ces armes et de ces attaques personnelles pour avoir eu besoin des leçons de qui que ce soit. Elles se sont étendues maintenant à tous les membres de la Chambre des Communes. Ils s'en servent aussi bien d'un côté de la Chambre que de l'autre. Seuls, les vieux députés les réprouvent. Je n'ai jamais vu M. Gladstone ou quelqu'un de ses lieu-

tenants immédiats faire leur partie dans ce chœur d'insultes, formé des membres du parti libéral, de même qu'il est très rare de voir les membres du Cabinet se joindre au tumulte soulevé par quelques membres du parti conservateur.

Cela nécessite de la part des orateurs une grande possession de soi-même, la mise en jeu de toutes leurs facultés et un sang-froid imperturbable pour pouvoir prononcer le moindre discours à la Chambre des Communes. Je comprends à merveille les hésitations, le bredouillement des orateurs moins sûrs d'eux-mêmes et de la solidité de leurs nerfs en présence du tumulte causé par une proposition qui est en désaccord avec le sentiment de l'opposition. Le véritable orateur est un homme aux sensations fines, au tempérament délicat, particulièrement sensible au ridicule. Quel est l'orateur assez fort pour faire couler des flots de poésie, pour exprimer des pensées élevées quand chacune de ses phrases est suivie de plaisanteries, d'insultes bruyantes lancées par des gens experts et rompus à toutes les formes d'injures parlementaires? Au bout de quelque temps, on s'endurcit à ces procédés, mais aussi on perd la finesse de l'expression et la délicatesse de sentiments qui sont le fond de la véritable éloquence. Il n'y a pas un orateur, en dehors de M. Gladstone, qui puisse s'aventurer dans un discours qui côtoierait tant peu que ce soit les sentiers du sentiment. Aucun

orateur de la Chambre des Communes ne se hasarde à traiter autre chose que des questions d'affaires positives ou purement matérielles. Même M. Gladstone, qui est un homme exceptionnellement éloquent, se contente de soutenir de son éloquence des questions d'affaires de l'ordre le plus positif.

Les représentants Irlandais ont beaucoup souffert de cette tactique parlementaire. Ce sont ceux qui se troublent le plus facilement. Ils sont extrêmement sensibles, beaucoup plus sensibles même que n'importe quel Anglais et, par conséquent, les plus portés à souffrir de l'acuité et du manque d'urbanité apportés dans les débats. On représente les Irlandais dans les journaux comme des gens turbulents, semant le désordre et n'ayant aucun souci du décorum parlementaire. Ce sont les seuls membres qui aient été, pendant cette session, punis ou rappelés à l'ordre pour infraction aux règles parlementaires. Mais cela tient tout simplement à ce fait qu'ils sont beaucoup plus passionnés dans les débats et qu'une fois emballés, ils n'ont plus aucun empire sur eux-mêmes. Les représentants Anglais emploient tous les moyens possibles d'irriter leurs collègues Irlandais, mais en esquivant adroitement toute responsabilité lorsque l'un d'eux, excité, poussé à bout, fait quelque sortie déplacée et appelle sur lui l'attention du Président. Les membres Anglais agissent de concert et lancent leurs insultes tous en chœur, de sorte qu'il

est difficile de punir l'un plutôt que l'autre. C'est ce concert d'attaques qui exaspère les représentants Irlandais et leur fait mépriser les punitions. M. Healy, qui a été suspendu dans la dernière session, aurait pu échapper à cette punition s'il avait fait des excuses. Il y aurait peut-être consenti mais, comme il promenait ses regards sur les bancs de l'opposition, il vit un rire moqueur se dessiner sur toute la ligne. C'était un rire silencieux, qu'il était difficile au Président de réprimer mais qui, cependant, était aussi exaspérant pour Healy que si on l'eût frappé en plein visage. Il refusa brusquement de faire aucune excuse et fut suspendu. Cette suspension n'est pas une punition très sérieuse. Un membre du Parlement ne reçoit aucun traitement. La suspension de M. Healy lui procura simplement des vacances. Cette punition, vu les circonstances où elle a été infligée, ne nuisit en rien à sa situation dans son district. Les députés Anglais sont passés maîtres dans cette froide manière d'injurier les gens. Ce fut ce même rire silencieux, cette même froide raillerie qui suivit le docteur Tanner hors de la Chambre pendant la même session et le mit dans une telle rage qu'il insulta M. Long, quand celui-ci s'adressa à lui. Si les représentants Irlandais avaient plus d'empire sur eux-mêmes, ils mettraient un terme à tout ceci. Mais ils se prêtent d'eux-mêmes à ces tactiques parlementaires. Ils n'ont

donc aucun motif de se plaindre. Toutes les fois qu'ils perdent leur sang-froid à la piqûre des taons Anglais, ils s'exposent à des attaques de la part de l'opposition.

M. Parnell est assez sage pour le savoir et son sang-froid est le secret de l'importance qu'il a acquise comme chef de parti. Jamais son sang-froid ne l'abandonne et jamais il ne lance de répliques courroucées à moins d'en arriver à cette extrémité à la suite de nombreuses provocations. Les railleries, les toux significatives, les cris, les soupirs ne l'atteignent pas et n'ont aucune prise sur son sang-froid imperturbable. C'est lui qui blâme dans un langage très sévère les Irlandais qui perdent leur empire sur eux-mêmes, qui font le jeu de l'opposition en donnant aux Anglais l'occasion d'appeler sur eux l'attention du Président de la Chambre. C'est ce système de petits froissements, de piqûres d'épingles qui forme le fond des débats de la Chambre et il est indispensable de bien connaître cette circonstance si l'on veut comprendre les scènes violentes, les tumultes dont elle est souvent le théâtre. C'est le résultat de ce système exaspérant d'insulte personnelle et de persécution politique. Il n'y a rien autre chose aujourd'hui à la Chambre des Communes qu'une vaste comédie. La camaraderie politique est poussée ici jusqu'à ses plus extrêmes limites. On trouverait difficilement un journal dans

toute la Grande-Bretagne qui soit disposé à défendre le caractère de la Chambre des Communes actuelle. Elle est constamment l'objet des critiques même de la part des journaux conservateurs avancés, mais, pour conclure, leurs critiques retombent presque toujours sur les chefs de l'opposition en ajoutant, comme palliatif, que tous les désordres, toutes les querelles, que toute cette absence de tenue peuvent avoir pour origine la présence à la Chambre des Députés Irlandais.

De jour en jour, je découvris des coutumes intéressantes des anciens temps qui sont encore observées à Londres. A la Chambre des Communes, l'accès des galeries pour les personnes qui n'ont aucun caractère officiel, n'est pas facile. Il y a tant de formalités à remplir avant que l'on vous y fasse pénétrer que votre patience est bientôt poussée à bout à moins qu'on ne vous ait délivré un ordre au préalable. Je me trouvais l'autre jour dans la salle d'attente, attendant un député que j'avais fait demander. Je vis deux garçons coiffés de larges bonnets posés sur l'oreille, revêtus de longs manteaux noirs flottant sur leurs épaules maigres, passer devant les gardes avec une ostentation des plus risibles. Le policeman ne les arrêta pas. J'entendis l'un des agents en sous-ordre dire entre ses dents : « Quel toupet ont ces deux marmots ! » Je m'informai et j'appris que les garçons qui suivent les cours de

l'Ecole de Westminster, dans le voisinage de la Chambre du Parlement, ont, depuis un temps immémorial, le droit d'être admis dans les galeries, en liberté et sans contestations. Ils sont les seuls en Angleterre qui aient ce droit et je puis vous assurer qu'ils en profitent. Les huissiers ne sont jamais si heureux que lorsqu'ils protègent ces galeries contre l'invasion du dehors. Aussi, ces joyeux et espiègles garnements ne manquent jamais l'occasion de montrer leur supériorité et leur privilège et de témoigner leur plus profond mépris à l'égard de ces huissiers qui ne peuvent leur interdire l'entrée, car ces jeunes gens sont absolument protégés dans leur droit par cette ancienne coutume. Il y a quelque rapprochement entre ce qui se passe à la Chambre des Communes et ce qui se passe à notre Chambre des représentants. Il y a le même encombrement, le même va-et-vient dans les vestibules et les couloirs. Les membres de la Chambre sont assaillis de la même façon. Mais ces points de ressemblance sont rares. Il y a une différence énorme dans la façon dont les députés se laissent aborder. Le public extérieur à la Chambre ne dépasse jamais la rotonde, cet espace circulaire situé entre les deux Chambres. Il y a la même distance de cette rotonde aux deux Chambres, que chez nous dans notre Capitole; de vieux policemen en uniformes noirs, avec le casque enfoncé sur les yeux,

sont en permanence sur tous les points susceptibles d'être envahis. Il n'y a pas une porte, pas une entrée du Parlement qui ne soit gardée par un policeman. Les alentours mêmes de la Chambre du Parlement sont environnés d'une demi-douzaine d'officiers de police au moins. De la rotonde, courant le long de l'espace découvert, sont deux galeries de bois de 15 à 20 pieds, la faisant communiquer avec la Chambre. La foule se place en deçà de ces barrières. Elle peut, de là, envoyer de temps en temps des cartes aux députés. Dès que celui-ci paraît, son nom est crié à haute voix par le principal huissier de service à la porte. Le député et la personne qui l'a fait demander se retirent alors à l'écart pour causer. L'admission dans la galerie n'est autorisée que sur un ordre du Président de la Chambre ou de quelques députés. Les galeries sont si petites que je ne vois pas trop comment on pourrait procéder autrement. Celle du Président de la Chambre peut à peine contenir trente personnes. La galerie réservée au public, sur l'ordre des députés, n'en contient que cent cinquante. Si le nombre des demandes dépasse celui des places disponibles alors les députés placent leurs amis dans le pourtour. Les dames ne sont pas admises dans les galeries. Le Président lui-même ne peut même pas faire pénétrer sa femme dans la galerie spéciale dont il a le contrôle. Le seul endroit où une dame puisse

se caser, se trouve derrrière une galerie couverte au-dessus de la table des reporters.

Elles ne peuvent même obtenir cette place qu'en en faisant la demande longtemps à l'avance. Leurs noms sont inscrits sur une liste et il s'écoule beaucoup de temps avant qu'elles puissent obtenir un ordre d'admission. Vendredi dernier, j'ai visité la Chambre des Communes où, grâce au Président, j'avais obtenu une place dans sa propre galerie. J'y ai entendu pour la première fois M. Gladstone dans son discours contre le programme de coercition présenté par le gouvernement.

La salle des séances n'est pas plus du quart de de notre Chambre des représentants. Elle est de forme rectangulaire, avec des murs élevés et un plafond en demi-cintre. Son architecture gothique et se fenêtres à vitraux y donnent plutôt l'apparence d'une église que celle d'une chambre législative. Les galeries font tout le tour de la salle et la surplombent dans toute leur largeur. Le petit coin situé derrière le Président, à l'extrémité du rectangle, est réservé aux reporters de journaux anglais. Aucun correspondant de journaux étrangers n'est admis dans cette galerie, d'après ce principe, que toutes les places disponibles sont nécessaires aux journalistes anglais. Il y a un vaste paravent grillagé qui sépare l'assemblée de cette classe dangereuse de visiteurs. Cette galerie peut contenir

environ soixante personnes. Il y a environ vingt places assises sur le devant. Les occupants de ces dernières places sont les seuls qui puissent voir et entendre à peu près convenablement. Les galeries, à l'autre extrémité du rectangle, sont divisées en trois parties. Tout le devant est séparé en deux : la partie de droite est la propriété du Président, celle de gauche est réservée aux pairs. Derrière ces deux catégories de places et séparée d'elles par un solide mur de noyer noir, comme pour lui cacher la vue de ce qui se passe en bas, est la galerie réservée au public. Les galeries placées tout le long du rectangle sont exclusivement destinées aux membres du Parlement qui ne trouvent pas de places assises : la Chambre n'a de places assises que pour le tiers de ses membres.

Le Président, le très honorable Arthur Wellesley Peel, remplit cette charge depuis ces cinq dernières années. Cette charge n'entraîne pas la même situation politique que chez nous Elle ne confère aucune prérogative politique et n'a jamais été sujette à la compétition des partis. C'est presque une charge de judicature. Le titulaire n'est autre chose que le président d'une société parlementaire. Il doit appartenir à la Chambre et est réélu à chaqu e session Il siège sous la galerie des reporters, faisant face aux deux galeries spéciales. Son fauteuil s'élève à environ quatre pieds du sol. C'est une espèce de

trône. Le dossier et les bras en sont très élevés et il se termine par un dais de bois en forme d'arche. La partie intérieure de ce fauteuil est noire. Le Président porte une perruque grise dont les boucles serrées lui tombent jusque sur les épaules. Le devant de cette perruque lui cache complètement le front. Il porte une robe noire, longue et flottante, jetée sur un habit de cour de même couleur. Sa culotte s'attache aux genoux par une agrafe d'argent. Des boucles de même métal, ornent le dessus de ses escarpins de cuir. Une petite épée paraît sous les plis de ce sombre costume. Le visage du Président est pâle, maigre et anguleux. Le bas de sa figure est encore allongé par une barbe brune, taillée en pointe. Pour un Américain positif, le Président n'a rien d'imposant. Il ressemble beaucoup plus à un acteur d'opéra-comique qu'à un dignitaire présidant une des plus vieilles assemblées législatives du monde. Il n'a pas de table devant lui, mais les bras de son fauteuil sont assez larges et suffisants pour le peu qu'il a à écrire pendant la séance. Il a une voix claire, incisive, des gestes nerveux, énergiques, qui n'ont rien d'anglais. Il dirige son index droit osseux sur le député comme il ferait d'un pistolet et lui jette son nom comme une balle. Il dirige les débats avec la plus grande impartialité. Presque tout est laissé à l'initiative de la Chambre même. Quand le Prési-

dent proclame un vote de vive voix, il en retarde le résultat assez longtemps pour que l'on puisse faire quelque objection ou demander quelques explications. Il dit à chaque fois : « Je crois que c'est « oui » ou « non », selon le cas, avant de déclarer le résultat définitif. Quand il s'agit d'un vote formel, tous les membre ont à quitter la salle ; ceux qui ont voté *oui*, prennent la porte du milieu, ceux qui ont voté *non*, celle de gauche. Un assesseur les pointe au passage.

Devant le président, il y a trois assesseurs portant des perruques et des robes noires. Ils ont devant eux un vaste pupitre, devant lequel est un second pupitre sur lequel est une masse d'or terminée par une couronne. De chaque côté sont de grandes boîtes en bois de rose ou en acajou guilloché de cuivre. C'est sur ces boîtes que les *leaders* des débats posent leurs papiers. Les sièges des députés courent parallèlement avec la plus grande longueur de la salle. Le banc à droite du Président, faisant face à l'espace ouvert du rectangle, est occupé par les membres du Cabinet. Ils doivent être présents à toutes les séances de la Chambre. Sur le banc à gauche du Président et faisant face au Cabinet, à peine éloignés de dix pieds, sont les *leaders* de l'opposition. Les ministres sont choisis parmi les membres de la Chambre des Communes. Ils doivent essuyer toutes les questions et toutes les attaques. Ces attaques se

manifestent quelquefois par des huées. Leur présence à l'arène de la Chambre donne un relief inconnu à notre Chambre des Représentants. La raison en est bien claire. Le Cabinet, en Angleterre, c'est le gouvernement. Il peut être renversé par la Chambre, mis en échec par un vote sur une mesure décisive. Il doit alors donner sa démission et laisser la place à un autre Cabinet pris parmi ceux qui l'ont renversé. Ces personnages doivent donc être toujours armés de pied en cap pour répondre à la grêle d'attaques qui ne cesse pas de toute la session. Imaginez-vous le Cabinet Cleveland obligé de siéger chaque jour à la Chambre des représentants pour expliquer et défendre les actes de l'administration. Il est certain que notre Cabinet, sous ce feu continuel, ne tarderait pas à nécessiter une remise à neuf.

Je me rendis compte, à cette session de nuit de la Chambre des Communes, pourquoi les personnages du gouvernement anglais ont horreur de l'*interview*. Il n'y a ni raison ni nécessité pour que les journaux reproduisent un interview sur une question, après qu'elle a été discutée sous toutes ses formes à la Chambre. Tout député peut faire toutes les questions qu'il lui plaît et a droit à la réponse. Les affaires gouvernementales sont donc traitées chez eux d'une façon beaucoup plus ouverte, beaucoup plus patente que chez nous. Les questions à résoudre sont d'abord élucidées par écrit, puis impri-

mées, et soumises ensuite aux membres du Cabinet qui peuvent demander, à leur gré, quelque temps pour préparer la réponse. Un citoyen anglais, curieux ou obligé d'être éclairé sur un point de politique, fait porter la question à la Chambre par son député et il est assuré d'avoir la réponse dans un bref délai.

Parlez à un Yankee de la faculté de poser des questions. Je suis sûr qu'il sera confondu de l'étonnante curiosité de ses frères anglais. La nuit de vendredi, lorsque j'étais dans la galerie, des questions furent posées et reçurent des réponses pendant plus d'une heure, et quelles questions !!! Un membre de la Chambre demandait au secrétaire d'État de l'Intérieur s'il était vrai que quelque Dogberry de l'endroit eût enlevé son chien à une jeune fille aveugle parce qu'elle n'avait pas acquitté la taxe de 2 livres dont les chiens de Londres sont frappés. Le ministre de l'Intérieur répondit qu'il avait fait une enquête sur ce sujet. Les chiens des aveugles sont exempts de la taxe, mais il avait été prouvé dans cette circonstance que la jeune fille n'était réellement pas aveugle. Ensuite on l'interpella sur la question de savoir s'il était vrai que certains steamers frétés pour les membres de l'Université eussent affiché que les passagers qui ne se considéreraient pas comme bien traités, seraient jetés par-dessus bord par la police. Le secrétaire

d'État répondit avec un grand sérieux qu'il n'avait jamais donné d'ordres de cette nature à la police.

La tête de M. Gladstone rappelle le portrait de Daniel Webster. Il a les mêmes traits massifs et la même lourdeur de contours. Son front est plein et élevé. Ses yeux sont profondément enfoncés sous des sourcils épais et saillants. Il a un fort nez romain, carré du bout et posé carrément sur son visage carré et agressif. Ses petits favoris, coupés en côtelettes, sont seulement gris, pas encore blancs. Ses cheveux très rares sont séparés par une large raie qui tombe très bas sur les côtés. Son visage a une bonne et franche coloration d'homme sobre et bien portant. Ses manières indiquent la force. Il ne paraissait pas avoir plus de soixante ans. Il était habillé, quand je le vis, d'une redingote noire, large, et portait une fleur rouge à la boutonnière. Quand il parlait, il était très simple et exprimait très vite ce qu'il avait à dire. Il n'affectait ni la lenteur ni la solennité du débit de la plupart de ses collègues et sa façon de parler n'avait rien de particulièrement anglais. Il se sert du style de conversation plutot que du style oratoire. Il a l'air et les manières d'un grand avocat, tandis que, sous le fond de son langage, se retrouve toujours l'esprit sarcastique d'un vétéran de la politique. Il est prompt dans ses réparties et se retourne sur son adversaire avec une habileté foudroyante. Il porte rarement son chapeau quand il siège sur les bancs,

comme c'est la coutume des membres de la majorité. M. Gladstone est l'homme le plus injurié et le plus admiré de toute l'Angleterre. L'opinion du public vis-à-vis de M. Gladstone est à peu près celle que professent nos concitoyens des Etats-Unis à l'égard de James G. Blaine.

Les membres de la Chambre des Communes ne semblent pas d'une aussi forte stature que les membres de notre Chambre des représentants. Les leaders de l'opposition sont les seuls beaux hommes de l'assemblée. Sir William Harcourt, un des plus actifs lieutenants de M. Gladstone, a presque la hauteur d'un géant. Il a une grande figure carrée et un gros nez crochu. Il a les yeux bleus et ses manières ont la brusquerie d'un homme d'affaires de New-York. Il se tient droit comme un militaire tandis qu'il porte son chapeau de soie sur l'oreille gauche avec la désinvolture d'un sportsman. Les membres de la Chambre des Communes donnent plus d'attention à la tenue que les membres de notre Chambre. La Chambre ne se réunit jamais avant quatre ou cinq heures de l'après-midi et siège alors jusqu'à dix heures, minuit et une heure. Quelquefois, mais rarement, la séance dure toute la nuit. Les membres, quand ils viennent dans l'après-midi, sont ordinairement habillés comme des hommes du monde se rendant à une réception de l'après-midi. Ils portent presque tous le frac boutonné très haut,

quelques-uns mêmes la redingote, mais toujours noire et boutonnée très haut. Chaque député porte le chapeau de soie. Il n'y a pas d'exception à cette règle. La grande majorité porte des escarpins de cuir très brillants, quelques-uns, les plus âgés, ajoutent sur leurs chaussures des guêtres de couleur claire pour se faire un plus petit pied. Ils ont presque tous des bouquets à la boutonnière. Il y a eu de grands progrès réalisés ces dernières années en ce qui concerne la propreté et l'élégance de la tenue chez les membres de notre Chambre. Mais il y en a peu qui auraient l'idée de se rendre à une séance dans une tenue aussi irréprochable que la tenue ordinaire des membres de la Chambre des Communes. Pendant la séance, les députés gardent leurs chapeaux de soie, mais ils le quittent lorsqu'ils montent à la tribune. Cette coutume de conserver son chapeau pendant les séances tend à tomber en désuétude sous une certaine mesure. Ainsi, j'ai constaté que bien des députés n'en faisaient rien. D'ailleurs un lourd chapeau de soie est des plus incommodes et c'est bien assez de le porter quand on y est obligé. Il y a beaucoup de têtes chauves à la Chambre des Communes. C'est sans doute à cette circonstance qu'il faut faire remonter l'habitude de garder une lourde coiffure dans l'intérieur.

Je vis, dans ma première visite au Parlement, la Chambre des Lords. Beaucoup de ces vénérables

pairs siègent comme s'ils étaient à une Cour d'appel. La salle est de la même dimension que celle de la Chambre des Communes et son système de places et de galerie est aussi le même. Tout ici est en rouge. Les murs, les plafonds, resplendissent de cette couleur, tandis que les pupitres et les sièges sont recouverts de cuir rouge. Je m'étais toujours imaginé que la Cour suprême des États-Unis devait être l'endroit du monde le plus triste et le plus somnifère ; mais c'est un joyeux centre de gaîté si on le compare avec la Chambre des Lords. Il n'y a aucun intérêt public dans sa façon de procéder. Son influence est absolument nulle. Je fus introduit dans cette assemblée par un des fonctionnaires chargés du bâtiment et m'aperçus que l'endroit où on autorisait l'admission des visiteurs était un petit poulailler à gauche de l'entrée où dix personnes ne pouvaient tenir à la fois. Ce petit réduit n'est en aucun temps comblé. Les quelque douze Lords qui suivaient la séance étaient assis çà et là avec la mine triste, ennuyée de quelque député sans influence assistant à un obscur comité de congrès. Il y avait un groupe de vieux messieurs très bien mis, dont le visage ne parvenait pas à exprimer le moindre intérêt pour quoi que ce soit. Les pairs qui siégeaient là portaient, à l'instar des juges, des perruques et des robes. On dit que les pairs prennent beaucoup plus d'intérêt à ce qui se passe à la

Chambre des Communes qu'à ce qui se passe chez eux. Il n'y a jamais une discussion à la Chambre des Communes que la galerie des pairs ne soit comble. Chez nous, les sénateurs n'assistent pas souvent à la Chambre des Représentants, excepté dans des cas très spéciaux mais jamais régulièrement.

La Chambre des Lords sera le premier corps de l'État qui sentira les effets du progrès moderne en Grande-Bretagne. Sans doute l'opinion publique se monte, lentement mais sûrement, contre les droits d'hérédité pour les sièges de la Chambre haute. La majorité des membres de ce corps sont des gentlemen bien nés, et des hommes du monde. Parmi eux, il y a quelques brebis galeuses et leur tare se remarque d'autant plus qu'ils forment de véritables outlaws sociaux d'un ordre et d'un rang supérieurs. Lorsqu'une fois ils tombent, ils sont comme ces femmes qui ont perdu leur réputation. Quand on considère leur entourage, leur fortune, leur paresse indécrottable et la terrible flatterie dont ils sont l'objet de tous côtés, partout où ils vont, on s'étonne qu'ils restent aussi bons et aussi respectables qu'ils le sont en réalité. Mais il n'en demeure pas moins acquis que le talent n'est pas nécessairement héréditaire. Les enfants des grands hommes sont presque toujours inférieurs à leurs pères. L'élévation à la pairie est toujours le fruit de la valeur ou la récompense de quelque service spé-

cial. Mais quand elle passe au fils, elle passe souvent à un homme faible et sans talent. Si la pairie n'était pas constamment renforcée à la Chambre par la présence des « Law Lords », des juges suprêmes, de l'évêque qui s'élève dans la hiérarchie ecclésiastique par son mérite ou ses capacités, ou par de grands services rendus à la Chambre des Communes, le corps sombrerait bientôt dans une infériorité intellectuelle. Ces nouvelles recrues le sauvent dans un certain degré, mais l'ensemble de ce corps, dans le sens politique, est d'une infériorité évidente.

Cette infériorité intellectuelle et cette absence de caractère politique constituent la source principale du discrédit dont jouissent les prérogatives actuelles de la Chambre des Lords. En d'autres termes, ce corps ne peut se protéger lui-même contre sa propre incapacité. La Chambre des Lords est aujourd'hui absolument sans pouvoir devant la Chambre des Communes sur quelque question législative que ce soit, même de la moindre importance. Aux États-Unis, le Sénat, ou Chambre haute, est en réalité l'assemblée la plus puissante. Dans une contestation pendante entre les deux Chambres chez nous, la Chambre des représentants cède presque toujours. Ici c'est le contraire qui a lieu : la Chambre des Pairs cède si la chose est assez importante pour que la Chambre des Communes la

soutienne. Tout ce que la Chambre des Lords peut faire, c'est de retarder de quelque temps la solution de la question, pour donner à la Chambre des Communes le temps de réfléchir. Si celle-ci revient à la charge et maintient quand même sa première motion, l'opposition de la Chambre des Lords tombe presque toujours. La Chambre des Communes est composée des hommes les plus forts de la Grande-Bretagne. Ils gagnent leurs sièges par des luttes ardentes pour conquérir les suffrages du peuple. Il en résulte que leurs débats sont les seuls auxquels le peuple s'intéresse. Les réformes qui ont été accomplies en Bretagne dans ces dix ou quinze dernières années, dans l'extension du suffrage, donnent l'idée de la force et de la popularité de ce corps tout puissant. C'est dans cette Chambre que se résoudra la question de la Royauté future.

Je posai une fois la question suivante à un important fonctionnaire :

« Comment pouvez-vous admettre ce fait que le peuple anglais, formant une des nations civilisées les plus viriles et les plus indépendantes, se trouve heureux d'être gouverné, même nominalement, par une femme et, en second lieu, comment pouvez-vous admettre ce fait, que vous, qui avez un fort préjugé contre les étrangers, vous acceptiez d'être gouvernés par une famille étrangère ? » — Sa réponse fut prompte et pleine d'à-propos. — « J'aurais

préféré répondre à la seconde partie de votre question d'abord », — dit-il — « Il est vrai qu'il y a en Angleterre un grand préjugé contre les étrangers ayant affaire avec le gouvernement. Les gens d'origine étrangère n'ont aucune chance en politique. Les Anglais ne veulent pas les voir dans les offices où la responsabilité est engagée, mais lorsqu'on en arrive à la question de royauté, il y a ici une telle jalousie parmi les grandes familles que jamais elles ne consentiront à ce que l'une d'elles soit élevée au rang de royauté. Vous le voyez, il y a une religion attachée à la personne de la royauté qui n'appartient en rien à la Grande-Bretagne. Les Anglais du rang le plus élevé préfèrent payer cet hommage naturel inhérent à la royauté, au descendant d'un étranger plutôt qu'à n'importe quel personnage choisi dans leur sphère sociale. Quant à consentir de si bon gré à être gouvernés par une femme, c'est pour une raison bien simple : ils savent que la royauté n'est rien en dehors de l'apparat, de la représentation. C'est en quelque sorte la même chose qu'une femme qui doit conduire un bal. »

L'autre jour, j'ai eu l'occasion de voir, réuni dans un étroit espace, un groupe caractéristique formé par des familles du plus haut rang de la Grande-Bretagne. C'était à bord de « *l'Euphrates* », un transport de guerre, blanc comme neige, assigné, à la récente revue navale de Portsmouth, à la Cham-

bre des Lords et à la famille des pairs. C'est grâce à un fonctionnaire de mes amis que je parvins à me procurer un ticket pour le bateau. Le nombre des gens qui n'appartenaient pas officiellement à ce bateau était restreint, mais il était suffisant pour ennuyer quelques jeunes membres de l'aristocratie anglaise qui y étaient logés. C'était le Lord Chambellan qui avait la charge de répartir les tickets, mais il fut plus d'une fois sur la sellette parce que son autorité avait été méconnue par plusieurs hauts fonctionnaires de l'amirauté. Je vis une jeune dame à la taille svelte, au regard énergique, âgée d'environ trente ans, s'avancer vers lui avec une humilité moqueuse et lui dire : « Bonjour. Lord Latham. J'ai reçu hier votre aimable petit mot m'annonçant qu'il vous était absolument impossible de me donner un ticket pour ce bâtiment et que dans aucun cas je ne pourrais y avoir accès. » — Elle ajouta alors, avec une pose dramatique : « Eh bien, vous voyez, j'y suis quand même. » — Le Lord Chambellan tira son chapeau de sa très petite tête et salua très bas, disant à la dame qu'il était enchanté de la voir là, mais son attitude n'exprimait rien moins que la joie. Je lui entendis dire après, à quelques-uns de ses collègues, qu'il ne savait pas que la Chambre des Lords contînt autant de membres qu'il en voyait aujourd'hui.

Je fus surpris de voir combien le nombre de per-

sonnes réellement jolies et distinguées appartenant à ce groupe de haut lignage était restreint. Je n'avais aucun moyen de me rendre compte de ce qui se passait dans leurs cerveaux et j'étais obligé de restreindre mes critiques à leur physique. Le grand chancelier, un des plus hauts dignitaires présents, est un vieillard vénérable avec un caractère positif, énergique, dépeint dans ses traits irréguliers et sans beauté. Il a les épaules voûtées, une figure peu agréable, une démarche lourde, épaisse; il n'est rien moins que gracieux. Le Grand Chambellan, le comte de Latham, est grand, avec une figure mince, maigre. Sa tête est très petite. Rien, pas même l'extrême longueur de sa barbe, ne peut atténuer l'insignifiance de sa physionomie causée par l'exiguïté de sa tête. Il portait un costume noir, et une sorte de veston court. Son chapeau était un derby, un peu carré par le haut. Le vicomte Cross, qui est un des amis les plus intimes de la Reine, était tout le portrait d'un aimable curé méthodiste de village. Il portait des lunettes d'or et se promenait les mains dans les poches de son large costume de coutil brun; il avait un vieux chapeau de paille blanche, déformé par l'usure de plusieurs saisons, enfoncé jusqu'au milieu de sa vénérable tête. Il était accompagné par deux filles, très bien habillées mais sans rien de saillant. Le personnage marquant le mieux à bord était le marquis de Bûte. Il

était puissant, avec des épaules carrées et une figure indiquant la force et la vigueur. Il était très recherché et très ami avec les dames. Les hommes pour la plupart étaient usés. Il y avait un manque de vie dans tous leurs mouvements ; on voyait les visages fatigués, abîmés, ravagés des hommes qui ont passé des années de haute vie, de soupers, de nuits blanches, d'études de baccarat ou d'autres formes de nobles plaisirs.

Il y avait aussi beaucoup de vieilles dames et elles dépassaient de beaucoup les hommes en laideur. Les vieilles femmes en Angleterre sont, je crois, les femmes les plus laides de toute la terre. Il est en effet très rare de voir en Angleterre une vieille femme d'aspect agréable, et plus leur rang est élevé, plus elles paraissent laides. S'il vous arrive de voir une vieille femme particulièrement affreuse, vous pouvez affirmer hardiment que c'est une duchesse sans crainte de vous tromper. Les jeunes femmes de cette *party* étaient très ordinaires. Il n'y en avait pas plus de trois ou quatre à bord qui auraient passé pour jolies à New-York. On comprendrait difficilement dans ce nombre la duchesse douairière de Montrose, autrement connue sous le nom de madame Manton. La plus jolie du bateau était la fille d'un laird écossais. Elle était grande et élancée, elle était brune, avait les traits réguliers, mais le teint trop coloré et elle manquait de l'aisance

et de la grâce communes aux femmes des latitudes méridionales.

Les gens qui étaient à bord de ce bateau étaient très calmes. Il n'y eut pas le moindre accès de gaieté indécente. Ils conservaient le décorum et la dignité le plus parfaits d'un bout à l'autre du navire. Je ne crois pas avoir entendu rire depuis le commencement jusqu'à la fin de toute la journée. Ils étaient assis sur le pont, silencieux, regardant la revue et ne s'animaient qu'à l'approche des yachts royaux. Ils mettaient le même empressement mêlé de curiosité à voir la Reine qu'ils en montraient à Londres lorsqu'elle paradait dans les rues pendant le jubilé. Il y avait la même rage, la même compétition pour la voir, dès son apparition. On peut dire que les familles des plus hauts fonctionnaires recherchent la vue de la Reine presque autant que le peuple. A l'exception du Grand Chancelier et du marquis de Bûte, il n'y avait pas un seul individu dans toute cette réunion de pairs qui attirerait l'attention parmi des étrangers, et cependant on ne trouverait nulle part une collection de gens plus civils, plus polis et aux meilleures manières. Pendant la journée il y eut une foule de petits désagréments qui auraient pu très bien être évités si on s'en était occupé. Mais personne ne murmura et il se produisit même à cet égard si peu de critiques qu'il est inutile d'en parler.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LA ROYAUTÉ

La Reine. — Etude sur sa vie journalière d'après les renseignements donnés par ses familiers. — Sa timidité. — Sa faiblesse physique. — Analyse de son caractère par un familier. — Ses invitations sommaires par le télégraphe. — Sa fortune. — Anecdotes personnelles. — La Princesse de Galles.

Depuis la fin du Jubilé, la Reine s'est confinée dans une retraite encore plus étroite qu'auparavant. C'est maintenant une question de savoir si elle la rompra et si elle paraîtra encore dans les cérémonies publiques comme l'année passée. J'ai demandé à plusieurs personnes qui sont en rapport journalier avec elle, quel pouvait bien être le motif du dégoût qu'elle avait de se montrer en public en Angleterre et pourquoi elle menait une vie si retirée dans

ce pays. Du témoignage de ces personnes, j'ai recueilli une foule de détails intéressants sur la vie privée de la Reine. En premier lieu, c'est une femme timide et nerveuse. Elle vit avec l'appréhension perpétuelle d'être l'objet d'une attaque de dynamitards ou de quelque fou.

En traversant les rues de Londres elle a été déjà l'objet de deux attentats contre sa vie et ces attentats ont produit sur son esprit une impression indélébile. Lorsqu'elle sortit pendant les cérémonies de l'année dernière, ce fut en tremblant d'effroi. Le jour même du Jubilé elle s'attendit à quelque acte hostile contre sa personne. En second lieu, elle n'est pas forte. On croit généralement chez les Anglais qu'elle jouit d'une vigoureuse santé. La santé d'un souverain d'Europe est un cas tellement sérieux, en raison des nombreux intérêts qui s'y rattachent, que tant qu'aucun danger réel ne la menace, on n'en parle jamais. La Reine est de complexion solide mais elle n'a que peu de force. Elle est obligée de les ménager avec le plus grand soin. Elle n'allègue jamais cet état de faiblesse comme excuse pour décliner toute participation aux cérémonies publiques et souvent ses refus sont mal interprétés. Elle ne peut pas supporter la fatigue d'une réception même dans un salon. Elle est presque toujours obligée de s'asseoir au bout d'une demi-heure et presque toujours elle doit se retirer avant la fin de la cérémonie

et se faire remplacer par la Princesse de Galles. J'ai entendu beaucoup de propos désobligeants sur l'impolitesse de la Reine à quitter ainsi une réception et du peu de temps qu'elle y consacre. Ces critiques viennent de gens qui ne connaissent pas les conditions de santé dans lesquelles se trouve la Reine. Elle est tellement connue comme sortant par tous les temps que l'on en est venu à croire qu'elle avait une santé inusable et une vigueur persistante.

Un fonctionnaire, qui vit en fréquente intimité avec la Reine, m'a dit que l'impression du public sur son caractère, était fausse. Il me dit : « J'ai remarqué que la majorité des gens croient que c'est une femme froide, égoïste, toute gonflée de l'orgueil de sa situation et d'une susceptibilité particulière sur tout ce qui touche à sa dignité personnelle. » Un Américain distingué, qui assistait à cette conversation et qui avait été reçu une ou deux fois au château de Windsor, il y avait quelques années, me dit que cette opinion s'était accréditée en Amérique. « Je n'y avais jamais fait attention avant de venir ici » — dit-il — « mais d'après ce que j'avais lu à droite et à gauche, je croyais la Reine une femme désagréable et peu intéressante. Mais, lorsque je vins à la rencontrer, je m'aperçus que cette opinion n'était pas justifiée. Tous ceux qui ont été les hôtes de Windsor sont unanimes à dire qu'elle est l'affabilité même dans la vie privée et qu'elle n'est ni

guindée, ni solennelle avec ceux qu'elle reçoit sous son toit à la suite d'une invitation spéciale. Elle se plaît à une conversation générale, aime une bonne histoire et en raconte souvent elle-même quelqu'une. Les dîners, au château de Windsor, que l'on a souvent dépeints comme des corvées officielles et assommantes, sont au contraire très agréables. Il n'y règne pas la même conversation légère et facile qu'on aime à rencontrer dans un dîner d'amis intimes, mais la conversation à table est celle qui roule d'ordinaire entre personnages appartenant à une situation élevée, qui ne sont pas précisément intimes et qui dînent dans une maison dont l'amphitryon n'est pas lié familièrement avec eux.

La reine ne s'occupe jamais beaucoup de ses hôtes. C'est la seule chose qu'on ait à lui reprocher. Elle les convie presque toujours par le télégraphe et pour le jour où elle compte se trouver au château de Windsor. La dépêche mentionne toujours le train que l'on doit prendre au départ de Londres et souvent l'invité ainsi favorisé est obligé d'agir avec la plus grande précipitation pour pouvoir faire ses affaires et ne pas manquer le train. Ces invitations sont regardées comme des ordres. Elles annulent tout engagement antérieur. Celui qui est l'objet d'une invitation de la reine ou d'un membre de la famille royale, a un motif parfaitement légitime de biffer une autre invitation qu'il aurait

été obligé d'accepter en d'autres cas. La reine envoie une voiture à quatre chevaux avec un postillon pour cueillir les invités à la gare. L'heure du dîner est toujours fixée à neuf heures. Les hôtes, aussitôt débarqués, sont conduits au château de Windsor où on leur donne un salon particulier et une chambre à coucher. Ils s'habillent alors pour le dîner. Ils se rendent tous ensemble à une heure fixée dans la salle à manger où se tient la reine et où elle reçoit. On se met à table sur un signe de tête et c'est encore elle qui donne le signal de se retirer de table. Les messieurs ne restent pas à la table de la reine après le départ des dames comme c'est la coutume en Angleterre. Tous les convives sortent en même temps. Quand le dîner est terminé, la reine se lève. Tous les convives restent à leurs places. La reine fait alors le tour de la table et échange quelques mots avec chacun d'eux, puis elle se retire. Les convives reprennent alors leurs places à table et y restent quelque temps avant de se retirer dans leurs propres chambres. Tous les invités du dîner sont gardés la nuit et ne quittent le château que le lendemain matin par un certain train. On ne se contente pas d'indiquer aux hôtes le train par lequel ils doivent venir, on leur fixe encore celui qu'il leur faut prendre pour s'en aller, Personne ne voit plus la reine après son départ de la salle à manger. On sert à chacun son déjeuner

dans son petit salon. Quelquefois, quand la reine désire témoigner une marque spéciale de faveur à un de ses invités, elle le prie d'attendre un autre train et de visiter le Mausolée. Mais en profitant de ce privilège, le favori ne revoit même pas la reine.

Par cette façon arbitraire et fantaisiste de lancer ces invitations à l'improviste, la reine met quelquefois ses invités dans l'embarras. Un fonctionnaire anglais que j'ai cité dans la première partie de cet article, m'a dit qu'il s'était trouvé une fois en danger de perdre la faveur et la sympathie de la reine à cause de la concision de la dépêche télégraphique qui l'invitait. Il reçut cette invitation au moment où il lui restait juste le temps de prendre le train fixé. Il y réussit, néanmoins, et se félicita de son bonheur lorsque son valet de pied se précipita de chez lui sur le quai d'embarquement, au moment où il partait en voyage et parvint, non sans peine, à lui jeter un petit paquet par la fenêtre de son compartiment. Il portait son adresse et c'est sa femme qui venait de le recevoir quelques moments auparavant et qui le lui envoyait. Il contenait une petite boîte, renfermant une petite médaille du Jubilé et une prière de la reine de se rendre à son dîner. Sans la promptitude de sa femme et la dextérité de son domestique, cet invité se serait trouvé dans l'ignorance de l'ordre de sa reine et aucune excuse possible n'aurait été regardée comme suffisamment satisfaisante.

La reine apporte beaucoup d'attention aux affaires publiques. On ignore généralement jusqu'à quel point va cette attention. Chaque nuit un résumé des travaux de la Chambre des Communes lui est envoyé par le télégraphe, même quand elle est sur le continent. Chaque acte important du Cabinet lui est soumis. Elle ne met jamais opposition aux volontés de la Chambre des Communes. Mais, en même temps, partout où sa sanction est nécessaire, elle ne la donne jamais que lorsqu'elle s'est rendu compte de l'affaire et qu'elle l'a étudiée sous toutes ses faces. Tandis qu'elle n'a jamais usé de son droit de *veto*, elle fait cependant sentir son autorité en matière d'ordonnances. Cela est particulièrement vrai dans ses ordonnances sur l'Église.

Sans son refus opiniâtre, le colonel Valentine Baker aurait été rappelé dans l'armée il y a quelques années. Le ministère de la guerre l'appuyait et il usa de toute son influence pour faire fléchir la reine. Baker était un officier distingué, doué d'un véritable génie militaire et le ministère de la Guerre n'aurait été que trop heureux de le rappeler à son service. La reine ne consentit jamais à lui pardonner. Dans toutes les choses qui touchent à la morale, la reine ne consent à aucun compromis. Elle ne tolérera pas la présence à la Cour d'une personne dont la conduite aura causé un scandale sérieux. C'est d'après la rigidité de ce principe qu'aucune femme

divorcée n'est reçue à la Cour. Cette décision est inflexible et la reine ne tient compte d'aucune circonstance atténuante. Que la femme soit divorcée de son propre mouvement ou qu'elle soit la victime de cette situation, rien ne fait varier l'inflexibilité de cette règle. C'est un des traits les plus frappants du caractère de la reine. Une fois que son esprit inflexible a pris une décision, aucun pouvoir, aucune influence, aucun argument ne peut le faire varier d'un iota.

La reine a un grand amour du travail. Elle se plaît à l'étude des affaires publiques. Elle parle le français et l'allemand aussi bien que l'anglais. Pendant ces trois ou quatre dernières années, elle a étudié la langue hindoue et elle est maintenant capable de donner des ordres dans cette langue aux domestiques hindous de service à Windsor. Son seul plaisir est de faire de l'aquarelle. Elle aime aussi beaucoup à lire, mais elle préfère se faire faire la lecture par une de ses dames d'honneur. Elle ne va jamais au théâtre. L'année dernière, elle alla à deux exhibitions à *Wild West* et à l'*Olympic*. Dans les deux cas, la représentation ne fut donnée que pour elle, le public n'y était pas admis. On essaya plusieurs fois et bien souvent de faire aller la reine à quelques-uns des théâtres de Londres, mais elle s'y refusa constamment. On avait fini par lui faire promettre conditionnellement de venir à un con-

cert à Albert Hall. On comptait beaucoup sur cette demi-promesse, grâce surtout à l'influence de l'Albani pour laquelle la reine a une grande sympathie et qui est souvent engagée à Windsor pour chanter. Elle remplit sa promesse en se rendant à l'un de ces concerts mais elle n'y retournera probablement pas. Elle mène en réalité une vie très austère et très retirée. C'est un peu une vie routinière, casanière, uniforme, sans éclat. Elle n'a pas de société attitrée, et avec sa peur de paraître en public elle ne prend aucun plaisir en Angleterre, en dehors de son château et de ses propriétés de Windsor ou de Balmoral en Ecosse. Elle a un grand choix de dames d'honneur qui sont continuellement en allées et venues. Une ou deux plus âgées sont ses favorites spéciales. Lady Ely et la duchesse d'Athol sont ses deux grandes favorites : avec elles, dans la vie privée, elle n'est plus la reine.

Elle est regardée comme une des femmes les plus riches de l'Europe. Personne ne paraît connaître exactement le chiffre de sa fortune. Elle a un revenu du Parlement de plus de trois cent mille livres sterling par an. J'ai entendu dire que ses revenus, tant publics que particuliers, montaient à trois millions de livres sterling. Elle est très modérée dans ses goûts. Elle n'aime pas à se parer de bijoux. Elle préfère la simplicité des habits. Dans les circonstances ordinaires, elle porte du cachemire noir

ou des effets de soie souple, sans ornements ni falbalas. C'est l'habillement d'une dame respectable de la classe moyenne, et sa toilette est même encore plus simple que celle des gens les plus modestes de cette classe. Elle a même un tel dédain pour les grandes toilettes qu'il a été interprété dans un sens défavorable : on a été jusqu'à l'accuser de faire des économies déplacées.

Le peuple anglais aime l'apparat. Il est très généreux pour soutenir la Royauté et tout ce qui s'y rattache. Il adore le grand cérémonial. Pour lui, le principal charme de la Royauté c'est qu'elle est un couronnement majestueux de son système gouvernemental. Aussi les Anglais voient-ils d'un mauvais œil la manière de vivre de la reine. Ils préféreraient de beaucoup qu'elle employât en fêtes et en représentations les sommes qu'elle a à sa disposition. Une grande partie du revenu de la reine provient d'une foule de propriétés qu'elle possède dans le monde entier. Tout cela reviendra sans doute au prince de Galles, qui saura au moins faire un usage plus conforme aux goûts du public de cette grande fortune, qui s'est accumulée pendant les cinquante ans du règne de la reine. J'ai appris que cette fortune était estimée à quarante millions de livres sterling. On ne doute pas que le prince de Galles ne succède à sa mère et qu'il gouverne un jour l'Angleterre comme roi. Tandis qu'il gagnera sous le rapport du pou-

voir et de la grandeur de la position, il perdra sous celui de l'indépendance et des loisirs de sa position actuelle. Il se trouvera emprisonné dans la dignité de sa situation et ne jouira pas plus de liberté personnelle que sa mère aujourd'hui. Le peuple anglais ne supporterait pas un monarque qui ne maintiendrait pas la dignité de son rang à l'égal du plus puissant potentat de l'Europe. Ce qui est regardé comme tout naturel et très excusable dans la conduite du prince de Galles serait considéré comme inadmissible dans celle du roi d'Angleterre.

La princesse de Galles est la personne la plus populaire de la Grande-Bretagne. En tout ce qui concerne l'institution de la Royauté, on peut réellement dire qu'elle mène la vie la plus méritante de tout le royaume. Aussi longtemps qu'elle vivra, sa popularité suffira pour protéger la cause de la Royauté contre les révolutions. J'ai essayé d'obtenir de ceux qui connaissent la princesse de Galles le secret de sa grande popularité. Ce n'est pas une femme brillante ; elle n'a jamais rien écrit, et dans sa conversation rien n'indique un esprit original ou transcendant. Dans la société ordinaire, mettant de côté le prestige de sa position, elle ne produirait que peu d'impression. Elle est éminemment distinguée et élégante. Elle a une beauté merveilleuse. Cette beauté consiste principalement en des traits réguliers, en un teint éclatant et en une physionomie

sereine et expressive. Le trait le plus marquant de ses charmes est l'air de jeunesse qu'elle a conservé. En plein jour, dans les circonstances ordinaires, elle paraît aussi jeune, sinon plus, que sa fille aînée. Sa figure est fine et ses traits doux comme ceux d'une jeune fille. Elle s'habille avec un goût exquis et elle se plaît beaucoup en société. On m'a dit que e secret du charme qu'elle exerce sur les masses est celui-ci : elle a le rare et agréable don de plaire aux gens qui se trouvent en rapport avec elle dans la réunion d'une réception ou d'un lever. Les gens qui lui ont été présentés et qui ont simplement vu son salut et son sourire et ont peut-être entendu la demi-douzaine de lieux communs qu'elle débite en cette circonstance sont ceux qui se montrent les plus enthousiastes à son endroit. Son attitude devant le public constitue son plus grand charme. Chacun est amené à croire que c'est la plus gracieuse et la plus séduisante personne du royaume. C'est cette opinion préconçue sur son charme et son amabilité, qui a complètement captivé le public anglais. Ceux qui la connaissent à fond prétendent qu'elle ne justifie en rien l'opinion publique. Elle est distinguée, accomplie, bien en possession d'elle-même, mais elle n'est pas intéressante dans une conversation générale.

Un critique distingué, qui comparait le caractère de la reine à celui de la princesse de Galles, me dit :

« Il est difficile d'expliquer nettement les éléments d'attraction des hommes et des femmes. Quelques personnes vous plaisent et vous déplaisent à première vue sans aucun motif spécial. On explique par le magnétisme ces sympathies et ces antipathies. La princesse de Galles possède ce magnétisme à un très haut degré. Elle charme et fascine tout public simplement par ses manières. La reine n'a rien de tout cela. Elle manque plutôt de courant magnétique, et cependant la reine est beaucoup plus brillante, beaucoup plus séduisante dans la conversation générale. En premier lieu, c'est une bien meilleure causeuse ; elle a beaucoup d'originalité et possède un fond d'esprit qui manque complètement à la princesse de Galles. »

Lorsque j'étais sur le continent, le mois dernier, j'entendis nombre d'histoires intéressantes concernant la vie de la princesse de Galles. Ces histoires ne sont pas particulièrement neuves et je n'ai nullement l'intention de les raconter, excepté celle qui donne le revenu exact du père de la princesse de Galles avant qu'il ait été appelé au trône de Danemark. Ce prince vivait dans la plus obscure pauvreté depuis plusieurs années. Il jouissait d'un revenu de 1,200 dollars par an et il avait à nourrir et à élever cinq enfants avec cette somme. Ses filles apprirent à faire la cuisine, à coudre, et à faire toute sorte de travaux de ménage. Elles furent obligées

de faire leurs propres robes pendant des années. Aucune famille dans une situation aussi humble ne s'est élevée à une plus brillante position que cette famille danoise. Le chef de la famille devint roi de Danemark, son fils aîné, naturellement, l'héritier de la couronne; un de ses autres fils est roi de Grèce. Ses trois filles sont la princesse de Galles, la czarine de Russie et la duchesse de Cumberland.

CHAPITRE II

NOTES PERSONNELLES SUR LA REINE

Aucun portrait de la reine n'en donne une idée exacte. Elle est beaucoup plus petite que ses photographes ne la représentent. Ses tableaux ne sont que des reproductions de photographie. Dans une photographie en pied, on la représente debout sur une plate-forme élevée. La queue de sa robe est amenée devant elle comme pour cacher cette estrade sur laquelle elle se tient et par ce procédé, elle paraît avoir quatre pouces de plus qu'elle ne possède en réalité. Elle n'a pas plus de cinq pieds deux pouces de hauteur. Les effets mêmes de cette hauteur sont atténués par son embonpoint.

J'eus l'occasion de voir la reine dans plusieurs cérémonies publiques l'année du Jubilé, mais je ne l'ai jamais si bien vue qu'à la représentation de Wild-West donnée à la reine au mois de mai dernier.

On avait donné les ordres les plus sévères pour que personne ne pénétrât, lorsque la reine et sa suite seraient entrées, en dehors du personnel de la troupe. Grâce au major Burke, lieutenant du colonel Cody, et à un costume de peau de daim blanc de neige, je devins pour quelque temps membre de la compagnie et comme tel je fus enhardi à me tenir dans un coin voisin de la loge de la reine et à l'étudier à mon aise pendant les trois quarts d'heure qu'elle resta là. Aucun des visiteurs n'était habillé plus simplement que la reine. Elle se voue au cachemire noir et aux coiffures simples excepté dans les grandes occasions. On dit qu'elle porte ces étoffes en raison de son embonpoint. Bien qu'elle soit si forte, elle n'a nullement la mine apoplectique. Ses chairs paraissent dures comme le fer. Il y a quelque chose de fixe, de rigide dans ses traits et dans sa physionomie. Les photographes, naturellement, la flattent beaucoup. Je n'ai pas vu une photographie d'elle à Londres qui montrât une ride sur sa face. Elle n'en a que quelques-unes mais elles sont très prononcées. Elle a le dessous des yeux très gras : elle a la « noix » des grands parleurs. Cette partie grasse est traversée de rides. Ses yeux sont très grands. De chaque côté du nez courent deux lignes accentuées. Elle n'a pas une ride sur le front, mais elle en a une très mince au coin des yeux. Sa face est libre de soucis, d'ennuis ou d'anxiété. C'est un visage très froid et

sans expression excepté quand elle sourit. Son sourire est mécanique et il est généralement accompagné d'un petit signe de tête. C'est aussi une habitude contractée par le prince de Galles. Quand il sourit à un ami, son sourire est généralement suivi d'une série de signes d'approbation.

Elle portait, le jour dont il s'agit, un grand chapeau noir de forme carrée, attaché par deux rubans noirs, sur son lourd et double menton. Sur sa robe de drap noir, elle portait un simple surtout de même couleur orné de petits dessins de perles blanches. Elle a un teint très clair, et, en somme, elle est peu ridée pour une femme de soixante-neuf ans. Ses cheveux sont encore épais et ne sont que gris de fer. Son front est plein et proéminent. Ses yeux sont d'un gris bleu froid. Son nez romain est grand. La bouche a une expression déterminée. Elle a l'air de quelqu'un qui est habitué à commander, mais dans ses manières elle est aussi simple, aussi carrée qu'un homme.

Se tenant tout près d'elle était la princesse Béatrice, sa fille favorite et sa compagne de tous les jours. Elle est grande et a l'air beaucoup plus distingué que sa mère. Elle a un teint très clair, un front élevé, les yeux bleu-gris de sa mère et aussi le même grand nez recourbé. Elle portait un surtout vert olive se détachant en sombre sur une robe d'un brun clair. Son chapeau avait une délicieuse forme

parisienne, de la même couleur que son vêtement, avec des rubans bruns-clairs. Son mari, le prince Henri de Battenberg, grand, mince, jeune, ordinaire, se tenait juste derrière elle, tandis que le marquis de Lorne se tenait à sa droite.

Il y eut une longue période d'attente avant l'arrivée de la reine. Enfin, à cinq heures un quart, un groom à cheval, en habit et chapeau noir et des bottes, et une culotte de cuir, fit irruption comme avant-coureur du cortège royal. Le colonel Cody grimpa sur son cheval gris « Charlie » et prit une position d'attente. Bientôt parut un carrosse avec cocher et valet de pied en livrée rouge sur le siège, conduisant à une vive allure, précédé et suivi de piqueurs. Cette voiture contenait une des dames d'honneur de la reine. Les *cowboys* crurent que c'était la reine et saluèrent profondément, et la musique des cowboys, au moment où la voiture arriva, entonna le *God save the Queen*. Mais ils n'en avaient pas joué deux ou trois mesures qu'on s'aperçut de l'erreur. Ce faux départ de la musique sembla beaucoup amuser les cowboys. Les Indiens, cependant, restaient graves et ne bougeaient pas plus que des statues. C'est alors que survint le carrosse qui amenait la reine. Il était précédé par deux piqueurs montés sur des chevaux bais et vêtus de la même livrée que le premier piqueur. Le carrosse de la reine était tiré par quatre magnifiques che-

vaux bais montés par des postillons en livrée de deuil. Les harnais étaient très simples, avec des ornements d'or brillant. Sur ce siège étaient également deux hommes en livrée noire et en bottes à revers, et sur le siège d'arrière étaient deux *gillies* (valets écossais). La voiture était suivie par deux écuyers et deux valets montés sur des chevaux bais.

La voiture consistait en un landau lourd, simple, sans ornements. La reine se tenait à droite ayant à sa gauche la princesse Beatrice. La reine fut immédiatement conduite à la loge royale. Les portes furent rigoureusement fermées dès qu'elle fut entrée.

La loge était tendue de velours pourpre avec un dais sur lequel les armes royales étaient brodées en or.

Les hôtes que la Reine avait invité à assister à la représentation étaient entrés par les autres portes et occupaient des places à droite et à gauche de la loge royale. Quarante personnes environ avaient été invitées. La loge royale était ornée de fleurs. Il y avait aussi des fleurs et des plantes devant la loge sur la piste. Dans la loge, outre la Reine, il y avait la duchesse d'Athol, le prince Henri de Battenberg, la princesse Béatrice et le marquis de Lorne. La pluie avait menacé jusqu'à ce moment, mais malgré la présence de lourds nuages noirs, elle ne tomba pas. C'est pourquoi, il n'y

eut aucune anicroche à la représentation. Parmi les assistants, il y avait encore le comte de Latham, grand Chambèllan. Un groupe de détectives en chapeaux hauts de forme, vêtus de noir, occupaient les places en bas, à l'extrémité de la droite. Les policemen étaient raides comme des pieux, lorsque la Reine parut dans l'amphithéâtre, et restèrent dans l'attitude des gardes du corps, pendant toute la durée de la représentation. Les Écossais et les serviteurs se tinrent avec les policemen dans l'entrée centrale de l'amphithéâtre et aucun n'osa s'asseoir sur les sièges vacants qui se trouvaient autour d'eux.

La Reine prit place et quand toutes les personnes de sa suite furent casées, elle fit signe à l'un de ses écuyers. Celui-ci le répéta à un policeman, qui toucha le bras du beau Richmond, l'orateur du *Wild West*. Richmond fit alors flotter un petit pavillon rouge, et la représentation commença. La voix de Buffalo Bill cria « allez. » Les Indiens et les Cowboys se précipitèrent comme le vent et se formèrent en une ligne de parade à l'extrémité opposée de l'amphithéâtre. Alors chaque section formée par les tribus séparées s'élança en avant, formant un tableau vivant des plus pittoresques devant la Reine. Les hurlements des Indiens, les cris des Cowboys et les charges des chevaux parurent exercer une grande fascination sur la Reine. Elle

prit une paire de lunettes et donna la plus grande attention au spectacle mouvementé jusqu'à ce que le colonel Cody se présentât à la fin devant elle, monté sur son admirable cheval, et la saluât respectueusement.

On n'avait pas suivi le programme régulier, le temps dont pouvait disposer la Reine étant limité. Elle avait déclaré qu'elle ne resterait pas plus tard que 6 heures 20. Cela donnait à peine trois quarts d'heure. On précipita donc le spectacle. Tous les acteurs étaient fiévreux, mais en dépit de leur énervement, ils se surpassèrent et eurent beaucoup plus de succès que le jour de l'ouverture.

Ce fut la danse de guerre qui intéressa le plus la Reine de tous les numéros du programme. Parmi les chefs les plus distingués des tribus, plusieurs étaient presque entièrement nus, ne portant qu'une espèce de caleçon. Lorsque l'ardeur de la danse atteignait son paroxisme, leur seul vêtement consistait en une couche de peinture et en quelques bracelets. Richmond, l'orateur, en un pittoresque costume de peau de daim blanche, agrémenté de perles, avec sa longue chevelure bouclée flottant au vent, se tenait juste à gauche de la Reine, en dehors de la loge, et, d'une voix claire et musicale, expliquait au fur et à mesure les numéros du programme. De temps en temps la Reine se tournait vers lui et lui adressait quelques questions.

L'attaque de la malle-poste était la scène finale de la représentation. Ce fut enlevé avec énergie et avec feu. Les Cowboys et les Indiens se surpassaient en intrépidité et en hardiesses équestres. Buck Taylor, quand la calvacade tout entière défila devant la loge royale, fit prendre à son cheval vingt ou trente positions dans l'espace d'une minute. Il tirait des coups de revolver de dessous le ventre de son cheval et il montra une telle habileté et une telle prestesse qu'il s'attira les compliments du major Burke qui, se tenant à droite de la loge royale, inspirait les guerriers de son enthousiasme et de ses encouragements.

La Reine ne s'en alla pas. Elle exprima le désir que « Chemise-Rouge » et les principaux chefs Indiens approchassent de l'endroit où elle se trouvait. « Chemise-Rouge » lui fut présenté le premier. La Reine s'avança sur le devant de sa loge. Chacun se découvrit lorsqu'elle se leva. Je n'étais pas à six pieds de l'endroit ou « Chemise-Rouge » fut présenté.

La Reine sortit de la loge et se tint sur la galerie qui est située à une hauteur d'environ six pieds entre la loge et la piste. « Chemise-Rouge » s'avança et il fut présenté par l'interprète qui était complètement anéanti. Quant à « *Chemise-Rouge* », il était aussi maître de lui que la Reine elle-même. Il fit un demi-salut et sourit. La Reine chargea l'inter-

prête de lui dire qu'elle était enchantée de le voir, qu'elle avait beaucoup admiré ses prouesses équestres, et lui souhaitait beaucoup de bonheur en Angleterre. La face du sauvage s'éclaira lorsque ces mots lui furent répétés d'une voix à peine intelligible par l'interprète. Il répondit avec l'accent guttural de sa propre langue. Mais l'interprète était tellement troublé et sa voix tellement faible que la Reine ne put saisir un mot. Ce fut l'orateur Richmond qui répéta la phrase de façon que la Reine pût l'entendre. Voilà ce qu'il avait dit : « J'ai fait plusieurs milliers de milles pour vous voir ; maintenant que je vous ai vue, mon cœur est content. » — La Reine inclina la tête à cette phrase et « *Chemise-Rouge* » se retira.

Ensuite « *visage rayé de jaune* » fut présenté. Ce fut ensuite le tour de deux *squaws*, mères des petits enfants. On présenta d'abord la petite fille. La Reine caressa ses joues avec sa main gantée de soie noire, et la petite tendant sa petite patte brune, la Reine la serra. Après cela elle se retira, mais la mère ne se contenta pas de cela : elle s'avança et tendit la main que la Reine serra gravement. Alors l'autre squaw survint et dit : « How » et tendit la main, et finalement un petit garçon tout brun arriva à son tour et tendit aussi la main. La Reine serra toutes ces mains. Ce furent les seuls membres du *Wild West* qui furent ainsi honorés. Ensuite MM. Cody et

Salsbury furent présentés. Tous deux firent un profond salut et le colonel Cody sourit finement au compliment que lui adressa la Reine. Elle lui dit qu'elle avait été profondément intéressée et qu'il avait une grande habileté. Un instant après un écuyer alla faire avancer la voiture et revint vivement. La Reine donna l'ordre de faire abaisser la capote du landau. Elle se tourna vers le marquis de Lorne et lui tendit la main droite. Celui-ci la baisa et se retira après avoir salué profondément.

Les deux Écossais s'avancèrent la tête découverte. Les postillons et tous les serviteurs, également tête nue ; alors on abaissa le marchepied du landau, et les deux highlanders aidèrent avec soin la Reine à monter et ne la quittèrent que lorsqu'elle fut confortablement installée dans sa voiture. On l'entoura d'un manteau épais, on baissa la capote et alors la princesse Beatrice prit place à côté de sa mère. On aida ensuite la duchesse d'Athol à s'installer et vint enfin le tour du prince Henry. La Reine ouvrit une petite ombrelle noire, la princesse une verte. La Reine se retourna, fit un signe d'adieu à l'orateur Richmond, la voiture s'ébranla et eut bientôt disparu du cirque pour traverser une foule compacte qui l'attendait à la sortie.

La Reine est entourée de personnes âgées. La duchesse d'Athol, qui était avec elle à la représentation du Wild West, est une de ses dames de com-

pagnie. Elle paraît beaucoup plus vieille que la Reine. Elle est mince et courbée. Les deux Écossais durent l'aider à monter dans la voiture lorsque la Reine y eut pris place. Elle avait l'air si faible qu'il semblait que le moindre souffle dût la renverser. Les deux Écossais avaient environ cinquante ans. Le cocher était un homme grave, à la face unie, d'environ soixante ans. Seuls les postillons et les piqueurs étaient des jeunes gens. Ils étaient nerveux, inquiets et devenaient blancs lorsque la Reine dirigeait ses regards vers eux. C'était une particularité bizarre à observer parmi tous ceux qui entourent la souveraine. Ils ont tous l'air nerveux. Le messager qui la précédait était pâle d'anxiété. Les postillons, lorsqu'ils dirigèrent l'attelage à travers la ligne des écuries, tournaient à tout moment la tête comme s'ils s'attendaient à quelque reproche, quand on partit ce fut la même inquiétude. Sir Henry Ponsonby, son secrétaire, qui était avec elle en cette occasion, est un vieillard. C'était le moins nerveux de tout l'entourage de la Reine. Il est grand, mince, et ne semble pas timide. Il était habillé d'un frac noir avec une cravate de même couleur entourant un col très haut. Son visage est un véritable portrait de l'Empereur Guillaume. Sa moustache et ses favoris sont coupés de la même façon que ceux du vieil Empereur d'Allemagne. Ses cheveux rares sont coupés en brosse sur un front

bombé dans le genre de celui de Guillaume.

J'étais parti à Windsor Castle l'autre jour et j'eus l'occasion de voir cette partie de la résidence royale ouverte au public pendant l'absence de la Reine. La règle qu'elle a adoptée à Windsor en ce qui concerne l'exclusion du public est pour le moins singulière. Voici la plus belle résidence royale du monde. Son parc magnifique, le palais, ses dépendances, tout cela est soigneusement interdit au public qui a acheté toutes ces splendeurs et qui paie pour son entretien, excepté durant quelques jours de l'année, pendant l'absence de la Reine. La partie du château que l'on daigne laisser visiter au public pendant cette absence pourrait, sans crainte aucune de troubler la retraite de la Reine, être ouverte toute l'année. Lorsque la Souveraine réside à Windsor, elle ne va jamais dans les appartements qu'on laisse voir au public lorsqu'elle n'y est pas, excepté dans des cas extraordinaires. La beauté et le calme de Windsor sont tels qu'il n'y a pas lieu de s'étonner que la Reine préfère sa résidence à l'atmosphère humide et sombre de ses palais de Londres.

CHAPITRE III

LE PRINCE DE GALLES

Portrait du prince de Galles. — Analyse de son caractère et appréciation de sa personne.

Je vis, dimanche dernier, le Prince de Galles se rendant à Kensington. Il était dans un cab lui appartenant. Il était vêtu d'une simple tenue noire. Il portait une jaquette de ce drap doux et plucheux qui est devenu si à la mode à Londres pour le costume de matin. Il avait un chapeau de soie noire, une cravate d'un bleu sombre sur laquelle était piquée une épingle brillante. Il ne portait pas de gants. Il s'appuyait d'une main sur un parapluie de soie étroitement enroulé, il tenait l'autre sur la première. Le cab était bleu sombre avec une petite ligne blanche brillante courant tout autour du panneau. Il n'y avait aucune armoirie sur le cab pour indiquer qu'il sortait des remises royales. Le cheval était bai foncé, vigoureux, luisant et robuste. Le harnachement était noir et absolument

dénué d'ornements. L'homme qui était sur le siège du cocher portait un grand chapeau de soie avec une cocarde noire. Son vêtement était bleu sombre avec des boutons de même couleur. Son cou était serré dans une cravate blanche de forme carrée. Ses culottes étaient blanches, en peau, très étroites et attachées au genou au-dessus d'une paire de bottes élevées. Le Prince fumait une cigarette et paraissait abîmé dans la contemplation des riches prairies, de couleurs ondoyantes qui s'étendaient sur sa droite à Hyde Park. Il roulait avec une rapidité de huit milles à l'heure. Il était assis bien au fond du cab, plus au fond même qu'on n'a l'habitude de l'y voir. Si on l'avait reconnu, il aurait été salué et acclamé.

Il n'y a pas d'homme plus intéressant en Angleterre que le Prince de Galles. Partout où il se trouve, il occupe la première place. Sa popularité est très grande. Vous entendrez rarement les moindres critiques contre lui, même dans les milieux les plus radicaux. Il n'y a personne en Angleterre plus sensible que lui aux critiques. Il a été très vexé des commentaires de la presse anglaise à la suite de sa visite au club que Sullivan et d'autres boxeurs fréquentaient. Il est tellement l'ennemi de toute critique des journaux qu'il y a peu de journaux qui ne respectent aussi scrupuleusement sa susceptibilité à cet égard que la presse de Berlin à l'égard du

prince de Bismarck. Seulement, à Berlin, Bismarck jouit d'un pouvoir autocratique pour faire respecter ses désirs, tandis que pour le Prince de Galles, c'est un simple accord de société. Cette influence du prince de Galles est une des plus puissantes de Londres. Presque tous les éditeurs et publicistes de Londres recherchent avec ardeur le succès et dirigent leurs journaux en vue de satisfaire leur ambition. On m'a dit et redit que les journalistes anglais n'écrivent qu'en tremblant pour les suites de leur articles. Offenser un membre de l'aristocratie suffit pour causer la disgrâce de tout écrivain.

Cette timidité devant cette haute corporation, a mis en relief la hardiesse de la politique de T. P. O'Connor. Son journal, le *Star* a fait frissonner tous les journalistes de Londres, par ses libres critiques du Prince de Galles lorsqu'il a reproduit une conversation tenue imprudemment dans une loge du théâtre des Variétés. La critique de M. O'Connor était en réalité très anodine, mais le fait même d'avoir osé la formuler, a causé l'étonnement dont il s'agit.

Pendant l'année que je viens de passer en Angleterre, j'ai eu de nombreuses occasions de voir le Prince de Galles. Je lui ai été présenté dans les formes par notre ministre d'Amérique, au printemps dernier, et je restai avec lui pendant près d'une heure, assistant à sa réception du public

officiel de Londres. Pendant l'année, je l'avais vu dans de nombreuses cérémonies publiques et aussi dans des réunions particulières où il assiste sans cérémonial. J'ai causé librement avec ceux qui le connaissent et qui sont en rapport d'intimité avec lui. De tout ceci, je me suis formé, en ce qui le concerne, une idée générale qui diffère essentiellement de tout ce que j'ai lu sur lui jusqu'à présent. Je le donne pour ce que cela vaut, comme le résumé de l'opinion de tous ceux qui l'approchent de près et qui sont à même de l'apprécier.

Il est difficile de se former une opinion exacte sur un homme occupant une si haute situation dans le monde politique de l'Europe d'après celle des gens qui vivent en rapports journaliers avec lui. On exagère toujours les bonnes qualités et on laisse de côté les défauts. Mais j'ai été assez heureux pendant l'année pour entrer en relations avec plusieurs gentlemen qui, sans être officiellement liés avec le Prince de Galles, ont eu de nombreuses occasions de se rencontrer dans son intimité et m'ont donné une exacte et impartiale idée de son caractère. De tous les aperçus de ces gentlemen, j'ai fini par pouvoir tracer les grandes lignes de son caractère, sur lesquelles tous sont d'accord.

En premier lieu, le Prince de Galles est remarquablement adroit et possède du tact dans le sens le plus élevé du mot. Il est extrêmement sensible à

l'opinion publique. Il vit dans le progrès des idées modernes. Il s'aperçoit, autant qu'un homme peut le faire en Angleterre, que les distinctions de caste et de classe et même le prestige de la Royauté ne tarderont pas à disparaître, balayés par le flot montant de la démocratie anglaise. Il comprend parfaitement que la Royauté et les institutions qui s'y rattachent immédiatement, ne dureront qu'autant qu'il aura été fait des concessions au progrès populaire et qu'autant qu'elles auront su demeurer en contact sympathique avec le peuple. Il n'y a pas un homme haut placé en Angleterre qui étudie le public comme le Prince de Galles. C'est en cela qu'il a montré ses hautes capacités. Le fait est qu'il est aujourd'hui un des hommes les plus populaires de l'Angleterre et cela ne tient nullement à sa qualité d'héritier présomptif de la couronne. C'est dû simplement à sa ligne de conduite dans cette situation. Il se tient en dehors de toute classe. Il fréquente tous les éléments qui composent la vie sociale anglaise. Il s'est lui-même identifié avec la classe commerciale. Pendant plusieurs années, il a rempli les fonctions de Trésorier d'*Inner Temple*, s'attachant, à la lettre, au service de cette charge. Il étudie constamment pour s'assimiler la connaissance des éléments de la vie active, absorbante et dominante des affaires. On peut toujours compter sur lui pour assister à quelque manifestation pu-

blique, à tous les meetings, à toutes les œuvres de bienfaisance. Hôpitaux, églises, établissements publics de toute nature, trouvent en lui une assistance zélée, un réel tact des affaires et une grande énergie à les aider à réussir dans leurs entreprises.

Comme homme politique, il est parfait. Il a la rare qualité de ne jamais oublier un nom ou une figure. Il n'y a pas un homme en Europe qui ait une mémoire plus remarquable pour les noms et les figures que lui. Cela a été attesté surabondamment. Les gens qu'il a rencontrés par hasard et avec lesquels il n'a échangé que quelques mots ont été très surpris d'être reconnus par lui après plusieurs années. C'est indubitablement une des faces les plus puissantes de son caractère et ce qui est une des causes de sa popularité.

Il a beaucoup d'aisance dans les manières. Il ne s'ensuit pas du tout qu'un personnage, de ce qu'il occupe une haute position, ait des manières affables, aisées, dans toutes les sociétés. Je vis le Prince de Galles contraster avec quatre souverains d'Europe et plusieurs princes de la couronne à une représentation particulière du « Wild West » l'été dernier. Le Prince de Galles était le seul qui parût à son aise, et entièrement en possession de tous ses moyens. Les autres étaient, dans une certaine mesure, guindés, froids et embarrassés dans leurs

mouvements et dans leurs conversations. Le Prince de Galles est célèbre par sa politesse et par l'heureuse aisance de ses manières. Il y a quelques mois, le prince de Galles fut surpris de recevoir du village de Brookline (Massachusetts), une superbe pendule. C'était une pièce d'un beau travail. Elle orne maintenant une des chambres de Marlborough-house. Ce présent venait d'un admirateur américain anonyme. Quand on reçut la pendule à Marlborough, on trouva également dans l'emballage une lettre disant que ce présent était un « simple témoignage de reconnaissance pour la bonté et la courtoisie dont le Prince avait fait preuve en ramassant la canne d'un boiteux. »

Le Prince a été très intrigué de ce présent singulier ainsi que de la lettre qui l'accompagnait. Il a vainement cherché à se rappeler l'acte dont il était question dans la lettre. Pendant l'année du Jubilé, il y avait eu beaucoup de cérémonies publiques ; il se rappelait vaguement être passé devant une ligne de spectateurs à l'une des cérémonies du printemps et qu'un monsieur boiteux, dans sa hâte de se retirer du chemin du Prince, avait laissé tomber sa canne. Naturellement, son premier mouvement avait été de la ramasser, de la rendre à son propriétaire et de continuer sa route. Le Prince a cherché en vain le nom de son donateur anonyme, afin de pouvoir le remercier d'une façon

convenable. Il a même été jusqu'à prier des Américains haut placés, de l'aider dans ses recherches. Peut-être cette publication pourra-t-elle les faciliter et l'aider à découvrir celui qui lui avait fait don de la pendule.

Le Prince ne peut pas être appelé un grand homme. Ce n'est pas un érudit. C'est un excellent juge de la nature humaine et on peut dire qu'il a pris ses grades dans la science de l'étude de l'homme. Il forme sur les gens un jugement très exact. Il estime presque toujours les gens de son entourage à leur juste valeur, bien qu'il se garde de leur faire connaître, dans sa conduite envers eux, le fond de sa pensée. Quelquefois ses amis intimes penseront qu'il s'est trompé vis-à-vis de certaines gens avec lesquels il est en affaires. Mais quand il vient à leur en parler dans l'intimité, ils apprennent bien vite qu'il sait à merveille à quoi s'en tenir sur le caractère des gens avec lesquels il est en relations. Il permet souvent aux gens l'intimité vis-à-vis de lui-même pendant quelque temps, sans autre raison que de s'en amuser. Ce qu'il aime surtout c'est, lorsqu'il se trouve avec des gens prétentieux, de les pousser dans leurs prétentions, de les flatter et de les laisser s'engager jusqu'au bout dans la voie du ridicule.

Une des qualités les plus heureuses du Prince de Galles consiste dans son talent à faire une bonne

allocution publique. Ce n'est pas un homme éloquent. Aucun de ses *speeches* ne s'élève au-dessus de l'ordinaire. Vous pourriez les lire tous et vous n'y trouveriez pas un seul mot remarquable par sa beauté ou son originalité. Mais ces *speeches* sont toujours courts, simples et sans prétention. Ils sont conçus dans la note du bon goût le plus parfait et jamais ils ne manquent de plaire à l'auditoire auquel ils s'adressent. Ils sont d'ailleurs toujours soigneusement adaptés aux circonstances et aux gens qui doivent les écouter. Le Prince recherche et réussit toujours les allusions qu'il glisse dans ses speeches. Il est de fait que celui qui est le Prince de Galles ne peut faire de discours qui ne soient des chefs-d'œuvre de tact. Le public anglais n'est que trop porté à critiquer la manière de parler des gens haut placés. Ce fait que le Prince de Galles évite les critiques du public est dû en partie à sa délicatesse et à son tact de diplomate. Il y a aujourd'hui en Angleterre un très haut personnage officiel qui fait beaucoup mieux les discours que le Prince de Galles, qui est beaucoup plus éloquent, beaucoup plus original, mais il ne fait jamais un discours public en quelque temps et en quelque lieu que ce soit sans se créer nombre d'ennemis et sans se rendre l'objet des plus désagréables critiques personnelles pour son manque absolu de la qualité dominante du Prince de Galles — le tact.

Le Prince de Galles ne prend pas parti dans les questions politiques. Il n'a jamais voté qu'une fois à la Chambre des Pairs et c'était sur le Bill autorisant le mariage entre un homme et la sœur de sa femme défunte. Il sait que la Royauté d'Angleterre doit sa force à sa neutralité politique et qu'elle serait bientôt sur une pente dangereuse si elle se jetait dans les factions politiques. Il n'exprime d'opinion sur aucun sujet politique même dans l'intimité la plus étroite. Il y a deux ans, il donnait un dîner à Marlborough house qu'aucun autre Anglais n'aurait pu donner avec succès. Il y avait réuni une société qui ne se serait jamais rencontrée sous un autre toit. Il y avait quarante-deux invités à ce dîner. Il est extrêmement difficile en Angleterre, en toute circonstance, de rassembler un pareil nombre d'invités de marque en raison de la multiplicité des engagements de chacun d'eux. Mais l'invitation du Prince de Galles, étant presque un ordre royal, passe avant toute autre invitation, de sorte qu'il put réunir à sa table à ce dîner tous les éléments représentatifs de la société anglaise. Il prit un plaisir particulier à ce dîner parce qu'il y avait invité les leaders des factions qui avaient lutté les unes contre les autres pendant des années avec la plus grande acrimonie et avec le plus grand acharnement. On pouvait voir à cette réunion le Tory fervent et le plus acharné *Home Ruler*, les

représentants de la grande aristocratie et les radicaux extrêmes, les hauts dignitaires de l'Église et d'éloquents dissidents, les professions légales et même la cité. Le Prince avait placé côte à côte les invités aux opinions les plus disparates. M. Gladstone, un des hôtes du haut bord, était placé entre deux des plus furieux tories de la Grande-Bretagne dont l'un, un grand dignitaire de l'Église, avait souvent dit qu'il se réconcilierait si un coup de tonnerre de Dieu foudroyait M. Gladstone. Le gentleman qui me donna la description de ce dîner me dit que la façon même dont le Prince de Galles avait placé ses invités donnait l'idée la plus frappante de l'élévation de ses sentiments. Il a horreur des factions et il cherche toujours à les concilier. En donnant ce dîner, c'était dire en réalité à ses hôtes : « Messieurs, différez comme vous voulez sur votre manière d'entendre la conduite des affaires de l'Angleterre, mais ne vous laissez pas aveugler par vos divergences d'opinion au point d'oublier que vous êtes Anglais, et que lorsqu'il s'agit de l'Angleterre elle-même vous devez être unis dans la même communauté de sentiments. »

Le Prince parle le français aussi bien que sa propre langue. Il parle aussi l'allemand mais pas aussi couramment. Il s'efforce d'être au courant de tout ce qui se dit dans les journaux de Londres. Quelquefois, il y jette un coup d'œil lui-même,

mais, généralement, un de ses écuyers les parcourt et lui donne le sommaire et s'il s'y trouve quelque particularité, le Prince s'y arrête. Il aime par-dessus tout les échos amusants et les articles légers. La critique que les intimes du Prince formulent contre lui, c'est de n'être pas assez sérieux. Ils disent que pour un homme de son âge, il aime trop le plaisir pour le plaisir lui-même. Il adore être amusé et dès qu'il lui arrive de l'être, il ne s'inquiète plus du reste. Sous ce rapport, il est assez insouciant et se figure volontiers, à tort, qu'il peut aller dans certains endroits de Londres sans que cela se sache. Par exemple, il se rendra dans quelque café-concert de Londres si le désir lui en prend. Il n'y a pas à Londres une exhibition théâtrale, de quelque nature qu'elle soit, qui ne soit susceptible de recevoir sa visite, s'il croit avoir la moindre chance de s'y amuser. Il va dans des lieux de ce genre qu'aucun fonctionnaire du gouvernement ne croirait pouvoir fréquenter. En augmentant ainsi ses connaissances du monde et en visitant ainsi les lieux de plaisir, il fait une chose que pas un seul membre du Cabinet n'oserait songer à faire. Mais cette particularité de son caractère ne lui amoindrit en aucune façon sa popularité. Elle l'augmenterait plutôt. Il n'y a pas un peuple au monde qui aime le plaisir plus que les Anglais, et ceux qui sont retenus par leur dignité ou par un

esprit trop sérieux, je ne doute pas qu'ils ne portent envie au Prince pour son insouciance et sa facilité à user de tous les moyens possible pour tuer le triste temps. Quand il séjourne à Londres, il ne se passe guère de nuit sans qu'il ne soit à l'un des théâtres de Londres. C'est un amateur passionné du théâtre et n'est pas du tout blasé. Il jouit de toutes les parties de la pièce représentée absolument comme un provincial à sa première visite à Londres. Sous ce rapport, il ressemble beaucoup à notre aimable général Shermann, qui est un des admirateurs de la scène le plus enthousiaste que nous ayons aux États-Unis.

Le Prince de Galles est un admirateur enthousiaste des jolies femmes. Un sceptique ancien régime parlant de cette circonstance, me disait : « Les gens, dans la majeure partie de la société, ne sont jamais charitables envers un homme de quarante-cinq ans, qui a des enfants déjà grands, et regarde les jeunes et jolies femmes. Ils y attachent une importance malveillante. Les jeunes gens peuvent flirter comme ils veulent sans qu'on y trouve à redire. Mais quand des hommes mariés d'un certain âge descendent dans l'arêne du flirtage, on ne leur prête jamais des intentions pures. » Ce même critique vieux jeu me dit en poursuivant, qu'il ne croyait pas que le Prince de Galles ait été un saint dans le passé mais qu'on ne pouvait pas dire que

sa vie d'aujourd'hui était inconvenante, dans l'ordinaire acception du mot. Il vit tellement au grand jour, à la clarté d'uue telle lumière, tellement bservé, que presque tous ses mouvements sont soumis à la critique et à l'exagération. Il faut dire aussi, en ce qui concerne ses attentions pour les femmes, que le Prince ne s'en cache pas et ce qu'il en fait se passe au su et au vu de tout le monde. S'il admire pendant quelque temps, sans chercher à le dissimuler, un jeune et joli visage, c'est en raison du plaisir qu'il prend dans la société des femmes belles et spirituelles. Je ne crois pas qu'il soit le seul dans ce cas, mais il s'adonne franchement à son admiration et tout le monde peut connaître les objets de ses prédilections. J'estime qu'une telle franchise écarte toute idée de libertinage. S'il poursuivait une intrigue, il serait très capable de la mener à bien secrètement et sans que personne n'en soupçonnât l'héroïne. Il ne s'est trouvé mêlé à aucun scandale depuis des années. Il a vécu sous l'œil vigilant et incisif de la société anglaise pendant plusieurs lustres et on n'a pu découvrir autre chose que des commérages, des cancans sur son compte et des commentaires fantaisistes sur ses assiduités auprès des jolies femmes, tels qu'il en court tous les jours dans la société de Londres.

On est très jaloux dans les hautes sphères. Ceux

qui jouissent de la faveur du Prince de Galles le paient souvent en étant l'objet de critiques malveillantes. Il n'y a pas une seule jolie femme appartenant à la colonie étrangère auprès de laquelle il se montre assidu, qui n'échappe aux critiques d'un certain genre, très désagréables pour une honnête femme. On ne tient aucun compte de la pureté des intentions du Prince. Il y a très peu d'Américaines venant à Londres qui semblent s'en soucier. Presque toutes les dames de la bonne société des État-Unis aspirent, une fois à Londres, à faire partie du cercle intime du Prince de Galles, et se montrent parfaitement indifférentes aux désagréments qui résulteront de cette admission.

Il y a, à Londres, une Américaine qui comprend à merveille l'inconvénient d'avoir la moindre relation avec le Prince de Galles, mais cela sans qu'il y ait le moins du monde de sa faute à lui. Miss Mary Anderson, qui a obtenu un si grand succès et comme femme et comme artiste, ne s'est pas encore rencontrée avec le Prince de Galles. Plusieurs amis du Prince se sont offerts pour la lui présenter. Mais elle a toujours refusé, disant qu'elle savait ce qu'il en coûtait à une actrice ou à une dame en vue d'avoir son nom lié à celui du Prince de Galles. Cet inconvénient tient tout entier dans les critiques du public et dans l'interprétation populaire du mobile qui pousse une actrice à rechercher la connaissance

du Prince de Galles. Mais les actrices en souffrent surtout. Le Prince voit toutes les portes s'ouvrir devant ses amis ; ils sont reçus partout. L'actrice de son côté vit continuellement devant le public, de sorte qu'en ce qui concerne sa conduite, elle est tenue à une certaine réserve.

Le Prince est très charitable quoique son revenu soit relativement modeste eu égard aux exigences de sa situation. Il donne sans compter à droite et à gauche. On ne peut avoir une idée de l'extension que prennent les contributions de toute nature qu'on lève sur lui par le fait suivant : un Américain l'autre jour cherchait de tous côtés à emprunter de l'argent soi-disant pour retourner en Amérique ; il vint frapper à la porte de Malborough house. Bien que cet homme inspirât peu de confiance et fût plutôt un chevalier d'industrie, il s'était néanmoins procuré des lettres d'un ou deux agents diplomatiques américains le représentant comme un honnête homme. Le ministre des États-Unis reçut, quelques jours après la visite de ce mendiant à Malbourough house, une lettre du secrétaire du Prince de Galles lui donnant avis qu'un Américain s'était adressé au Prince pour obtenir un secours d'argent et le priant de faire connaître si cet homme méritait ce secours car le Prince était prêt à lui envoyer deux guinées. Le ministre découvrit que l'autre en était complètement indigne et s'empressa d'en aviser le

Prince afin de sauver l'argent. C'était ce même imposteur qui réussit à tirer tant d'argent des Anglais haut placés que la Légation dut le signaler par la voie de la presse pour protéger les Anglais contre de nouvelles impostures.

La somme allouée annuellement au Prince de Galles par le Parlement est de 40,000 livres sterling, auxquelles il faut ajouter 10,000 livres pour la Princesse de Galles. Il possède de plus une rente annuelle de 60 à 70,000 livres sterling, représentant les revenus du duché de Cornouailles, qui est à lui par droit de naissance. En chiffres ronds il touche annuellement 500,000 dollars. Il les dépense jusqu'au dernier sou et se trouve même souvent en arrière, mais pas autant qu'on veut bien le dire. On prétend que la reine lui alloue aussi quelque argent, comme supportant une partie du fardeau du cérémonial royal.

Le prince a quarante-neuf ans. Il est haut à peine de cinq pieds sept pouces, et a pris un certain embonpoint. Il pèse largement 180 livres. Il s'habille d'une toilette riche mais simple. On ne peut dire de lui maintenant qu'il conduit la mode. C'est son fils, le prince Albert-Victor, qui tient aujourd'hui le sceptre.

Le prince passe l'automne dans sa maison de campagne de Sandringham, la première partie de l'hiver dans le sud de la France, la saison officielle du prin-

temps et de la première partie de l'été à Londres et le reste sur le continent.

Il jouit de l'existence et c'est le moins chargé de soucis de tous les puissants de l'Europe.

CHAPITRE IV

NOTES DE L'AUTEUR

Notes personnelles sur les personnalités princières qui visitèrent l'Angleterre l'année dernière.

Je vis l'une des personnalités royales les plus marquantes qui visitaient Londres à l'occasion du Jubilé de la reine au milieu d'un groupe à une autre représentation privée du Wild West. Personne ne tranchait dans ce groupe, à l'exception du Prince de Galles. Le roi de Saxe est un homme d'aspect très ordinaire. Il ressemble à un marchand, retiré des affaires après avoir fait une petite fortune et qui vit d'une vie mesquine et tranquille. Il est de stature moyenne avec des épaules rondes et inclinées. Ses cheveux sont gris, son teint pâle; ses yeux d'un bleu-gris froid, son nez fort et droit, une moustache d'un blanc de neige et des favoris blancs cachent en

partie le manque de caractère du bas de la figure. Il portait un frac noir avec un pardessus clair de demi-saison boutonné jusqu'au menton. Il avait un chapeau de soie haut de forme, des gants jaune foncé. Il parlait très rarement et paraissait à moitié endormi. Ce fut un des premiers à quitter la représentation quoique les cris des acteurs eussent paru le réveiller un peu à un certain moment. C'est le roi de Belgique qui, de tous les souverains présents, paraissait le plus vigoureux. Il était grand, droit, avec une vaste poitrine et de larges épaules. Ses cheveux étaient d'un brun très foncé, et comme il soulevait son chapeau haut de forme devant quelque princesse, je m'aperçus qu'ils étaient séparés exactement par le milieu. Ses yeux étaient noirs, profondément enfoncés sous des sourcils droits. Son nez était droit. Une moustache brune, épaisse et tombante, et une pleine barbe de même couleur, descendaient sur le devant de son frac noir. Il portait un pardessus noir et des gants bruns. Il était très solennel et compassé dans tous ses mouvements. Bien qu'il n'y eut pas plus de douze ou quinze personnes présentes en dehors des princes, le roi de Belgique posait comme s'il était à une parade officielle. Il vient souvent en Angleterre. On dit que son fils est candidat à la main d'une des filles du Prince de Galles. Il est reçu avec beaucoup d'égard en Angleterre. Il cherche à nouer d'étroites relations

avec le gouvernement anglais parce qu'il craint que son pays ne soit menacé par la perspective d'une nouvelle guerre entre les Français et les Allemands.

Le roi de Danemark est grand, avec une large et épaisse figure. Il portait un chapeau haut de forme et un frac noir, le tout semblable à ceux des autres rois. Il ressemble à un capitaine de marine. Son teint est très rouge, sa physionomie ne brille pas par l'expression et il a les traits irréguliers. Il porte une moustache et des favoris couleur gris de fer. Son menton rasé est carré et positif. Rien, chez ces personnalités royales, à l'exception du prince de Galles et de sa femme, n'indique extérieurement leur haute situation. Le roi de Danemark pourrait être pris pour le capitaine d'un navire marchand en permission à terre. Il a vu, comme on sait, des temps difficiles. Il fut, jusqu'au moment de son élévation à la couronne en 1863, excessivement pauvre. Il n'aurait pas eu, par lui-même, le pouvoir d'arracher quelques faveurs à la fortune. Il était obligé de vivre de la façon la plus étroite et la plus mesquine. Survint alors ce changement magique dans sa vie, qui suggère l'intervention de quelque enchanteur des contes de fées. De l'obscurité et de la pauvreté, il escalada le trône, tandis que trois de ses enfants occupent le premier rang dans les hautes sphères de l'Europe. Une de ses filles est impératrice de Russie, la seconde est la princesse

de Galles, tandis que son troisième enfant est roi de Grèce. Sa quatrième fille est l'infortunée duchesse de Cumberland. Son fils, le sixième de ses enfants, est marié à la fille du duc de Chartres. Son fils, le roi de Grèce, qui se tenait auprès de son père, est très grand et maigre, avec une physionomie lourde et triste, des yeux bleus sans vie, un nez épais et droit et une moustache brune tombante. Vous trouveriez des centaines de jeunes gens plus distingués et de meilleure prestance dans presque toutes les maisons d'affaires de New-York.

La Princesse de Galles est la plus intéressante parmi les membres de la famille danoise. Tout en elle indique la princesse. D'abord elle est très belle avec des traits réguliers, un teint frais, clair, uni, et des manières délicieusement distinguées, qui sont le plus grand de ses charmes. Son visage est aussi fin et délicat que celui d'une jeune fille. Elle s'habille avec autant d'aisance qu'une Française tandis qu'elle a un port digne, majestueux et les manières réservées des peuples du Nord. Elle a les mêmes tendances démocratiques que son mari, elle aime comme lui paraître en public, et si la Royauté existe encore après la mort de la reine d'Angleterre, ce sera dû en grande partie à la popularité du Prince et de la princesse de Galles. Ils sont si populaires uniquement parce qu'ils se donnent la peine de vouloir plaire. La princesse de Galles fut une des der-

nières arrivées à cette représentation matinale. Elle vint descendre devant la grande piste, accompagnée du major John E. Burke, le second de Cody. Les trois petites princesses précédaient leur mère. Ces trois jeunes filles sont très simples. Elles n'ont rien de la beauté de leur mère ni rien non plus de l'aisance et de la vivacité de leurs parents. Ce sont des jeunes filles anglaises, simples, droites, qui ne parlent jamais à moins qu'on ne leur parle le premier, et dont le maintien grave, impassible, n'aurait jamais pu être acquis par une Américaine surtout en présence d'un spectacle aussi émouvant, aussi pathétique que celui du Wild West. Le prince de Galles était le seul homme de ce groupe qui fût aisé de manières. Il portait un frac gris clair avec un pardessus de gros drap, boutonné très étroitement jusqu'à la gorge. Il avait un œillet d'Espagne rose dans la petite patte de son pardessus. Il portait un grand chapeau blanc, seul de tout le groupe. Les chapeaux blancs ne sont pas populaires à Londres, et même la puissante influence du Prince de Galles sur les modes de Londres n'a pas encore réussi à les faire adopter par les élégants de la capitale, à moins qu'il ne s'agisse de parties de campagne et de visites en province.

Je ne crois pas avoir rien vu de plus charmant que la princesse de Galles. Elle s'avança avec la démarche d'une pensionnaire et grimpa dans la diligence

de Deadvood dans la piste sans l'aide de personne. Alors les rois de Saxe et de Grèce y montèrent après elle. Le prince de la couronne de Suède se plaça dans l'intérieur et le prince Georges de Galles, un jeune et sémillant officier de marine, se mit à l'arrière de la voiture. Le prince Albert-Victor de Galles, l'héritier immédiat de la couronne après le prince de Galles, était à l'intérieur et fumait des cigarettes au nez de sa mère et au nez du roi de Danemark. En réalité, les fumeurs, qui ont été souvent repréhendés pour leur manque de courtoisie, en fumant leur mauvaise herbe en présence des dames, pourraient pleinement justifier leur inconvenance par l'exemple donné par les personnages royaux de ce groupe. Tous les hommes fumaient leurs cigares ou leurs cigarettes. Ils lancaient des bouffées de fumée au visage des dames sans la moindre excuse de leur part ou la moindre protestation de celles-ci. A l'exception du prince et de la princesse de Galles, qui étaient toujours gracieux et élégants, je crois que ne vis jamais en public un groupe plus raide, plus guindé, plus gauche.

M. Cody, quand il leur fut présenté, fut comme chez lui et parut beaucoup plus à son aise qu'aucun des membres de ce groupe distingué. Ce qui fut aussi très amusant dans le spectacle de cette matinée ce fut quand les rois montèrent dans les montagnes russes. Dans l'un des chariots montant et

descendant alternativement, avaient pris place les quatre rois, la princesse de Galles, ses trois filles et ses deux fils. Les rois s'étaient assis avec solennité, aussi raides et aussi guindés que des bonshommes de bois. Ils étaient immobiles. Seuls, les hauts chapeaux remuaient de temps en temps, de haut en bas. Le prince Albert-Victor fumait son éternelle cigarette même pendant ce sport excitant. Mais c'étaient le prince et la princesse de Galles qui paraissaient s'amuser le plus. Elle tenait ses deux mains en l'air, et poussait un véritable cri de plaisir lorsque le chariot, après avoir gravi une pente, plongeait jusqu'au pied d'une nouvelle pente qu'il devait gravir encore. La princesse de Galles vint souvent dans la matinée voir les acteurs du Wild West. Elle paraissait se réjouir beaucoup de la liberté et de l'absence d'étiquette qu'elle rencontrait parmi les administrateurs de l'exhibition. Le major John E. Burke était son grand favori et il agissait avec elle absolument comme il l'aurait fait avec madame Smith. Quand je le vis se promener avec elle à la représentation, il conserva son chapeau à larges bords sur la tête, du commencement à la fin. Il le soulevait légèrement lorsqu'il s'approchait d'elle pour la première fois, mais sans se découvrir, comme le faisaient la plupart des gens qui se trouvaient en face d'une personne royale.

Le duc de Cambridge est une des plus remar-

quables figures de l'entourage royal. J'avais une place de face, à quelques pas de l'estrade, où tous les personnages royaux se tenaient rassemblés à l'occasion de la pose de la première pierre du monument du Jubilé. J'étais ainsi en excellente place pour examiner les personnalités de marques présentes à cette cérémonie. Le duc de Cambridge ressemble beaucoup au général Sherman dans son impossibilité de rester en repos un certain laps de temps. Il ne faisait qu'aller et venir, et, du commencement à la fin de la cérémonie, il ne s'assit pas une seule fois. Le commandant en chef de l'armée anglaise est très grand. Il a plus de six pieds, mais il est légèrement voûté des épaules, ce qui enlève un peu de son caractère martial. Sa tête est forte et presque chauve. Le peu de cheveux qui lui restent sont ramenés en un toupet mince et gris sur le sommet de son crâne en cône. Sur la nuque, ses cheveux sont encore très épais; son front est plein et traversé de rides. Ses sourcils sont buissonneux et s'avancent comme une haie touffue au-dessus d'une paire d'yeux bleus excellents. Ses pommettes sont saillantes et rouges, Son nez est grand, busqué et irrégulier. Ce n'est pas un nez aristocratique.

J'ai vu à Londres des cochers de cabs avec de semblables nez — et ces cochers étaient exposés depuis de longues années aux intempéries des saisons. Une moustache pâle, gris de fer, épaisse, des

favoris, coupés courts sur les côtés, encadraient la large figure du duc. Il a un double menton. Il portait un habit de peau d'un écarlat vif et flamboyant sur lequel il y avait très peu de galons d'or. Il était ceint d'un lourd baudrier d'or ouvragé. Une écharpe de soie bleue, attachée à l'épaule gauche, contrastait avec le fond écarlate de son habit. Des culottes de peau collantes se rencontraient au genou avec de hautes bottes de cuir verni. Un chapeau noir retroussé, avec une plume blanche, était sous son bras gauche. J'ai constamment entendu tenir des propos bienveillants sur le duc. Il a beaucoup d'admirateurs. « Il est si affable! » — dit-on. Le fait que ce personnage distingué consentait à sourire quelquefois, était regardé comme une preuve d'affabilité extraordinaire.

Le marquis de Salisbury, le premier ministre, qui se tenait en avant du groupe des ministres, près des rois, avait l'air bien fatigué et bien usé. On dit qu'il est dominé par la situation politique et qu'il commence à s'apercevoir que le pouvoir lui glisse des mains. Il a à peu près le même aspect que le duc de Cambridge ; il est aussi grand, aussi puissant et il a les mêmes épaules voûtées. Sa tête, cependant, est presque deux fois aussi grosse. Il a les mêmes traits puissants et endormis, l'attitude bien reconnaissable d'un homme au pouvoir. Il a la tête très ronde et pleine. Mais il est beaucoup

plus chauve que le duc de Cambridge. En réalité, il est exceptionnel qu'un homme politique anglais ne soit pas chauve de très bonne heure. De toutes les personnes groupées là le jour de la pose de la première pierre du monument, il n'y en avait pas une seule qui eût une bonne gerbe de cheveux sur le sommet de la tête. Le marquis de Salisbury a un air profond de lassitude et d'indifférence. Sa physionomie seule s'éclaire lentement quand il est engagé dans une conversation. Son teint est étonnamment pâle pour un Anglais. Il a un très vaste et très large front, des yeux profondément enfoncés dans leur orbite, un nez droit, une face large et pleine, dont le bas est caché par une barbe et des moustaches brunes et soyeuses. Sous ses yeux est le petit boursouflement qui indique l'éloquence de la parole. Ses rides, placées au-dessous de ses yeux, sont très profondes. Il a sous les paupières une teinte bleuâtre, — signe de fatigue et de tracas. Tous les membres du cabinet étaient en uniforme. Cet uniforme est très beau et leur va bien. L'habit a une coupe militaire, avec un haut collet droit. Ce collet est guilloché d'arabesque, d'or. L'habit se boutonne avec un seul rang de boutons d'or, aussi serrés que ceux des uniformes des Life-guards. Le revers des manches est orné de la même manière que le collet. Sur les côtés, il y a des pans pour les poches. Ces pans

sont couverts d'ornements d'or. Une large bande d'or suit la côte du pantalon. Cet uniforme, par sa simplicité et sa couleur sombre, est de très bon goût. Les différents membres du Cabinet portaient sur leurs poitrines les décorations dont ils étaient titulaires.

Un habit de cour du même genre est porté par une partie des fonctionnaires civils du gouvernement. En effet chaque fonctionnaire éprouve le besoin de couper la monotonie de l'habit noir porté dans la vie privée. Ils conservent en Angleterre le plus qu'ils peuvent le costume pittoresque du passé. Les hérauts et les chevaliers qui précédaient la reine en cette occasion, étaient exactement habillés de la même manière qu'il y a trois siècles. Les avocats, les membres des hautes cours de justice, portaient, ce jour-là, des costumes dont la forme et le style remontaient à plusieurs siècles. Les avocats qui plaident devant la cour, portent la perruque et la robe des anciens temps. Ils s'attachent à ce costume traditionnel avec la plus étonnante opiniâtreté. J'ai demandé à de nombreux membres de la corporation s'il ne s'en trouvait pas qui faisaient des objections pour porter cette perruque et cette robe. Leur réponse fut négative : ils me déclarèrent que pour rien au monde, ils ne voudraient y renoncer. En conservant ainsi leurs vieux et pittoresques costumes, ils ajoutent un grand intérêt aux effets de

toutes leurs cérémonies sous le rapport pittoresque et artistique.

Les princes indiens présentaient les types les plus remarquables parmi les personnages prenant part au Jubilé. M. Blaine me dit, quand il était à Londres, que les fêtes royales le ramenaient à plusieurs siècles en arrière, alors que la Royauté parcourait les rues avec ses prisonniers de marque comme des témoignages vivants de l'adresse et de la valeur de leurs vainqueurs royaux. Ces princes indiens sont des vassaux subjugués par le gouvernement britannique. On leur accorde une certaine considération, mais cependant ils ont perdu leur grande puissance et il reste à établir si ces fiers Orientaux sont bien satisfaits de leur situation subalterne. Leur attitude est aussi froide, aussi impassible que celle des Indiens du nord de l'Amérique. Ils ont pris part aux cérémonies publiques de ce jour et n'ont montré ni surprise, ni émotion, ni plaisir. Ils sont flegmatiques, indifférents, resplendissants dans leur costume oriental, orné de tous les joyaux des héros des contes des Mille et une Nuits. Ils parlent rarement entre eux quand ils sont en public. Ils sont observateurs, possèdent le sens critique, mais ne répondent nullement aux avances qu'on leur fait.

Les deux princesses royales de l'Inde, qui appartiennent à ce groupe oriental, ne paraissaient qu'en

raison de l'importance de la cérémonie. Elles ne vont pas partout où se rendent les princes à la recherche de quelque plaisir. Je vis hier ces deux princesses, assises précisément devant la reine, à la pose de la première pierre du monument du Jubilé. La Maharani de Kuch Behar a une figure mince, avec un teint jaune brun clair, des traits droits, réguliers, des yeux noirs resplendissants, de grosses lèvres rouges qui, en se séparant, découvraient des dents d'une blancheur éblouissante. Elle avait, sur sa crinière roulée en torsades, un voile blanc qui s'enroulait deux fois sur sa tête autour de ses noirs cheveux et tombait en douces ondulations sur sa robe d'un noir terne et sans éclat. Près d'elle était la Kanwarani Harnan Singh. Elle ressemblait plutôt à une véritable négresse. Elle avait les lèvres épaisses, les pupilles pâles et les prunelles jaunes des mulâtres. L'officier attaché à la personne de son mari était un nègre pur sang. Il ressemblait à un de ces *boys* que l'on trouve dans les boutiques de barbier de Washington. Sa tête était couverte d'une toison crépue, courte et serrée au milieu de laquelle une étroite partie avait été rasée. Une mince moustache noire ombrageait ses lèvres épaisses. Il avait une bonne figure régulière. Il était boutonné jusqu'au cou dans un uniforme bleu foncé, lourdement guilloché d'or; il portait des culottes collantes de peau blanche et de grandes

bottes de cuir verni, qui complétaient cet uniforme. Il y avait sur le visage de ce nègre un air hautain de fierté et de résolution bien autrement accentué que chez aucun de ses chefs. A sa droite était une ravissante blonde, au visage de lis du type anglo-saxon le plus pur. Ses traits étaient délicieusement réguliers, ses joues avaient la couleur d'une fleur de pêcher. Ses cheveux ressemblaient à une gerbe d'or. Une robe d'une couleur discrète d'héliotrope faisait valoir à merveille son gracieux visage. C'est une des beautés les plus remarquables de la société de Londres. Elle était aussi poliment attentive envers cet officier nègre que s'il eût été un prince blanc du sang le plus royal. Il y avait entre eux un air d'intimité et un pied d'égalité qui semble incompréhensible à quiconque n'a vu de nègres qu'aux États-Unis.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LA PRESSE ANGLAISE

Les grands journaux de Londres. — Leurs caractères distinctifs. — Journaux mondains. — Journalisme anglais et américain. — Le club de la presse.

Les grands journaux de Londres ont du caractère et de la dignité : ce sont leurs articles de fonds qui sont les meilleurs. Ces articles sont d'ordinaire trop tirés en longueur ; c'est là un défaut qui se rencontre forcément dans ce genre d'articles, soumis à cette règle de fer qui pèse sur la presse anglaise. Lorsque l'on fixe arbitrairement par avance la longueur d'un article, sans avoir égard au sujet, une telle exigence ne peut manquer d'en affecter le caractère. L'obligation de préparer pour le public tant de pieds et de pouces d'opinion

sur un sujet donné constitue un élément mathématique qui conduit forcément à une phraséologie mécanique.

La plus grande qualité des articles de fond dans les feuilles anglaises, c'est la langue qu'on y emploie : il s'y trouve beaucoup plus de prétentions au fini littéraire que dans nos journaux; vous n'y trouverez jamais aucun terme d'argot, ni aucune expression vulgaire ; et cela est vrai pour tous les grands journaux anglais. Leurs discussions politiques sont toujours dirigées, au moins en apparence, dans un esprit d'impartialité, quelque partiales que puissent être leurs tendances. Les personnalités amies y sont presque inconnues. Si un journaliste désire montrer au public que son adversaire est un menteur, il croit qu'il est plus habile d'en fournir la preuve que d'affirmer simplement le fait sous la forme d'une épithète. Les discussions sont conduites beaucoup plus loin qu'elles ne le sont dans les clubs, d'une façon simple et positive, et en faisant les concessions convenables aux préjugés qui sont le résultat de la position des adversaires. Une exception notable à cette règle générale en fait de procédé est pour ce qui touche la question irlandaise. Le journal *le Times*, qui est peut-être le plus conservateur et le plus convenable de tous, n'hésite pas à accuser Parnell et ses amis d'être les complices du crime. Mais il faut remarquer, à ce propos,

que les gens du *Times* ont au moins essayé de prouver leurs assertions au moyen d'un formidable étalage de preuves prétendues, recueillies par leurs agents, et ne se sont pas contenté d'alléguer simplement des accusations. Ce ton modéré et cette attitude polie à l'égard du public, lorsqu'il s'agit de traiter ces questions du jour, a naturellement rendu les journaux très prudents dans leurs allégations, et leur prudence est telle qu'elle les arrête souvent sur le chemin d'une hardiesse légitime.

Les journalistes anglais reconnaissent de bonne grâce la supériorité de la presse américaine sur celle du monde entier, pour ce qui est de recueillir et de publier les nouvelles de chaque jour. Les critiques qu'ils nous adressent portent presque exclusivement sur l'emploi de termes d'argot ou d'expressions triviales dans quelques-uns de nos journaux, et sur la tendance de certaines de nos feuilles à sensation, d'envahir le domaine de la vie privée. Les écrivains anglais disent aussi que souvent nous traitons les sujets sérieux avec un esprit de légèreté et de persiflage qui manque absolument de dignité. Ils avouent toutefois avec franchise que notre façon de traiter les questions courantes est beaucoup plus populaire et bien mieux d'accord avec les idées du journalisme moderne ; mais cette tendance de nos journalistes, de rechercher à tout prix la fantaisie, et d'employer trop d'expressions vulgaires, ils

l'exagèrent et y insistent au delà de ce qui serait juste et légitime, pour un critique impartial. L'accusation favorite que les Anglais adressent aux Américains, c'est d'être égoïstes ; accusation qui ne laisse pas que de surprendre, de la part des Bretons, si timides, si modestes, si pleins d'abnégation.

Les journaux anglais, en général, ne touchent jamais aux scandales privés tant qu'ils n'éclatent pas devant les tribunaux. La *Pall Mall Gazette* est, sous ce rapport, une feuille tout à fait exceptionnelle. La publication qu'elle fit du scandale Hughes-Hallet constitua une des révolutions les plus graves aux règles suivies par toute la presse anglaise en ces matières. C'était un scandale abominable, et depuis deux mois les clubs et les couloirs, à la Chambre des Communes, s'en étaient emparés ; mais il n'y avait pas la moindre apparence que l'affaire parût jamais devant les tribunaux. Les discussions relatives aux affaires d'argent avaient été calmées et il n'y avait pas l'ombre de possibilité d'une poursuite quelconque. Aussi la publication ne fut-elle annoncée en aucune façon par aucun des grands journaux du matin.

Mais si un scandale vient à être porté devant la justice, alors tous les journaux en publient des comptes rendus détaillés. Lorsqu'un procès scandaleux arrive devant les Cours anglaises, leurs jour-

naux vont plus loin que les nôtres, peu importe la quantité de boue qui rejaillira. Les journaux qui, en d'autres circonstances, observeront le plus les convenances, n'hésitent pas alors à publier, sans le moindre déguisement et la moindre suppression, des détails que ne publieraient pas nos pires feuilles de police.

Le terrain, sur lequel les grands journaux de Londres cherchent réellement à lutter, est celui qui touche à leurs correspondances étrangères. Tous les journaux anglais du matin ont des correspondants et des bureaux à Paris, Berlin, Saint-Pétersbourg, Vienne et Rome.

Les correspondants du *Times* occupent peut-être la situation la plus élevée parmi tous les correspondants de la presse anglaise ; mais cela résulte surtout du prestige qu'ils tiennent du nom du *Times* et de la situation que leur fait ce journal. Ainsi le représentant envoyé par le *Times* pour quelque expédition est toujours un homme honorable et bien posé ; il a de plus un équipement qui, par lui-même, ajoute à son prestige ; ainsi un correspondant militaire a toujours une suite de domestiques et de chevaux aussi nombreux que le général qui commande l'armée. Il a à sa disposition des ressources illimitées, et s'il ne parvient pas à s'assurer des nouvelles les plus récentes, c'est qu'il manque de la capacité nécessaire pour cela.

Nonobstant ces immenses avantages, le correspondant du *Times* est souvent battu, et sans exciter le moindre mécontentement chez le journal qui dépense tant d'argent pour se procurer des nouvelles.

Le correspondant du *Times* à Rome habite une maison que lui fournit son journal; c'est le seul Américain qui ait accepté dans cette feuille une position élevée, il se nomme William J. Stillmann. C'est un homme de très haute taille ; sa femme est aussi grande, et il a six filles dont la taille moyenne est d'environ six pieds. Il a donc six personnes capables de l'aider à récolter les nouvelles de la ville de Rome ; il y réside depuis des années et c'est le meilleur correspondant qu'il y ait à Rome.

Le meilleur correspondant du *Times* est censé être celui de Paris, M. de Blowitz ; ce correspondant touche 3,000 livres (75,000 francs) par an, et une forte somme lui est allouée pour ses dépenses ; mais son temps comme correspondant est passé. Le *Daily News* est bien mieux informé en ce qui touche Paris. Le *Daily Telegraph* également est en avance sur le *Times* pour les nouvelles parisiennes. Blowitz écrit de fort intéressantes dépêches relatives à la politique européenne, mais il ne peut lutter avec ses rivaux pour les nouvelles courantes. Le *Daily Telegraph* est représenté à Paris par Campbell Clark, qui est le gendre de Lawson, un de ses principaux propriétaires. Il a un bureau su-

perbe, et ses articles, sous le titre de « Paris au jour le jour », offrent plus d'analogie avec les cancans des journaux américains qu'avec le genre des grands journaux anglais. Les correspondants du *Daily Telegraph* à Vienne et à Berlin sont aussi considérés comme excellents. Ces correspondants toutefois consacrent trop d'espace à la question Bulgare et se plaisent trop à raconter des entrevues et des conversations sans fin avec d'éminents personnages. En fait de nouvelles véritables et d'affaires d'actualité, ils n'envoient que peu de chose; au cours de quelque grande catastrophe, comme d'un tremblement de terre en Italie, ou d'un autre grand sinistre, ils sont trop enclins à s'en remettre aux nouvelles agences de publicité, au lieu de partir eux-mêmes en campagne et de laisser de côté momentanément leurs grandes discussions sur la politique européenne, et se contenter d'être de bons reporters. Mais s'ils faisaient cela, je doute fort que leur conduite fût appréciée et approuvée par leurs directeurs.

Les journaux de société sont les seuls journaux de Londres qui donnent quelques commérages ou quelques libres appréciations sur les actes des membres de la famille royale ou des personnages haut placés, et encore ces journaux se divisent en deux catégories : ceux qui sont platement flatteurs, et ceux qui sont odieusement vulgaires. Les pre-

miers louent et n'écrivent qu'à genoux, employant à chaque instant des grandes lettres, pour mieux marquer leur respect et leur humilité ; les autres au contraire se redressent et s'épanchent en invectives et en injures grossières. Une feuille qui voudrait prendre un moyen terme et parler des événements du jour d'un ton de bonne humeur, et en même temps en respectant la vérité et en observant les convenances, serait certainement très populaire. Les journaux de société qui attaquent les hautes classes, telles qu'on les comprend généralement, ne s'en remettent absolument qu'à leur imagination pour les faits qu'ils allèguent. Ils racontent avec un aplomb imperturbable les histoires les plus absurdes au sujet d'un monde où leurs rédacteurs n'ont aucun moyen de pénétrer.

On a écrit récemment plusieurs articles pour comparer les procédés des journaux anglais et américains. Je ne pense pas que l'on ait assez insisté sur la différence qui existe entre les reporters anglais et ceux de l'Amérique. Dans les bureaux des feuilles américaines, les reporters occupent le rang élevé qui leur est dû : là, les hommes les plus importants d'un journal, ce sont ses meilleurs reporters, et tout homme qui est un reporter de premier ordre n'a pas de plus vif désir que d'avoir la réputation d'un grand reporter. Dans les bureaux des journaux anglais, le reporter est un individu sans

importance, mal payé, peu considéré : son travail est regardé comme secondaire dans le journal, et il est payé en conséquence. On y distingue les simples reporters des écrivains proprement dits; ceux-ci sont connus comme rédacteurs spéciaux. Ils condescendront à sortir et à faire le récit de quelque grand événement à sensation; mais aucun rédacteur spécial qui se respecte ne voudrait écrire quelque chose de vulgaire comme un fait-divers, pour son journal. Il en résulte que les faits-divers, dans les journaux de Londres, sont écrits du style le plus plat et le plus dénué d'intérêt. Il y a aussi très peu de discernement dans la façon dont on présente les matières habituelles : on rend compte, avec les plus grands détails, de tous les tribunaux de police de la ville, et les affaires insignifiantes tiennent dans ces comptes-rendus autant de place que les plus importantes : les petites querelles entre voisins sont racontées d'un style sec et bureaucratique, sans la moindre couleur et sans la moindre vie.

Les hommes politiques anglais traitent les reporters de la même manière que le font les journaux : Je ne crois pas que les reporters anglais aient, en général, une situation sociale quelconque. Si un reporter va voir un homme politique — et j'entends par là un reporter ordinaire de nouvelles, — je suis absolument sûr que cet homme politique anglais

ne croira pas inconvenant de le faire attendre, au milieu de ses domestiques, jusqu'à ce qu'il juge bon de le recevoir. Je crois que les domestiques, dans les grandes maisons, ont une meilleure situation que la moyenne des reporters dans les journaux de Londres. Il n'y a pas de reporter dans les journaux de Londres — sauf ceux qui sténographient les débats du Parlement — qui soit payé plus de 4 livres (100 fr.) par semaine ; le salaire ordinaire est de deux ou trois livres ; et quelques intérimaires se trouvent très heureux s'ils se font une livre (25 fr.) dans une semaine.

Le mode anglais de direction des journaux est des plus décourageant. Les membres de la rédaction se bornent strictement à s'acquitter de leurs tâches régulières : je ne puis donner de cela un meilleur exemple que le suivant emprunté à ma propre expérience : Un soir j'étais en compagnie d'un rédacteur de nuit d'un grand journal anglais. Je lui fis part d'une nouvelle fort importante, beaucoup plus intéressante encore pour les gens de Londres que pour ceux de New-York. Je lui dis qu'il pouvait en tirer parti s'il le désirait : « Je n'en ai que faire, me dit-il. — Et » pourquoi cela ? lui dis-je, n'est-ce pas une nou- » velle qui mérite d'être signalée ? — Oh ! assuré- » ment, mais je ne suis pas payé pour écrire des » nouvelles dans le journal ; je ne suis payé que

» pour y écrire des articles. Si je mettais une nou-
» velle dans le journal, ce serait mal vu et l'on ne
» m'en saurait aucun gré. »

Dans tous les bureaux des journaux américains bien tenus, tout le monde, depuis le rédacteur en chef jusqu'au garçon de bureau, a l'habitude de regarder une nouvelle comme une chose de première importance ; et celui qui ne la donnerait pas de suite à son journal, qu'il soit payé ou non pour ce service spécial, serait regardé comme indigne d'y rester attaché.

Pas un des journaux de Londres ne consacre une place importante aux nouvelles de la province. Ce qui arrive dans les grandes villes de Liverpool, Manchester et Birmingham est aussi peu connu des habitants de Londres que ce qui se passe dans les villes des États-Unis ; les nouvelles d'Irlande n'occupent aussi qu'une place fort restreinte. Quelle est la raison de ce manque de hardiesse ? Il n'y a pas de pays où les taxes télégraphiques soient aussi basses qu'en Angleterre. Le tarif pour les journaux est d'un shelling (1 fr. 25) par 100 mots, depuis 6 heures du matin jusqu'à 9 heures du soir, c'est-à-dire d'environ 1/4 de cent. (1 cent. 1/4) par mot ; ce tarif est uniforme pour toute l'étendue du Royaume Uni. Il est si bas qu'on peut à peine considérer la dépense comme sensible, pour la publication des nouvelles locales. La taxe se relève un peu pendant

la nuit, à l'inverse de ce qui a lieu chez nous : Après 9 heures du soir, elle s'élève à 1 shelling (1 fr. 25) par 75 mots, c'est-à-dire à 1/3 de cent. (1 cent. 2/3) par mot : Le directeur des bureaux de poste est obligé de tenir son bureau ouvert pour l'expédition des dépêches après 9 heures du soir, sur simple avis qu'il sera requis ; dans ce cas l'envoyeur doit payer au directeur du bureau et à son employé un supplément de six pence (0 fr. 60) par 500 mots transmis. Il existe de plus un tarif uniforme pour avoir la jouissance d'un fil spécial, quelle que soit la distance. Le prix n'est que de 500 livres par an (12,500 fr.) pour avoir droit à un fil spécial, pendant 12 heures par nuit, six fois par semaine. Quel défenseur du système anglais en matière de nouvelles pourrait prétendre que ces superbes avantages sont complètement utilisés pour les journaux anglais? Connaît-on la vie de Glascow et d'Edimbourg autrement que par les journaux écossais? La Reine était en Écosse tout récemment, assistant à des funérailles, aux offices de l'église Presbytérienne ; puis elle se plus à suivre des chasses dans le Highland, et on ne connaissait tous ces faits que par de sèches mentions de la *Gazette de la Cour* ou par les dépêches d'une agence.

Les directeurs des journaux de Londres ne dépensent pas d'argent à recueillir des nouvelles pour ne pas y être contraints par la suite : S'ils avaient à

lutter avec une nouvelle feuille, ils seraient bien forcés de changer de système. Le public anglais est aussi friand de nouvelles et de commérages que ses frères d'Amérique, et il n'aurait pas le moindre scrupule à s'unir pour soutenir un journal qui lui donnerait les nouvelles les plus intéressantes. Jamais il n'y a eu de plus vaste champ qu'aujourd'hui à Londres pour lancer un journal bien fait, et cette entreprise aurait certainement un succès prompt et magnifique.

Tous les grands journaux de Londres sans exception ne parlent des États-Unis que dans les termes les plus sympathiques ; le *Times* publie presque chaque jour un article de fonds sur les affaires d'Amérique ; il parle de nos progrès en exprimant le plus grand respect et la plus grande admiration pour les États-Unis. Tous les journaux ont parlé dans les termes les plus gracieux du centenaire célébré à Philadelphie, et presque tous ont donné sur cette cérémonie de longs détails qui leur avaient été transmis par le câble. D'ordinaire les feuilles anglaises ne dépensent pas d'argent en dépêches des États-Unis, cette fois elles se sont montrées fort larges dans leurs comptes rendus des fêtes de Philadelphie. J'ai eu quelque peine à découvrir la raison de cette explosion de sympathie. Durant toute l'année dernière, ce langage gracieux a été la règle, et ce n'est que dans les plus agressives des publi-

cations hebdomadaires que vous trouvez des critiques dirigées contre les États-Unis. Voici ce que j'ai découvert comme raison spéciale de ces sympathies exprimées à l'égard des États-Unis.

Aux États-Unis, les progressistes prouvent que la Grande-Bretagne a atteint complètement l'apogée de sa puissance politique et qu'à l'avenir elle n'ira qu'en déclinant et en rétrogradant, à moins d'un changement complet dans sa ligne politique. Les impérialistes, comme on les appelle, sont ceux qui cherchent à rendre l'Angleterre forte et prospère et à lui assurer un avenir heureux ; ils croient que l'Angleterre perdra sa puissance à moins qu'elle n'établisse une étroite union entre elle et toutes ses colonies; ils pensent qu'il devrait y avoir une étroite fédération de toutes les colonies anglaises, constituée dans les mêmes conditions que l'Union américaine. C'est ce sentiment et ce mouvement qui inspirent ces arguments en faveur des États-Unis qui aujourd'hui sont constamment répandus à travers la Grande-Bretagne. Les États-Unis sont regardés comme la nation la plus puissante et la plus prospère du globe, comme ayant devant elle un avenir qui dépasse tout ce que l'imagination peut rêver. Le tableau de cette prospérité et de cette puissance est regardé comme un encouragement à la fédération des colonies anglaises.

L'historien Frouds a écrit son livre « Océanie »

dans la pensée bien visible de hâter l'union des colonies anglaises avec le gouvernement métropolitain. Dans cet ouvrage il parle de la possibilité de cette fédération et dit que l'idée de ce que pourrait faire une telle fédération se présente à l'esprit de tous les Anglais qui ont mis le pied sur le sol américain. Il dit qu'il y a, dans l'esprit de tout Anglais intelligent qui visite les États-Unis, « un peu d'envie, » d'orgueil et surtout de l'admiration. Les Améri- » cains sont des Anglais transplantés dans une nou- » velle sphère. Or ce qu'ils ont fait, nous pouvons » le faire. Les Américains sont d'une génération en » avance sur nous, pour les progrès de la démo- » cratie, et les événements ont prouvé que démo- » cratie ne veut pas dire désunion ».

Les hommes d'État anglais rêvent de cette fédération, et quelques-uns d'entre eux pensent que lorsque cette fédération sera une fois réalisée, la monarchie elle-même — qui n'est plus aujourd'hui qu'un nom — disparaîtra et que l'Angleterre deviendra une république de nom comme elle l'est à présent de fait. Ils sont désireux de marcher avec nous la main dans la main et d'avoir l'appui de la grande Union démocratique de nos États. Dans toutes les discussions auxquelles donna lieu la question des pêcheries, leurs journaux étaient toujours pleins d'expressions de la plus grande cordialité. Il n'y avait chez eux rien d'analogue à la violence des

Canadiens, ils étaient disposés par avance à respecter toute décision raisonnable de la commission. Ils prêchent constamment en faveur de la nécessité de soumettre à l'arbitrage toutes difficultés entre les États-Unis et la Grande-Bretagne.

Le rêve d'une fédération anglaise s'étendant sur tout le globe est beau ; mais les Tories sont aujourd'hui les ennemis acharnés de ce plan d'agrandissement de l'Angleterre: au lieu de chercher à resserrer l'union, ils font tout leur possible pour l'affaiblir. Leur politique en Irlande est de nature à rendre dans ce pays toute union et tout accord à jamais impossibles. Si ce n'était une conviction croissante en Irlande, que le peuple anglais repousse cette politique, les Irlandais deviendraient des désespérés. Aussi les Anglais envoient chaque jour des personnes pour étudier l'état de l'Irlande : vous voyez constamment dans les journaux des lettres de touristes anglais indépendants qui sont passés en Irlande pour se rendre compte de son état. La politique tory a été aussi malveillante à l'égard des colonies ; les ministres tories n'ont cherché que leurs avantages, d'une façon égoïste, sans aucune idée de réciprocité. Les colonies sont cependant très loyales, mais pour assurer cette fédération, qui est projetée par les plus grands hommes d'État anglais, un changement dans le ministère et un changement radical dans la politique du gouvernement, de-

vra d'abord être opéré, avant que l'on puisse marcher dans cette voie d'un façon profitable.

Londres possède un Club de la presse fort bien organisé. Il n'existe que depuis cinq ans environ, et il a déjà près de trois cents membres et se trouve dans une bonne condition financière. Son local est situé dans la Cité ; il est composé exclusivement de rédacteurs appartenant aux journaux quotidiens de Londres; il reste ouvert toute la nuit. C'est aussi un lieu de rendez-vous pour les correspondants étrangers qui y trouvent, dès le matin, les premières éditions de tous les grands journaux de Londres. L'autre soir j'assistai au dîner annuel donné par ce Club et, pour la première fois, je vis une nombreuse société de journalistes anglais, réunis sous le même toit. D'ordinaire lorsque vous visitez les bureaux des journaux de Londres, ce n'est que par hasard que vous rencontrez quelques-uns des rédacteurs : c'est l'habitude, dans presque tous les journaux, d'avoir des chambres séparées pour chacun de leurs principaux rédacteurs. A moins que vous ne les connaissiez tous personnellement, vous ne verrez jamais le personnel de la rédaction au complet, lors même que vous auriez la faculté de visiter librement les bureaux.

Ce dîner, qui était donné à la Taverne des Francs-Maçons, commença à sept heures et demie du soir et dura jusqu'à une heure du matin, puis les con-

vives se rendirent au Club de la Presse, dans la Cité, et là, je pense, au milieu des bols de punch, ils discutèrent leurs intérêts professionnels, et racontèrent des histoires jusqu'au lendemain matin. Je ne puis juger les journalistes anglais que d'après leur conduite à la Taverne, car je ne me rendis pas ensuite au Club. Dans la salle à manger, ils étaient aussi graves et aussi solennels dans leur maintien que les juges de la Cour Suprême. Les discours qui furent prononcés après le dîner manquèrent totalement de la gaieté et de l'entrain qui auraient sûrement animé les conversations après boire d'une réunion de journalistes américains. Il y eut bien, par-ci par-là, quelques velléités de faire de l'esprit, mais elles n'aboutirent pas. Les discours toutefois ne furent pas ennuyeux; on y dit beaucoup de bonnes choses, mais toujours avec un décorum et une dignité parfois assommants.

A droite et à gauche du Président, étaient un certain nombre de hauts personnages, et il est fort possible que la présence de ces personnages distingués ait amené de la gêne parmi les journalistes. Les rédacteurs des journaux anglais ont pour les situations élevées un respect qui est complètement inconnu des journalistes américains. Il est possible que nous nous jetions dans un autre extrême en ayant trop peu de considération pour les hautes situations publiques, mais il me sembla, à ce dîner,

que l'on accordait une trop grande déférence aux invités du Club. A droite du Président était assis le vicomte Cross, conseiller privé et intime de la Reine; Lord Herschell, ancien Chancelier de l'Échiquier; Sir Charles Russell, qui avait été l'avocat de Lady Colin Campbell et Sir Algernon Borthwick, rédacteur du fashionable *Morning Post*. A gauche du Président, se trouvait Wolseley, adjudant-général de l'armée anglaise, et plusieurs membres du Parlement. Chacun des orateurs qui se levait pour parler s'adressait directement à ces hôtes titrés; les discours furent une série de compliments entre les membres du Club et leurs hôtes. C'est la coutume aux États-Unis, lorsque des hommes politiques dînent avec des membres de la presse, que les premiers exagèrent les mérites et l'influence du laborieux reporter. J'ai entendu nombre d'hommes d'État américains dire, dans les heures d'expansion qui suivent un bon dîner, qu'ils devaient uniquement leur réputation et leur situation dans l'opinion, aux reporters actifs et exacts qui avaient noté leurs discours et les avaient répandus partout par l'impression. Lorsque les hommes politiques se laissent aller à parler de nous avec cette courtoisie, je sais bien que c'est une pure phrase et qu'ils n'en pensent pas un mot. Tout en étant prêts à accorder que les journaux leur sont de quelque avantage, la plupart des hommes politiques de notre pays ne

les aiment guère, et enragent à la pensée qu'ils peuvent avoir une influence véritable. Je ne fus donc pas surpris d'entendre les hommes politiques anglais faire, en présence des journalistes de Londres, les mêmes éloges exagérés de l'influence et du pouvoir du journaliste. Mais dans ces discours des Anglais, on voyait une gravité et un empressement à louer, qui dénotait au moins cette conviction que les journaux ont en Angleterre aussi une grande influence pour pousser la fortune d'un homme politique. Certainement ils ont plus d'influence en Angleterre, où l'opinion publique a plus de poids qu'en aucun autre pays du monde. J'aurais aimé à voir quelques membres du Clover Club, de Philadelphie, assister à ce dîner et écouter les discours. Les membres du Clover Club, qui se permettent d'hurler et de plaisanter, lorsqu'un de leurs invités essaye de faire un discours quelconque, n'auraient apparemment trouvé que de la plate servilité, dans la façon polie d'adresser la parole au président, et dans le mot « Messieurs », formule qui précédait les observations présentées par chacun des membres. Mais cependant ce n'était là que pure formule de courtoisie, et la critique qui serait venue tout naturellement à l'esprit d'un Américain en entendant les discours des journalistes, eût été la suivante : c'est que les journalistes anglais étaient trop respectueux, et que leurs discours, lorsqu'ils s'adressaient

aux hommes politiques présents, ne respiraient pas ce sentiment d'égalité qui est naturel avec des gens assis à la même table que vous.

Je remarquai, à travers la conversation, que l'on accordait une importance extraordinaire aux correspondants militaires. C'étaient les héros du Club et ils étaient particulièrement complimentés en termes fleuris par les hommes politiques. Ces correspondants militaires sont simplement de bons reporters — meilleurs que la moyenne des reporters anglais — qui sont à peu près présentables et qui ont réussi en suivant une ou deux campagnes. Du moment qu'un journaliste anglais a rendu compte d'une campagne et s'est fait connaître comme correspondant militaire, il cesse dès lors d'avoir la moindre utilité comme rédacteur ordinaire : on ne peut plus l'appeler à faire quoi que ce soit qui ne se rapporte pas à sa spécialité. S'il y a à discuter dans le journal quelque question militaire, le correspondant militaire daignera consentir à la traiter; mais il ne sait rien et ne se soucie pas des questions politiques. Il refusera et considérera comme au-dessous de lui de faire du reportage courant.

Un de ces correspondants militaires, un M. Pearce, qui avait été au Soudan avec Wolseley, en répondant à un toast aux Chambres du Parlement, dit qu'il en savait moins sur ce sujet que le premier Anglais venu : il n'avait jamais assisté à un débat parle-

mentaire, il n'avait pas rencontré dans toute sa vie plus d'une demi-douzaine de députés, et il n'avait jamais rien lu en fait de discussions politiques. Pour apprécier cela, il faut songer que ce journaliste anglais demeurait à Londres, où siège le Parlement, et où les débats sont l'objet constant des critiques et des discussions de tous les hommes instruits de cette ville. Un vieux journaliste anglais, mon voisin de table, me dit que l'on ne demandait rien aux correspondants militaires spéciaux, en dehors des cas de guerre. Certains d'entre eux ont de la peine à trouver de l'occupation en temps de paix ; mais depuis que dans ces dernières années, la guerre s'est déchaînée de tous côtés, ils sont heureux et satisfaits. Il n'y a pas à Londres de journal de quelque importance qui n'ait retenu quelque correspondant militaire, pour l'avoir à sa disposition au cas où une guerre viendrait à éclater.

Il y a, je crois, une bonne dose de blague pour ce qui est de ces correspondants militaires spéciaux. Je suis absolument convaincu que si l'on prenait un bon reporter d'un de nos grands journaux d'Amérique, il battrait aisément n'importe lequel de ces spécialistes anglais qui ne s'avancent que munis d'un crédit illimité. J'aimerais à opposer un reporter américain, après quelques années d'expérience, à l'un de ces ce gentlemen pesants, satisfaits d'eux-mêmes, à l'air indolent, et qui ne peuvent

manquer de devenir paresseux en restant ainsi sans rien faire, dans l'intervalle de deux guerres; ils seraient certainement dans une bien meilleure condition pour faire campagne, s'ils étaient employés en temps de paix dans quelque feuille du pays.

Le terrain où s'exploitent les journaux de Londres est des plus favorables : Londres est une ville si vaste et si riche que les journaux qui s'y publient ont d'immenses ressources à leur disposition. Londres est si étendu et composé de localités si diverses que les gens qui sont dans les affaires sont absolument forcés de faire des annonces par la voie des journaux, s'ils veulent se faire connaître et ne pas rester perdus dans la foule. Il en résulte que toutes les feuilles importantes sont remplies d'annonces. Dans presque toutes les villes des État-Unis, c'est un seul journal qui a le monopole de publier les petites annonces, comme les *demandes* et autres semblables. Ici presque toutes les feuilles du matin se partagent cette manne.

Les journaux du matin de Londres sont d'immenses feuilles, d'un format incommode et difficiles à manier : la plus grande place est prise par les annonces et par les articles de fonds; les nouvelles n'y occupent qu'une place secondaire. Les frais nécessaires pour recueillir les nouvelles constituent, pour les journaux américains, un article de dépenses des plus importants. La place secondaire

donnée aux nouvelles dans les journaux de Londres fait qu'ils reviennent à bien meilleur marché que les journaux d'importance égale des États-Unis : ils n'ont que de courtes dépêches, et un petit nombre de reporters. Le *Daily Telegraph*, le *Daily News* et le *Daily Standard* sont des journaux de huit pages, avec huit colonnes à la page. Le *Telegraph* d'aujourd'hui, qui représente une bonne moyenne, a 37 colonnes sur 64, consacrées aux annonces ; 6 autres colonnes pour les bourses et marchés et les nouvelles maritimes ; 3 colonnes pour le Parlement ; 4 colonnes et demie pour les articles de fonds, d'une longueur fixée ; il reste moins de 14 colonnes pour les nouvelles. Le *Times* est un journal à 6 colonnes : mais il donne si souvent des suppléments qu'il renferme en général plus de matières qu'aucun autre des journaux de Londres.

Le journal de Londres qui fait le plus de recettes, c'est le *Daily Telegraph ;* il appartient à Lévy S^r et à Lawson et Lawson J^r; c'est de beaucoup le plus riche journal de Londres, et je ne crois même pas qu'il y ait dans le monde, de feuille qui donne un produit net si élevé. J'ai interrogé bien des personnes, mêlées au monde des journaux, sur ce que produit le *Daily Telegraph ;* et ceux qui sont familiers avec les tarifs d'annonces du *Telegraph* et qui connaissent le chiffre de son tirage, disent que le revenu net du *Daily Telegraph* atteint la somme

considérable de 300.000 livres (7.500.000 fr.) par an. Au dire de financiers autorisés, ce journal a une réserve de 6.000.000 de livres (150 millions de francs) qui sont placés et qui produisent un revenu destiné à faire face en cas de besoin à des dépenses extraordinaires, comme une grande guerre ou une lutte à soutenir contre une feuille concurrente de création nouvelle. Son tirage s'élève à 280.000 exemplaires, en moyenne. Bien qu'il soit conservateur, il pénètre parmi les habitants de Londres plus qu'aucune des autres feuilles de cette ville; car il n'est presque pas répandu dans les districts ruraux, et souvent est presque entièrement circonscrit à la ville de Londres.

Le journal le *Times* a un tirage un peu inférieur à 60.000 exemplaires; il a été obligé d'abaisser son prix, car son tirage a fort diminué ces dernières années. Son produit est d'environ moitié de celui du *Telegraph*, c'est-à-dire 150.000 livres (3.750.000 fr.). Une grande partie de cette somme provient des annonces; le *Times* a plus d'annonces qu'aucune autre feuille de Londres. C'est aujourd'hui le journal le plus cher qui soit publié dans le monde : il se vend trois pences, ce qui correspond à 6 cents de notre monnaie (0 fr. 30). Le *Times* a des abonnés dans les districts ruraux ; souvent trois personnes s'entendent pour le prendre à frais communs; de cette façon, ses lecteurs s'élèvent à plus de 100.000.

CHAPITRE II

UNE VISITE AUX BUREAUX DU TIMES

Peu après mon arrivée à Londres, j'eus une longue conversation avec le Dr Mac Donald, le directeur du *Times* de Londres. Ce journal est un des plus exclusifs de Londres, jamais il n'emprunte ses nouvelles à aucun autre journal, même étranger. Il est d'usage parmi les Anglais de se moquer du *Times;* mais en réalité c'est un facteur très influent dans les affaires politiques anglaises, à cause de ses principes eux-mêmes qui sont absolument d'accord avec les idées dominantes en Angleterre.

Et d'abord le *Times* est le journal le plus cher du monde : il se vend 3 pences, c'est-à-dire 6 cents de notre monnaie (0 fr. 30), tandis que ses principaux concurrents se vendent un penny, c'est-à-dire 2 cents de notre monnaie (0 fr. 10). Il tient bon néanmoins en dépit de ce prix élevé. J'ai demandé hier

à l'administrateur du journal s'il ne pensait pas qu'il ferait plus d'argent en baissant son prix. Il me répliqua qu'il pourrait sans doute arriver à un tirage plus élevé, mais il ajouta : « C'est une ques- » tion de principe pour nous de conserver notre » prix actuel ; car j'ai remarqué, dans les feuilles à » bon marché, que l'abaissement du prix amène » généralement l'abaissement du ton général et du » caractère du journal. »

Je n'ai jamais vu aucun local de journal qui ait à ce point l'air à la fois d'un monastère et d'un ministère de la guerre. Bien que placé dans un des quartiers les plus bruyants de la Cité, une fois que vous vous trouvez derrière ses murs solides, vous n'entendez plus le fracas de la rue que comme un murmure adouci et vague. L'édifice du *Times*, en simple brique rouge, est construit dans un style lourd et d'une architecture presque grossière. Il est tellement en contre-bas sur la rue que vous ne pouvez vous faire une idée de son immensité qu'après l'avoir parcouru. A la différence de la plupart de nos journaux, cet édifice est entièrement occupé par les divers services du journal, il n'est permis à aucun élément étranger d'occuper la moindre place dans le bâtiment. Personne ne peut pénétrer dans l'intérieur, en dehors des bureaux, que s'il est personnellement connu du rédacteur ou s'il a pour lui une lettre de recommandation sérieuse. On exige

de tous ceux qui sont attachés régulièrement au service du journal et travaillant dans les bureaux une discrétion absolue, comme s'il s'agissait, même pour les affaires les plus simples, d'un important secret d'État.

J'obtins une lettre personnelle d'introduction de M. George W. Childs, qui m'ouvrit de suite les portes de ces bureaux si étroitement fermés. Cinq minutes après que je l'eus envoyée par un garçon à la moustache blonde et à l'aspect militaire, je fus introduit, par deux larges escaliers, à l'appartement de réception du Directeur. Le *Times* est un organe trop conservateur pour se servir d'ascenseurs, sauf dans les services de l'imprimerie, où on les emploie pour monter et descendre les formes et autres objets pesants.

La pièce où je fus introduit était vaste et haute, éclairée par deux grandes fenêtres, dépourvues de tentures ; les murs étaient d'un gris-jaune sombre orné d'une seule peinture, c'était le portrait de Bull-Run-Russell, le fameux correspondant spécial du *Times*. Ce tableau doit avoir été fait il y a des années , car il est tout à fait terni par le temps et la fumée du charbon. Il est placé directement en face une vaste cheminée de bois sombre, dans laquelle flambait et pétillait un feu de houille clair et brillant. Il y avait dans la pièce une demi-douzaine de lourds fauteuils d'acajou, garnis de cuir vert foncé ;

l'un d'eux était muni d'un pupitre à écrire fixé à l'un des bras. Le bureau du Directeur, au milieu, était fort simple et ne contenait que quelques papiers. Par derrière était suspendu un grand carton blanc renfermant des modèles de phrases construites en français. A droite de ce bureau, était un vaste et luxueux canapé recouvert en peau légère de couleur grise, assez large et assez voûté pour y faire asseoir le géant Cardiff, plus loin, dans l'embrasure, était placée une belle bibliothèque, simple, de couleur foncée, avec des portes vitrées, et qui ne renfermait que des ouvrages à consulter pour renseignements; le tapis était d'un rouge sombre. Cette pièce était d'une simplicité presque sévère et cependant rien ne paraissait y manquer.

Le docteur Mac Donald, le directeur, me reçut avec une cordialité que l'on n'a guère coutume de rencontrer chez un homme que l'on vient déranger au moment de sa besogne. Il m'accorda plus de temps que le Président des États-Unis pourrait raisonnablement espérer en obtenir d'un rédacteur en chef de New-York, s'il venait le consulter pendant qu'il est occupé.

Le directeur du *Times* y est entré en 1841, et il est directeur depuis 1857 : il en serait le plein et entier propriétaire, qu'il ne pourrait y déployer plus de loyauté, de soins et de légitime orgueil. Il ne paraît pas avoir plus de quarante-cinq ans. Il est d'une taille

au-dessus de la moyenne, avec de larges épaules, une vaste poitrine, et un air de santé et d'énergie en réserve, que l'on aime à voir chez un homme dans une situation qui exige tant d'activité et impose tant de responsabilité. Sa tête énorme est complètement chauve; la base du crâne seule est garnie d'une couronne de cheveux d'un brun jaunâtre, légèrement marqués de gris. Son front est large et bien développé dans la région qui préside à l'intelligence. Ses yeux sont d'un bleu clair, calmes et froids; son nez, bien droit et assez fort. La partie inférieure de sa figure, au teint coloré, est garnie d'une courte barbe brune, à peu près de la couleur et de la forme de celle du feu général Grant. Sa voix est ferme, nette, riche en inflexions. C'est évidemment un homme d'une volonté de fer et doué de grandes qualités pratiques, un de ces rares individus qui ne s'emballent jamais et n'en sont que plus résolus lorsque les autres sont démoralisés. C'est pour lui une écrasante responsabilité que d'avoir à maintenir cette discipline sévère, nécessaire pour conserver la ligne de conduite du plus personnel et du plus digne des journaux.

Le docteur Mac Donald me montra lui-même toute l'installation du *Times*, au lieu de me mettre à la merci d'un des gardiens. Je ne me propose pas de donner une description détaillée du mécanisme de la publication, mais simplement de relever certains

détails qui m'ont frappé particulièrement. En premier lieu, les salles de rédaction ne peuvent manquer d'intéresser particulièrement les journalistes américains : chaque rédacteur d'importance a à sa disposition une vaste pièce meublée dans le même goût de simplicité et de solide comfort que le bureau du directeur : dans chacune brillait un bon feu; dans chacune, se trouvait une bibliothèque d'ouvrages usuels. Dans cette solitude monacale, en face d'un feu clair, avec des livres et du papier à sa disposition, défendu contre tout dérangement importun, si un écrivain est capable de produire quelque chose de bon, il ne peut manquer d'y réussir dans un tel milieu. Mais on ne permet pas à ces rédacteurs de choisir leurs sujets : c'est le directeur qui les leur fixe et qui leur indique la façon dont ils doivent les traiter : le reste est pure affaire de gymnastique littéraire.

Pendant ma visite aux chambres des rédacteurs nous nous arrêtâmes à une pièce placée à l'étage supérieur; c'était la seule, de tout le local, qui eût un aspect sordide : le tapis qui la garnissait était usé jusqu'à la corde; les étoffes qui recouvraient les tables étaient déchirées. Il y avait un tel contraste dans toute cette situation, que je me retournai involontairement du côté du docteur. Il jeta tranquillement un regard vers un jeune homme assez mal vêtu, qui, un chapeau de soie sur la tête, était en

train d'écrire pour gagner sa vie, ainsi qu'il me le dit à voix basse : « C'est la chambre des rédacteurs à deux sous la ligne ; tous ceux qui travaillent dans cette pièce n'ont aucun emploi régulier ni aucun rapport dans notre journal.

— En d'autres termes, les auteurs qui viennent ici préparent des faits divers qu'ils vous vendent à tant la ligne.

— Précisément.

— Il sont les analogues des intérimaires de chez nous : quelques-uns de ces auteurs à la ligne s'élèvent-ils quelquefois jusqu'à être attachés régulièrement au *Times?* »

Le directeur dit alors avec une emphase particulière : « Je pourrais dire : presque jamais. »

Dans l'atelier de composition, il y avait le même silence, le même décorum, et la même discipline : derrière les compositeurs étaient placés de grands écrans pour les préserver, eux et les manuscrits, de la vue des personnes venant à passer. Les casses sont en bois noir, et le sol est dallé en pierre : partout une propreté et un ordre excessifs. Personne ne flâne. Les ouvriers doivent laisser leurs pardessus et leurs chapeaux dans un vestiaire : il leur est défendu de placer un vêtement quelconque sur leurs casses. La sombre dignité de l'établissement s'étend jusqu'aux compositeurs, qui ne sont pas généralement regardés dans les bureaux des journaux comme des

modèles de décorum; des ministres ne seraient pas plus graves et plus sérieux à leur travail que ces imprimeurs à leur ouvrage. Chaque casse est éclairée par une belle lumière circulaire, protégée par un globe de verre; c'est un gaz produit par l'action de l'air chaud au lieu d'air froid : on regarde cette lumière comme meilleure et plus douce que la lumière électrique. A droite de la salle de composition, se trouvent les fameuses machines à composer : elles sont employées à composer toute la copie du journal, à l'exception des annonces. Le directeur me dit qu'il n'y avait pas le moindre doute au sujet du fonctionnement de ces machines à composer, et que la difficulté relative à leur emploi est totalement étrangère aux machines elles-mêmes. J'ai inféré de là qu'il est grandement question de passer sur les objections des compositeurs. Le *Times* ne veut pas employer d'imprimeurs appartenant à une union.

Les débats parlementaires sont dictés directement à l'un des machinistes au moyen d'un long tube acoustique qui part des galeries de la Chambre; chaque machiniste peut environ composer une colonne par heure. Il n'y a pas en Angleterre de compte rendu officiel des débats du Parlement correspondant à ce qui se pratique au Congrès des États Unis. Le soin de faire les comptes rendus est laissé à l'initiative privée, et il en résulte cet avan-

tage que tout ce qui est sans valeur est mis de côté et que l'on ne recueille que les discours qui en valent la peine. Le compte rendu de Hansard avait été reconnu comme officiel; mais il était purement emprunté au compte rendu publié par le *Times*. Ce dernier prend maintenant les devants en publiant de suite son propre compte rendu.

Les machines, au lieu d'être installées dans le sous-sol, sont placées dans une aile latérale, vaste pièce, que ses hautes voûtes font ressembler à une église : on y voit dix grandes machines Walter, de l'invention et du dessin de M. Mac Donald. C'est lui également qui a inventé un procédé de clichage qui rend l'impression rapide et possible : le clichage du *Times* se fait juste maintenant en cinq minutes. Le papier arrive dans la salle des machines en gros rouleaux qui mesurent chacun 4 milles (6,436 mètres); à la fabrique, chaque rouleau s'enroule en cinq minutes, et si rapide est le mouvement que, lorsque le rouleau est complet, le papier se déchire avec un bruit sec pareil à un coup de tonnerre. Le *Times* ne commande son papier que pour deux jours d'avance, et il le prend chez trois fabricants, de sorte qu'il bénéficie constamment d'une concurrence de tous les jours.

J'avais souvent entendu dire que les places, à la rédaction du *Times*, étaient à vie : c'est ce que je demandais à M. Mac Donald en ces termes : « J'ai

entendu dire que jamais on ne congédie quelqu'un qui a été une fois attaché au *Times*, et que s'il vient à commettre quelque faute, on le conserve sur les feuilles d'émargement, bien qu'il ne fasse plus aucun service. » Le directeur me répondit que de telles histoires étaient empreintes de beaucoup d'exagération. Ils mettent les plus grands soins à bien diriger leur personnel et depuis longtemps il ne s'est pas présenté d'occasion de congédier aucun de ses membres. Les rédacteurs du *Times* sont les mieux payés de tous les journalistes de l'Europe. Les correspondants spéciaux, dans les différentes capitales, reçoivent des appointements qui les mettent sur un pied d'égalité avec les membres du corps diplomatique : ainsi à Rome, le *Times* vient d'achever la construction d'une superbe maison destinée à l'usage exclusif de son correspondant dans cette ville.

Le *Times* est en train de modifier rapidement les anciens procédés : je sais qu'il est question d'abaisser son prix; l'administration se plie de plus en plus aux procédés des journaux actuels. La solennité et la lourde dignité de sa page de rédaction disparaît; elles sont remplacées par un ton léger qui descend parfois jusqu'à l'impertinence. J'ai entendu nombre d'Anglais exprimer leur surprise de ce qu'ils appellent la « dégradation » de cette page de rédaction. Au point de vue américain, ce changement est en

mieux : un argument, à mon sens, ne perd rien de sa valeur à être exprimé sous forme de raillerie légère et mordante : une épée est souvent une arme plus redoutable qu'un gourdin. Les moyens employés par le *Times* contre le parti irlandais appartiennent aux procédés nouveaux du journalisme.

Il a dépensé de grosses sommes en recherches personnelles et il a montré une initiative hardie dans cette réunion de faits destinés à combattre Parnell et ses associés. Son plan est d'englober les chefs du parti irlandais dans ce nouveau complot de dynamite, qu'il prétend avoir découvert ; il a employé à cet effet beaucoup de reporters irlandais. Ce journal peut être considéré aujourd'hui comme l'ennemi le plus puissant en Angleterre du parti national irlandais ; et il a bien plus de puissance que le ministère pour réunir les faits dont il veut se servir. Le *Times* emploie son argent et ses moyens d'action de telle façon qu'on en est venu à le regarder comme le véritable directeur au ministère actuel dans sa campagne contre l'Irlande. Son rédacteur en chef et propriétaire, M. Walters, recevra probablement la pairie pour prix de son habileté.

C'est un gentleman assez grand et maigre : sa figure offre quelque analogie avec celle de feu Charles O'Conor, avec cette différence que ses traits sont plus larges et son visage plus allongé ; son nez est fortement aquilin. Ses yeux sont noirs et profondé-

ment enfoncés sous des sourcils d'un blanc de neige; sa bouche est grande et ses lèvres minces. Il a la figure et les joues rosées; mais un collier de favoris blancs, qui va de son cou à ses oreilles, encadre de sa blancheur son visage allongé et fortement coloré. Il n'est pas enclin à parler beaucoup, mais il sait se faire aimer de tous ceux qui l'approchent. Toutefois la puissance irrésistible du *Times* lui vient plutôt de la direction énergique de M. Mac Donald.

CHAPITRE III

LE LOCAL DU « DAILY TELEGRAPH »

Le local du *Daily Telegraph* est un des plus beaux édifices de ce genre qu'il y ait à Londres : il peut parfaitement soutenir la comparaison avec celui qu'occupe et que possède le *Times*. Comme ce dernier, le *Telegraph* occupe l'édifice entier, et n'admet de locataires étrangers à aucun des étages. Le bâtiment du *Telegraph* se trouve dans *Fleet street*, à peu près à moitié chemin du *Strand* et de *Ludgate Hill*. C'est une belle et solide construction en brique, avec une façade en pierre grise, haute de quatre étages ; elle a une façade sur *Fleet Streed* et s'étend en arrière à une grande profondeur. De la rue, vous entrez directement dans les bureaux, qui occupent toute l'étendue de l'édifice, et qui ont au moins 50 pieds de long sur 75 de profondeur. Les fenêtres et les portes sont en glace et le carrelage en marbre noir et blanc ; le plafond est soutenu par des co-

lonnes de granit rouge avec des chapiteaux et des bases en pierre grise. La boiserie est toute en chêne. On n'a pas cherché à économiser l'espace. Les trois quarts de cette vaste pièce sont abandonnés au public ; aux deux extrémités sont les guichets derrière lesquels se tiennent les employés préposés aux annonces. Plusieurs collections du journal occupent les espaces libres. Au fond se trouve une cloison en chêne et en verre dépoli qui empêche de voir les comptables et les caissiers du journal. Tout ce local offre l'aspect de solidité d'une grande banque ; la magnificence et la solidité de ce superbe local donnent plutôt l'idée d'un service public que d'un simple établissement privé.

Hier, j'ai eu l'occasion de parcourir entièrement le local du *Telegraph* : c'est, dans tout l'intérieur de l'établissement, le même caractère de solidité et de perfection que l'on remarque au rez-de-chaussée. Ce bâtiment destiné à un journal a été construit avec tant de soin qu'il durera autant que n'importe quel édifice de Londres. En dépit des sommes importantes qui ont dû être dépensées pour cette construction, il y a une chose dont l'absence est remarquée de suite par un visiteur américain, c'est celle d'un ascenseur; mais il n'y a pas beaucoup d'escaliers à monter pour les travaux de force. Les cabinets des rédacteurs seuls sont au-dessus, occupant ce qu'on appelle ici le premier étage. Il règne

ici le même ordre, la même discipline, le même silence que dans les bureaux du *Times*. Les couloirs sont larges, propres, et rien n'y gêne la circulation ; les portes qui y conduisent sont tenues fermées.

Il règne dans tout l'édifice une atmosphère de tranquillité qui dispose certainement aux travaux intellectuels.

Les principaux rédacteurs ont leur chambre particulière ; elles sont munies de moyens de communication avec le rédacteur en chef. La copie et les épreuves sont transmises au moyen de tubes pneumatiques, de sorte qu'il n'y a pas de tumulte et d'apprentis se précipitant des cabinets des rédacteurs aux correcteurs et à l'atelier de composition.

La salle de réunion des rédacteurs est intéressante à voir. Au milieu de la pièce est une longue table plate entourée de fauteuils, et ayant un fauteuil plus large au bout pour le rédacteur en chef. Sur chaque pupitre, il y a un buvard, des plumes, de l'encre et du papier pour écrire ; autour de la pièce, sont disposées plusieurs tables pour les rédacteurs qui font les extraits des autres journaux : les journaux d'Amérique sont placés sur une table, les journaux du continent sur une autre, et enfin les journaux anglais de la province sur une troisième ; c'est là que se fait le travail du dépouillement lorsque le conseil des rédacteurs n'est pas réuni. Dans

toutes les salles de travail où plusieurs rédacteurs sont réunis, j'ai remarqué au-dessus de chaque porte le mot « Silence » imprimé en grosses lettres. Cette salle du conseil supérieur renferme aussi une bibliothèque d'ouvrages usuels, qui va depuis le parquet jusqu'au plafond, bien rangée derrière des vitrines.

J'ai parcouru en la quittant plusieurs des cabinets des rédacteurs: tous sont bien éclairés, propres, bien meublés et fort bien tenus. Le cabinet du rédacteur en chef, M. Lawson, est une grande pièce carrée, qui pourrait servir à un ministre ; au milieu se trouve une grande table de chêne et le parquet est recouvert d'un tapis rouge sombre; l'ameublement est en cuir vert, solide et soigné. Sur les murs divers tableaux, plusieurs portraits de M. Levy *senior*, ou des principaux propriétaires du journal, des portraits d'autres intéressés dans l'entreprise. Le *Telegraph* est à présent la propriété de M. Levy *senior*, et de MM. Lawson *senior* et *junior*.

L'atelier de composition est à l'étage supérieur sur le derrière de l'édifice : il est propre, bien éclairé, avec de petits placards pour placer les vêtements, les chapeaux, les paniers à provisions des compositeurs. Il est éclairé par la lumière électrique. Il n'y a que 70 casses; bien que ce soit le plus grand journal de Londres, une petite comparaison montrera combien il entre plus de composition dans le jour-

nal *The World* de New-York. Le *World* a 150 casses qui emploient un nombre égal de compositeurs ; et s'il avait assez de place, il ajouterait 35 casses de plus. Dans tous les journaux de Londres, le prix de la composition se fixe en prenant l'*n* pour justification au lieu de l'*m* qui est pris à New-York. En tenant compte de la différence de justification et de la différence de prix, le prix de la composition à Londres est d'environ 44 cents (2 fr. 20 c.) pour une quantité équivalente à 1,000 *m*. L'atelier de clichage est juste à côté de la composition ; il est long et étroit, avec des plafonds élevés, et toutes les facilités mécaniques pour un travail rapide ; il est placé sous la direction d'un contre-maître italien, grand et solide gaillard, qui me dit qu'en cas de presse on peut faire le clichage d'une page en 11 minutes. C'est le minimum.

Les machines sont au rez-de-chaussée : le *Telegraph* a dix excellentes presses de Richard Hoe ; elles peuvent donner, bien conduites, 12,000 exemplaires à l'heure. Une seule de ces machines livre les journaux gommés, pliés et sous bande ; la raison en est fort simple. Les marchands de journaux anglais ne demandent pas leurs journaux tout pliés ; ils n'en voudraient même point s'ils l'étaient : ils disent qu'ils sont plus commodes à manier en feuilles non pliées. Les marchands en gros les prennent et les distribuent à leur tour non pliés

aux revendeurs, qui se chargent de les plier à la main. Le *Daily Telegraph* plie et coupe néanmoins les exemplaires qui doivent être expédiés par la poste, mais comme la plus grande partie du tirage est prise par les marchands en gros, il n'a besoin pour cela que d'une seule machine. M. W.-N. Smith, membre du Cabinet actuel, est à la tête d'une maison qui a, en fait, le monopole du commerce et de la vente des journaux de Londres : il a chez lui des machines à plier pour les exemplaires que ses clients lui demandent tout pliés, mais il préfère recevoir tous ces journaux en ballots, non pliés. Ce détail, que les marchands en gros veulent leurs exemplaires non pliés constitue, pour les administrations des journaux anglais, un grand avantage au point de vue du temps et de l'économie.

Un trait par lequel l'édifice du *Daily Telegraph* diffère des édifices de tous les autres journaux dont j'ai entendu parler, est le suivant : l'étage supérieur est convenablement disposé en chambres à coucher et salles de repos : elles sont confortablement meublées et destinées à l'usage des membres de la rédaction qui se trouvent de service pendant la soirée ou la nuit. J'ai même entendu dire que tout rédacteur du *Telegraph* pouvait y avoir, s'il le désirait, une chambre à coucher, sans rien payer. C'est là aussi que l'administrateur du journal a son appartement particulier.

Le *Standard* a un tirage, pour Londres, de 200,000 exemplaires, et il produit environ 150,000 livres (3,750,000 fr.); le tirage du *Daily News* est évalué à 100,000 et son produit à 100,000 livres (2,500,000 francs). Ce sont là les journaux les plus productifs de Londres.

La *Chronicle*, qui est un journal créé depuis peu, est publié par le propriétaire du *Lloyd's Weekly*; ce dernier rapporte à son propriétaire de 60 à 70,000 livres par an, et on pense que la *Chronicle* porte son revenu à environ 100,000 livres. Le *Graphic* et l'*Illustrated London News* sont des journaux très prospères : ils produisent à leurs éditeurs un revenu net de 100,000 livres par an. Il se publie à Londres un grand nombre de journaux commerciaux, et tous font de bonnes affaires.

Les journaux du soir ne sont pas aussi prospères que ceux du matin : Le *Globe* est celui qui rapporte le plus : on évalue son produit à 50,000 livres ; mais aucun des autres journaux du soir n'est d'un rapport qu'on puisse comparer avec celui des journaux du matin.

C'est un fait à remarquer, que dans ce riche champ, où la prospérité accompagne presque toutes les formes du journalisme, il y a moins de hardiesse pour recueillir les nouvelles, que dans n'importe quelle petite ville des États-Unis. Peu de journaux du matin reçoivent des dépêches après onze

heures du soir, et il est fort rare qu'ils fassent des efforts pour recueillir des nouvelles, en dehors de leurs sources ordinaires d'information. Il en résulte une grande uniformité entre tous les journaux ; la seule différence essentielle qu'on y trouve est dans leurs articles de fonds.

Le *Morning Post*, dont je n'ai pas parlé dans cette liste des journaux du matin, est fort riche : il ne donne pas de nouvelles de lui-même, il se compose entièrement des dépêches des Agences, et de paragraphes donnant les nouvelles de la Cour et du Monde : ces dernières insertions sont payées, lorsqu'elles concernent quelque personne dont la situation sociale n'est pas assez élevée pour avoir droit à une insertion gratuite; et pour ces sortes de nouvelles, le prix est de 75 guinées (environ 1,875 fr.) pour une colonne. Le produit de ce journal est d'environ 100,000 livres. Son rédacteur en chef est Sir Algernon Borthwick ; membre du Parlement et défenseur du trône, ce n'est pas un défenseur mais un courtisan, le type du genre acharné ; il vient d'être récompensé par un titre. C'est un homme fort connu et bien posé dans tous les clubs.

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

MÉLANGES

Différence des théâtres avec les nôtres. — Détails sur les dames de comptoir. — Le boire et le manger. — Les salles de concert et ceux qui les fréquentent.

Il y a, dans la disposition des théâtres de Londres, une particularité qui paraît toujours étrange et bizarre à un Américain, même lorsqu'il a habité Londres pendant quelque temps : c'est la buvette, où vont pendant les entr'actes les gens pour boire ou fumer un moment. Je ne connais pas un seul théâtre important d'Amérique, sauf le Casino, où la buvette soit sous le même toit et en rapport direct avec l'administration du théâtre. Ici elle est toujours dans le théâtre même, et placée généralement à l'un des étages supérieurs, au niveau des loges et des premières galeries.

Le comptoir proprement dit, très semblable aux

nôtres, de style et de forme, est toujours présidé par des dames : elles sont aussi convenables et d'aussi bonnes manières que les vendeuses des plus grands magasins. Elles sont alertes au travail, et peu disposées à parler beaucoup, à moins qu'un jeune élégant n'insiste pour faire un brin de causerie, en commandant quelque chose. Dans la vaste salle où l'on sert les consommations, il y a tout à travers de petites tables rondes : les dames, accompagnées de leurs cavaliers, y viennent de toutes les parties du théâtre pour prendre un verre de vin ou une tasse de café.

Voir dans un bar, tenu par des femmes, des dames venues de toutes les places de la salle, et d'une situation et d'une honorabilité non douteuses, ne peut manquer de produire sur l'esprit d'un Américain une drôle d'impression. C'est une impression pareille à celle qui serait produite sur l'esprit d'un étranger qui, entrant pour la première fois à *Hoffman House*, trouverait dans cet établissement tenu par des filles, des dames et des messieurs assis comme clients aux petites tables. La présence des femmes dans ces endroits semble être le résultat de l'élimination de tous les tapageurs : vous n'y entendez aucune conversation bruyante, aucun juron, aucune expression grossière : les manières et les paroles qu'on y entend sont les mêmes que l'on rencontrerait dans un salon, à une fête privée.

Les dames de comptoir sont d'ordinaire habillées de noir : elles ont pour la plupart les cheveux coupés court et frisés sur la tête. Elles sont censées être toujours jeunes et respirent la gaîté. A la longue cette expression de gaîté finit par fatiguer ; mais le plus souvent les clients insouciants se plaisent à ces sourires stéréotypés, et à ces rires mécaniques qui suivent forcément les plaisanteries anglaises traditionnelles, chaque fois qu'on leur commande quelque chose.

Voici le type d'une de ces femmes, esquissé d'après nature hier soir, à *Princess Théâtre*. Elle était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne et assez potelée : elle était serrée, jusqu'à en éclater, dans une robe de soie noire. Son visage était arrondi, ses traits bien dessinés et son teint naturellement beau, et elle aurait dû se contenter de ses avantages naturels ; c'est malheureusement ce qu'elle ne faisait pas : son visage était recouvert de couches épaisses de rouge et de blanc, sans le moindre artifice. Ses yeux étaient de cette couleur noir foncé, si fréquente parmi les femmes de la classe inférieure. Ses traits étaient réguliers, et quand elle riait, elle montrait des dents d'une blancheur de neige. Ses cheveux d'un noir intense étaient frisés court, tout autour de sa petite tête ronde. Elle représentait dans la perfection le bon naturel et la vivacité gracieuse de la dame de

comptoir ; elle souriait aux boiteux, aux estropiés, aux aveugles avec la même bonté, lorsqu'ils venaient lui commander quelque chose, qu'aux plus brillants jeunes gens. Elle riait avec un courage infatigable à toutes les plaisanteries qui étaient déjà usées et démodées à l'époque de l'expédition de César en Grande-Bretagne.

Le total de tout ce que l'on boit et de ce que l'on mange, dans une soirée, dans un grand théâtre de Londres, étonnerait un directeur américain. Les gens arrivent au théâtre aussitôt après dîner, et se mettent immédiatement à commander des glaces, des gâteaux et des bonbons. Le droit de fournir des rafraîchissements dans un théâtre est payé fort cher par les restaurateurs ; et la buvette est un des revenus les plus importants de l'administration du théâtre. Les filles qui servent, durant toute la représentation, vont à travers le théâtre, frappant aux portes des loges et colportant les rafraîchissements; durant les entr'actes, les gens mangent et boivent continuellement pour tuer le temps.

On vend aussi les programmes dans presque tous les théâtres, et le prix est d'ordinaire de six pences (0,60 c.). Si une assistance américaine dans n'importe quel théâtre des Etats-Unis se voyait forcée de payer *12 cents* un programme, il y aurait une émeute. Les directeurs américains disent qu'il leur

serait impossible de demander même 1 cent pour le programme.

Les théâtres de Londres sont disposés sur un plan essentiellement différent des nôtres. Dans un théâtre seulement, à Haymarket, le parterre a été supprimé : le parterre est cet espace situé au même niveau et en arrière des stalles et chez nous des fauteuils d'orchestre. Il n'y a pas de passage par le milieu des stalles, on entre par les côtés.

Les prix des fauteuils est de 10 shellings et de dix shellings et six pence, ce qui fait 2 dollars et demi (12 fr. 50 à 13 fr.). L'entrée au parterre coûte d'ordinaire de 1 à 2 shellings, mais on y est assis sur des bancs et on n'a pas de places réservées. Le prix des places dans les galeries est depuis 7 shellings ou 1 dollar 75 cent. (8 fr. 75 c.).

Il en coûte fort cher pour aller au théâtre ; nonobstant ces prix élevés, peu de théâtres font de l'argent. Les pièces sont mieux montées dans les théâtres de Londres que dans n'importe quelle ville du monde. Une pièce qui ne pourrait se soutenir par elle-même, réussit souvent par la beauté des costumes et la mise en scène.

Les figures les plus remarquables du monde théâtral de Londres sont : les Kendal, Henry Irving, Ellen Terry, les Bancrofts, Bernard Beere, MM. Beerbohm-Tree, Charles Wyndham et Toole : tous ont été élevés à la même école de perfection. Irving,

Terry, Bernard Beere et Wyndham ont joué une fois tous ensemble dans la même troupe.

Les théâtres, à peu d'exceptions près, n'ont aucun mérite architectural : il n'y a pas un seul théâtre de Londres dont l'extérieur soit remarquable. Leurs issues sont difficiles; les directions sont routinières et n'acceptent l'éclairage électrique qu'avec une grande résistance. Dans certains théâtres, il faut si longtemps au public pour sortir, et les procédés d'éclairage sont si arriérés, que c'est merveille qu'il ne se soit pas encore produit un désastre par suite d'incendie et de panique. Aujourd'hui, dans tous les grands théâtres, une surveillance active contre l'incendie est établie, et durant les représentations, des employés se tiennent dans tous les passages qui conduisent aux issues.

Le mode spécial d'amusement du public de Londres, c'est le café-concert. Il y en a au moins trente dans cette ville. Chaque théâtre a sa salle de concert, toujours unie à un établissement de boissons.

Dans tous les théâtres convenables, les dames ne doivent pas avoir de chapeaux, et les hommes doivent être en toilette de soirée. Vous allez au café-concert, habillé comme à l'ordinaire; les hommes gardent le chapeau sur la tête et peuvent fumer ou boire; dans les établissements les plus chers, les fauteuils ne coûtent que 5 shellings (6 fr. 25). Le

spectacle correspond par sa composition à celui de nos meilleurs théâtres. L'ordre le plus parfait règne toujours ; il ne s'y entend jamais de conversations grossières, et on y observe, dans les fauteuils comme dans les autres parties de la salle, tout autant de décorum que dans les meilleurs théâtres de Londres. La liberté qui y règne attire la foule. Le bon marché des places nuit considérablement aux intérêts des véritables théâtres, et cela montre ce que pourrait faire un théâtre jouant le drame, s'il se décidait à adopter un tarif plus populaire.

Les deux plus grands cafés-concerts de Londres, l'*Empire* et l'*Alhambra*, sont situés dans Leicester square, qui est le centre du quartier français de Londres ; ils sont décorés et aménagés avec une somptuosité avec laquelle ne peut rivaliser aucun théâtre du monde. A l'*Empire*, les stalles sont de vastes et commodes fauteuils et ceux de l'établissement rival sont à peine inférieurs.

Dans l'un comme dans l'autre, le ballet est le principal spectacle, bien qu'il constitue en quelque sorte une addition au programme ordinaire de ces concerts.

L'*Alhambra* est le plus ancien ; son créateur a réalisé une grande fortune et c'est alors que récemment l'*Empire* se montra en rival. Mais si grande est la foule des gens qui cherchent à s'amuser, dans cette grande capitale du monde, que les deux

établissements font de belles affaires ; et s'il s'en bâtissait une douzaine de plus dans le voisinage sur le même modèle de somptuosité, il n'est pas douteux qu'ils attireraient pareillement la foule.

On regarde ces endroits comme les plus mal famés de Londres ; ils sont fréquentés par les jeunes gens les plus lancés, par les membres célibataires des clubs. Mais, grâce à la disposition particulière du local, rien de suspect ne se montre visiblement : dans le bas de la salle, aux fauteuils, aux loges, vous voyez la même classe de personnes que dans n'importe quel théâtre. Le ballet est toujours un spectacle très convenable, réglé d'après les principes les plus élevés de l'art de Terpsichore. Une dame accompagnée d'un homme comme il faut, peut entrer dans un de ces théâtres, dans la partie réservée à la bonne société, sans voir ni entendre rien d'inconvenant.

Mais, à l'arrière de la salle, à l'étage qui est au niveau des galeries supérieures, est ce qu'on nomme le Promenoir. C'est là que sont réunis les gens des deux sexes qui viennent là pour boire, et chercher des intrigues. Les femmes appartiennent toutes au demi-monde ; les hommes sont des *clubmen*, des jeunes gens ou des étrangers curieux Les hommes sont presque tous en toilette de soirée ; les femmes sont bien mises et se tiennent convenablement. Il n'y a rien qui choque extérieurement,

car les règles des deux établissements assurent un bon ordre purement à la surface.

Le square est une des choses à voir à Londres après que les représentations sont finies; les deux établissements sont chacun à une extrémité; il est brillamment éclairé au gaz et à la lumière électrique. Toutes les rues qui y aboutissent sont encombrées d'une foule de gommeux. Le décorum imposé à l'intérieur a disparu. Les quelques policemen qui se trouvent par là sont sourds et aveugles aux cris, aux chants, aux poussées sauvages de cette foule déchaînée. On se précipite d'ordinaire dans l'hôtel Cavour situé à l'un des coins de la place, et l'un des plus fameux restaurants de nuit de Londres; il se remplit en quelques instants, et alors, il ferme ses portes à une bande de flâneurs, hommes et femmes qui cherchent un endroit pour souper. Mais cet établissement bruyant et tapageur, seulement célèbre pour sa bonne chère, doit lui-même fermer et s'éteindre à une heure du matin; la loi impose la fermeture à minuit et demi, mais la police accorde la demi-heure de grâce.

Tout près de Leicester square, dans Piccadilly-Circus, il y a d'autres cafés-concerts connus, dont les prix ne sont pas tout à fait aussi élevés que ceux dont je viens de parler.

Piccadilly-Circus reste brillamment éclairé toute la nuit; la foule qui vient de Leicester square s'y

précipite, de sorte que, de onze heures à deux heures, ce quartier devient le rendez-vous de toutes les classes abjectes de Londres. Quelquefois on l'appelle le marché aux esclaves de Londres, où l'on achète et l'on vend des femmes aussi ouvertement et aussi publiquement que sur celui de Constantinople

Ce sujet n'a rien d'agréable, mais il s'offre constamment à l'attention des étrangers qui visitent Londres. Cette façon dont les rues sont abandonnées après onze heures du soir, à tous les gens sans aveu, est un objet continuel d'étonnement ; car il faut bien noter qu'à tous autres égards, au point de vue de la sécurité des personnes et des propriétés, de la propreté des rues, et de l'observation des règlements sanitaires, Londres n'est surpassée par aucune ville du monde.

CHAPITRE II

ÉTUDE SUR LES TRAINS

Le train spécial du premier ministre. — Circulation gratuite des hauts fonctionnaires. — Vitesse comparée des trains anglais et américains.

La Reine se mêle rarement de la direction des affaires publiques ; c'est le Cabinet qui s'en occupe. Parfois la Reine désire s'entretenir avec le premier ministre, et alors elle le mande pour conférer avec elle; elle le reçoit d'ordinaire au château de Windsor. Le ministre a toujours un train spécial lorsqu'il est mandé par la Reine.

Je me trouvais à la station de Paddington, un jour que le train spécial y attendait le marquis de Salisbury; il y avait de cela samedi huit jours. Le train se composait de deux voitures; l'une était pour les bagages, l'autre voiture représentait le *summum* du luxe et du confort, tel que les comprennent les constructeurs anglais.

C'était la voiture dont se servent souvent le Prince de Galles et la Reine pour aller et venir entre Windsor et Londres. Cette voiture ne saurait être comparée, au point de vue du confortable, avec le plus misérable de nos wagons Pulman.

Je me trouvai à la gare environ une demi-heure avant l'arrivée du premier ministre, et comme le train spécial se trouvait droit le long du quai où j'étais moi-même, j'eus une excellente occasion de l'examiner tout à mon aise.

Ce wagon spécial était peint en blanc, avec des bandes rouge sombre ; il était divisé en quatre compartiments. Le compartiment placé à l'avant du wagon était séparé du reste; il était garni en cuir rouge ; c'était la même disposition que l'on trouve en Angleterre dans les wagons de première classe ; il était destiné aux domestiques. Derrière, se trouvait le salon, qui occupait environ la moitié du wagon ; il était tendu en cuir rouge, et garni d'un tapis ; la disposition des sièges n'était rien moins que confortable. De chaque côté du salon, se trouvaient deux grands sofas de cuir, mais leurs dossiers étaient si étroits que l'on ne pouvait s'y asseoir commodément ; le seul moyen d'y être bien, était de s'y étendre. Ils étaient très commodes pour dormir ; mais si l'on voulait regarder par la fenêtre, on ne pouvait, dans tout le salon, trouver un endroit pour se placer commodément.

A l'extrémité du compartiment, et faisant face à l'arrière, se trouvait un siège long et plat, au dossier élevé, où 4 ou 5 personnes pouvaient prendre aisément place ; mais sur ce siège il n'y avait que deux places d'où l'on pût voir par la fenêtre.

Juste derrière le salon, il y avait un cabinet de toilette fort étroit, pas plus large et pas mieux disposé que ceux qui se trouvent dans les trains de jour, sur le chemin de fer de Pensylvanie.

Derrière ce cabinet de toilette se trouvait un autre compartiment, à peu près aussi spacieux que celui qui était placé de l'autre côté : il renfermait à l'arrière un long divan de cuir. C'était là le seul siège vraiment confortable de toute la voiture. Son système de ventilation était aussi mauvais que celui des wagons anglais ordinaires.

Le marquis de Salisbury arriva étroitement boutonné dans une redingote noire, et portant sur le bras un léger pardessus. Il était suivi de deux secrétaires et d'un domestique; les employés du chemin de fer le précédaient, saluant courbés jusqu'à terre, comme si l'honneur de fournir un train gratis à un si grand personnage était tel qu'ils ne pouvaient le supporter. Un instant après l'arrivée du premier ministre, le train quitta la gare et s'élança sur la route de Windsor, laissant derrière lui tous les trains réguliers.

J'ai découvert après enquête, que les chemins de

fer anglais ont à supporter la charge fort lourde de fournir des permis de circulation aux grands personnages et aux hauts fonctionnaires, comme le faisaient autrefois les chemins de fer des États-Unis avant la promulgation du bill sur le commerce intérieur.

Un fonctionnaire des chemins de fer m'a dit l'autre jour que tous les personnages royaux voyagent gratuitement et que, de plus, on leur donne des voitures spéciales. Les rois en visite ont également le transport gratuit et, dans bien des cas, on leur a donné un train spécial. Ce système de permis de circulation s'étend très loin. Venant l'autre jour de Portsmouth, je pris place dans un train spécial affecté aux membres de la Chambre des pairs. Ils avaient avec eux une nombreuse compagnie et je remarquai à l'une des stations où le contrôleur vint prendre les billets qu'il parut très surpris quand je lui donnai le mien. C'était apparemment le seul ticket qu'il avait recueilli dans ce train. Chaque pair et chaque pairesse en expectative et chaque allié d'un pair ou d'une pairesse jouissent de passages gratuits.

Cette revue navale de Portsmouth a été la seule place intéressante que j'aie visitée depuis mon arrivée en Angleterre sans avoir été obligé de payer pour le voyage deux ou trois fois plus que cela n'était indiqué sur les tarifs. Je découvris bientôt

la raison de cette anomalie. C'est que c'était un plaisir offert aux hautes classes de la société et qu'on avait conservé le bon marché relatif des places pour eux. Tout plaisir auquel est admis le gros public fait doubler le prix des places, mais à la revue de Portsmouth il ne fut pas augmenté, et ce fut là la seule dépense des invités parce que les officiers de marine étaient tenus d'offrir à goûter à leurs visiteurs sans les faire payer. Il y a lieu d'ajouter que la majorité des membres de la Chambre des communes avaient des permis.

La rapidité de la marche des chemins de fer anglais a beaucoup été exagérée aux États-Unis. Vous entendez en Amérique constamment parler de trains marchant à 60 milles à l'heure en Angleterre. En réalité leurs trains ne vont pas si vite que les nôtres. Leurs trains locaux constituent une véritable dérision en raison de la lenteur de leur marche et de leurs longs arrêts aux stations. En réalité, la moyenne de leur vitesse est de trente milles à l'heure, La voie est en général meilleure que chez nous, mais leurs wagons sont d'une incommodité et d'une infériorité qui compensent largement la supériorité de leur voie. Mais celle-ci, cependant, égale celle de quelques-unes de nos grandes lignes, celle de Pensylvanie, par exemple. Au retour de Portsmouth, l'autre nuit, le train spécial des pairs comme on l'appelle, était direct, n'avait pas à prendre de

voyageurs, et devait avoir une marche rapide, mais il mit plus de trois heures pour faire cent milles. Sa vitesse fut des plus irrégulières. — Tantôt il s'élançait à 60 milles à l'heure, tantôt sa marche descendait à 25 sans aucune raison apparente.

CHAPITRE III

VISITE AU CARDINAL MANNING, UN DES PRINCES DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

Je vis le cardinal Manning l'autre jour à l'archevêché, à Westminster. Je lui envoyai un mot sollicitant auprès de lui le plaisir d'une entrevue. Je reçus la réponse par le retour du courrier. L'hôtel de l'archevêque est un bâtiment de pierre noire entre Victoria Street, où est la légation des États-Unis et la rivière. L'extérieur de ce bâtiment n'évoque pas l'idée que l'on se fait de sa destination et ressemble à une grande et triste maison de commerce. Une fois le porche noir et maussade dépassé, vous vous trouvez dans des pièces bien éclairées, excessivement propres, très bien arrangées et, en résumé, l'atmosphère calme et tranquille des monuments publics bien aménagés. Le messager de la porte m'introduisit dans une vaste antichambre et,

un moment après, je montais dans l'antichambre qui précède la salle de réception du Cardinal. Cette pièce est très longue, large, avec de hauts plafonds. Les fenêtres sont si larges et si hautes qu'elles prennent presque toute la hauteur du mur. Les plafonds sont blancs, les murs d'une teinte neutre, tandis que le plancher sombre et luisant, est couvert de beige. Tout autour, sont de nombreux tableaux représentant des Saints ou des sujets bibliques. Il y a aussi de nombreux rayons remplis de livres. Il y a, placées çà et là dans la chambre, de belles chaises d'un vieux style, quelques-unes en acajou et en cuir, d'autres en or de France et en tapisserie rouge. Au centre est une table couverte de drap rouge foncé sur laquelle sont des livres traitant de matières artistiques, de religion et d'architecture d'église. Il y a aussi un très beau buste en bronze de la Vierge Marie, fondu avec le bronze des canons pris pendant la guerre de Crimée. Le digne et solennel serviteur me laissa dans cette pièce et, cinq minutes après, les portes noires de la chambre privée s'ouvrirent et alors entra, non pas le domestique, mais le cardinal lui-même. Il m'invita à le suivre dans sa bibliothèque privée.

Le cardinal est très grand, il a plus de six pieds de haut. Il est très mince. L'âge a légèrement arrondi ses épaules. Il portait la longue soutane noire des prêtres, ornée de rouge. Les boutons sur

le devant étaient également rouges. En marchant, il découvrait des bas cramoisis mis en relief par des souliers découpés très bas. En deux ou trois longues enjambées, il fut au lourd fauteuil de cuir, à dossier élevé, placé près de la table ; le cardinal m'indiqua alors un siège et se tourna de mon côté. Une fois assis, il présentait le spectacle le plus intéressant et le plus pittoresque. La pose, le costume, le caractère énergique de ce Prélat distingué de l'Église catholique et romaine, auraient donné matière à un tableau lorsqu'il s'assit sous la douce lumière de la fenêtre. Sa toque de cardinal, d'un rouge sombre, s'avançait sur la tête et était même légèrement inclinée sur une oreille, ce qui lui donnait du caractère. Ses traits aristocratiques et ses longues mains blanches indiquaient un homme de la plus haute intelligence et de la race la plus raffinée. Sa physionomie est d'une douceur, d'une bonté exceptionnelles. Son front est large et haut. Ses yeux d'un gris sombre, bien enfoncés sous des sourcils saillants. Il a un nez romain d'une fierté toute aristocratique. Sa face est anguleuse et, naturellement, toute rasée. Les mâchoires sont hautes, avec une petite dépression dans le creux du menton. La bouche a des lèvres minces et droites. Son menton est pointu, saillant et de lignes très énergiques. Son cou, très long, était à moitié caché par un rabat de lin, s'équarrant par dessous, et était entouré d'une

cravate noire sur laquelle était enlacée une longue chaîne d'or. Il roulait dans ses mains une paire de lunettes en acier quand il parlait de la politique de l'Église et de ses relations avec la question du travail. Il parlait avec une grande facilité, scandant chaque parole. Sa voix, en aucun cas, ne s'élevait au-dessus du ton ordinaire, c'était le langage facile, agréable d'un homme du monde de la plus haute classe. Il avait une douceur et une simplicité dans ses manières qui prévenaient de suite en sa faveur. Lorsque la conversation fut terminée, il étendit la main vers moi et me dit que si le *Monde* de New-York désirait, à quelque moment que ce soit, des renseignements sur l'Église ou sur sa politique, il serait toujours heureux, dans la limite de son pouvoir, de les lui fournir. Il s'intéressait beaucoup aux États-Unis et aux problèmes dont on étudie là la solution. Il a foi en la discussion publique et au grand jour, et n'est nullement en communion d'idées avec les gens qui poursuivent leur but secrètement et par des moyens tortueux. Il prétend que ce qui est tenu caché est mauvais, et que, en conséquence, quel que soit le bien qui peut être accompli par les sociétés secrètes, il est largement contre-balancé par le mal causé par le système occulte.

Sa bibliothèque particulière est une pièce magnifique et large à peu près comme la moitié de l'anti-

chambre. Elle est bordée de vieux livres, du plancher au plafond. Quelques-uns de ces livres sont inestimables. C'est une merveilleuse bibliothèque contenant des documents précieux sur l'histoire des sociétés. Il y a une simplicité et une dignité dans tout ce qui touche au cardinal qui font beaucoup plus d'impression que toutes les formalités et toutes les cérémonies que l'on trouve dans les maisons royales en Angleterre.

Le cardinal ressemble beaucoup plus à un homme d'État qu'à un prêtre. Il a une apparence de force et une puissance d'une nature peu commune. Il est né pour diriger les hommes. Il y avait quelque chose de militaire dans sa façon résolue, prompte, décisive, de traiter les affaires qu'on lui soumettait. L'homme qui arrive à une haute situation dans l'armée compacte de l'Église catholique doit nécessairement être un homme de capacité et de caractère. Il n'y a pas de semblables dignitaires dans l'Église protestante d'Angleterre qui puissent, un seul instant, au point de vue de la valeur et de la force de caractère, être comparés avec ce prince éminent de l'Église catholique. L'archevêque de Canterbury est un vieillard doux, aimable, qui prend la vie aussi facilement que possible et qui ne s'occupe jamais par lui-même des petits côtés et des détails mesquins de son office. Le cardinal Manning, je le proclame hau-

tement, remplit ses devoirs de prêtre tout en travaillant comme un diplomate et comme un homme d'État.

Une autre particularité que je remarquais à son sujet fut qu'il parlait l'anglais sans aucun « accent anglais ». — Il parlait comme M. Gladstone, et comme les hommes d'État de premier ordre. L'accent anglais, ainsi nommé, imité de temps en temps par nos anglo-maniaques, n'est autre qu'une perversion de langage adoptée par les Cockneys. Les Cockneys (on appelle ainsi les Londonniens pur sang, qui n'ont jamais quitté Londres) et les classes sans éducation appuient d'une façon exagérée sur l'A et transforment certaines tournures de langage qui finissent par gagner les classes bien élevées qui sont en rapport avec eux. La classe des domestiques est responsable, dans une grande étendue, des particularités de langage des gens de la bonne société d'Angleterre, qui n'ont jamais pu surmonter l'influence de leurs serviteurs qui s'était fait sentir sur eux à un âge plus tendre. La masse des gens en Angleterre sont mal élevés. Il en résulte une grande incorrection de langage pour la majorité et cette imperfection de la majorité se retourne à son tour sur la minorité des hautes classes. Je ne crois pas qu'il soit possible de contester que la langue anglaise est parlée plus purement aux Etats-Unis qu'ici, et que nos compatriotes bien élevés parlent

beaucoup plus purement l'anglais et avec un bien meilleur accent que les gens bien élevés de la plus suffisante et de la plus satisfaite d'elle-même de de toutes les nations.

CHAPITRE IV

LE SYSTÈME POSTAL ANGLAIS — LA POLICE DE LONDRES L'ADMINISTRATION ET LA JUSTICE ANGLAISES

Les Anglais ont un excellent système postal. Il parvient à produire des bénéfices. Les revenus qui en proviennent sont appliqués chaque année à introduire de nouveaux perfectionnements dans le service. Ils ont développé à un tel degré leur service de transport que les lettres et les journaux sont distribués dans les districts ruraux aussi souvent que dans les villes. Le facteur fait de si fréquentes tournées que les boîtes aux lettres particulières sont presque inconnues dans les bureaux de poste anglais. Dans la ville de Londres, le courrier est levé des boîtes placées ou des « colonnes », comme on les appelle, toutes les heures de-

puis huit heures un quart du matin jusqu'à minuit. Entre minuit et huit heures un quart, il y a encore une levée matinale à trois heures. Aucune des lettres levées des « colonnes postales » et destinées à la localité ne vont au grand Bureau. Elles sont toutes portées aux bureaux annexes et de là distribuées. Le système est si parfait aussi bien en ce qui concerne la levée et la distribution des courriers, que vous pouvez envoyer une lettre par la poste dans le quartier le plus éloigné de Londres et recevoir une réponse par le courrier aussi vite que si vous vous étiez servi du télégraphe. Par là j'entends une dépêche adressée et retournée dans les conditions ordinaires du service télégraphique. Ce service est aussi effectué par la poste, mais il ne peut se comparer un instant avec le service rapide des lettres. Le service des postes départemental se fait de la même façon rapide à travers tout le Royaume-Uni et jusque dans les colonies même les plus lointaines. Ce service s'appelle la poste des paquets. Il correspond à notre « express service ». On y transporte de lourds paquets à un prix très peu élevé.

J'expérimentai par moi-même les règlements de fer de l'administration des postes anglaises l'autre jour en essayant de reprendre une lettre que j'avais jetée par erreur à la boîte. Ce n'était pas une bien grave affaire et aux Etats-Unis, je n'avais jamais

éprouvé la moindre difficulté à retirer une lettre des autorités administratives postales pourvu que je justifiasse être l'auteur de la lettre. Je crus pouvoir tenter la chose dans les mêmes conditions. J'allai à la boîte où j'avais déposé ma lettre. Le facteur devait passer dans dix minutes. J'expliquai mon cas à un brave policeman de faction à cet endroit ; il me dit que j'aurais ma lettre. J'en avais conservé la suscription et comme l'enveloppe avait au dos une devise, il était impossible de ne pas la reconnaître. Quelques minutes après, le facteur ar riva. Il était vêtu d'une sorte d'uniforme militaire rayé de rouge. Il portait sur ses épaules un lourd, long et large sac de chanvre, dans le genre de ceux dont se servent les fermiers pour cueillir leurs pommes. Il n'y avait ni serrure ni liens pour fermer ce sac. Lorsqu'il eût vidé la boîte, je lui exposai ma requête. Il me regarda effaré, à cette demande, et ferma son sac d'abord, disant qu'il ne pouvait même pas écouter une pareille proposition mais que si je le désirais, je pourrais venir avec lui au bureau et soumettre l'affaire à l'agent de service. Je le suivis. Ce petit facteur anglais semblait marcher sans se presser, mais, je m'aperçus bientôt que pour le suivre, il me faudrait allonger le pas d'une façon à laquelle je suis peu habitué. Il adoptait un pas très court, mais ses souliers garnis de gros clous martelaient le sol de coups précipités. Sa

marche était d'au moins cinq milles à l'heure en se rendant au Bureau.

Au Bureau, un autre agent en uniforme bleu me renvoya à l'Inspecteur, petit homme résolu, barbu, et en tenue civile. Il me dit qu'il n'y avait rien à faire. Une lettre, une fois mise à la poste, devenait la propriété du destinataire et le Directeur général des postes en était responsable jusqu'à ce qu'elle lui soit délivrée. Il me demanda si je voulais lire le règlement ; ce que je fis et je vis qu'il défendait en effet de rendre toute lettre mise en boîte à l'expéditeur ; mais au bas de ce règlement, je lus qu'une exception pouvait être possible en s'adressant au secrétaire du Directeur général des Postes. Cela me donnait une nouvelle jambe pour agir. J'allai alors voir le chef du Bureau. Je lui demandai combien il fallait de temps avant que la lettre partît du Bureau pour être distribuée. Il me dit que ce serait dans trois quarts d'heure ou une heure environ. Je lui demandai s'il retiendrait la lettre si j'avais un ordre du secrétaire du Directeur général des Postes. Il répondit qu'il obéirait certainement à un ordre du fonctionnaire dont il s'agit, mais que sans cet ordre, il ne retiendrait pas la lettre une seconde.

Je le quittai alors, ayant trois quarts d'heure devant moi pour faire trois milles dans la ville avant d'arriver au secrétaire. Par le chemin de fer sou-

terrain je pus atteindre l'administration centrale en trente-cinq minutes et dix minutes après, sans beaucoup de formalités — moins qu'il n'en faut pour arriver jusqu'à la personne du Directeur général des Postes à Washington — je fus introduit en présence de l'âme du département des Postes d'Angleterre, le secrétaire du Directeur général. Je lui demandai de consentir à me rendre ma lettre. Il fut excessivement poli mais s'y refusa tout à fait. Il me dit qu'il ne doutait nullement que je ne sois l'auteur de ma lettre et que je ne susse la reconnaître; il était navré de ne pouvoir rien faire en cette circonstance, mais la règle était formelle et depuis des années on l'appliquait sans exception en faveur de qui que ce soit. Il me dit : « Tous les jours des personnages de tout rang et de toute condition se présentent devant moi pour ravoir des lettres qu'ils ont mises à la poste par erreur; mais personne n'a vu plier la règle ». — « Le but de cette règle », dis-je, « est sans doute de protéger les intérêts du public ? »

— Certainement, c'est là son but.

— Alors, vous qui faites la règle et pouvez l'appliquer à votre volonté, vous devriez cependant faire quelques exceptions. Si vous êtes convaincu que le public ne sera lésé en rien, vous ne pouvez vous refuser à la suspendre quelquefois.

— Que diraient nos subordonnés si nous transgressions nos propres règlements? »

— Ces règlements sont faits pour vos subordonnés, qui ne doivent avoir aucune initiative dans cette affaire; mais aucun subordonné n'a le droit de commenter les ordres des supérieurs. »

Il secoua alors la tête et me dit que ce n'était pas là une raison. Le Département des Postes d'Angleterre ne transgressait jamais ses règlements. Alors je lui demandai s'il ne voulait pas admettre qu'une lettre ayant reçu une fausse destination ne serait pas capable de donner lieu à quelque tragédie domestique ou à quelque grand scandale. Il me répondit à cela :

« J'ai examiné votre cas et vous m'avouerez qu'il n'est pas sérieux. Je n'ai pas l'habitude de prendre des décisions hypothétiques sur des cas de même nature. Cependant je n'hésite pas à vous dire que je ne crois pas que la règle doive être transgressée même dans des circonstances graves : à aucun prix je ne le ferais sans consulter notre avocat général ».

— Mais pendant ce temps, étant donné votre système de distribution rapide et la règle de n'apporter aucun délai dans leur transmission, la lettre serait arrivée à destination avant que vous puissiez voir votre avocat général. »

— Ah! dit-il, je vois que vous admirez la perfection de notre système postal, et bien qu'elle vous gène dans votre cas particulier, vous devez avouer que c'est le système postal le plus perfectionné du

monde et nous n'y sommes arrivés qu'en ne commettant ou ne laissant commettre aucune infraction à nos règlements. »

Je me rendis compte, par une expérience personnelle l'autre jour, de certains règlements de la police de Londres. Je sortais des bureaux du *World*, situés dans la cité ; je pris un cab mais j'y laissai mon parapluie. J'étais à peine arrivé à destination que je pensais à cet objet. Je revins immédiatement sur mes pas. Le cocher était parti avec sa voiture. Je demandai à un cabman du voisinage quelle direction il avait prise en lui expliquant mon oubli. Il me dit : « Il ne pourrait pas vous rendre votre parapluie s'il se trouvait là. Chaque cocher est forcé de déposer à la police tout ce qu'il trouve dans sa voiture et ne peut rendre un objet après que son possesseur a quitté le cab à personne excepté à la Police. Vous trouverez votre parapluie », me dit-il, « à Scotland Yard ». J'envoyai quelqu'un dès le lendemain à Scotland Yard avec la description de mon parapluie. Le superintendant de la direction des objets perdus m'envoya aussitôt un imprimé à remplir, dans lequel je devais indiquer l'heure exacte à laquelle j'avais pris le cab, si possible, et donner une description complète de mon parapluie, mon adresse particulière et dire ce que je faisais. Après avoir fait droit à tous ces *desiderata* je renvoyai l'imprimé à Scotland Yard. Mais j'appris qu'il y avait encore une

formalité avant que je pusse recouvrer mon bien. Il y avait un acte du Parlement obligeant les cochers de cab, sous peine de punitions graves, de retourner à la Police tout ce qu'ils trouvaient dans leurs voitures. D'un autre côté, ce même acte du Parlement décidait qu'il serait attribué aux cochers qui l'observeraient une demi-couronne par livre sterling sur la valeur des objets ordinaires déposés. Pour les bijoux, ils reçoivent trois shellings par livre. Tout cet argent est donné aux cabmen, disent les gens de police. Il y a au moins quelque chose de consolant dans cet acte. La loi anglaise est tellement sévère, qu'il vous est impossible de perdre un objet quelconque dans un cab ou autre voiture publique. Mais, si cela vous arrive, il vous faut donner douze pour cent de sa valeur pour le ravoir.

Un Américain de mes amis, qui avait été volé dans un hôtel, se trouva dans une position bien embarrassante par ce fait que la police retrouva tous les objets dérobés. A ce propos, il doit être pris note par les Américains que les hôteliers de Londres ne répondent nullement des objets volés aux voyageurs dans leurs chambres. Du moins c'est ce que la plupart de ceux qui descendent à l'hôtel m'ont dit. Les voleurs qui « font » les hôtels sont généralement bien mis et marquent bien. Ils errent dans les corridors et dès qu'ils voient une clef laissée étourdiment sur la porte d'un voyageur, ils entrent et

visitent la chambre, en emportant tout ce qui en vaut la peine. Ces voleurs portent souvent des pardessus sur leur bras gauche. Ils cachent les objets volés sous ce pardessus ou dans les poches de ce vêtement et sortent de cette façon. Mon ami, qui eut tous ses vêtements, à l'exception de ceux qu'il portait sur lui, et une foule d'objets achetés pour en faire cadeau chez lui, volés dans sa chambre, ne put, lorsque la police eut mis la main sur le voleur et recouvré les objets, les ravoir qu'après l'issue du procès. Il fut également informé qu'il devait rester à Londres comme témoin contre le voleur et que le procès durerait au moins deux mois. Voilà ce qui peut arriver à la plupart des visiteurs qui sont victimes des voleurs d'hôtels. Mon ami ne pouvait pas rester. Il avait des engagements d'affaires en Amérique de la plus haute importance pour lui. Quand il s'aperçut qu'il était lui-même sous la surveillance des détectives qui devaient empêcher son départ, il fila sur le continent et de là chez lui. Quand l'affaire arriva devant les tribunaux, il n'y avait plus personne pour poursuivre les voleurs. Le fait que les gens qui descendent dans les hôtels ont en général peu de temps à rester à Londres, enhardit dans la plus grande mesure les dévaliseurs d'hôtels.

Dans le même ordre d'idées je me suis expliqué, l'autre nuit, pourquoi les policemen ont tant de répugnance à faire des arrestations la nuit dans les

rues de Londres. Dans un précédent article, j'ai décrit les scènes de vol et de brigandage dont le Strand est le théâtre après minuit. La police n'intervient jamais. La raison en est celle-ci : les policemen sont de service de six heures du soir à six heures du matin. S'ils font une arrestation pendant la nuit, ils seront obligés de se rendre à la Cour de police en grand uniforme à dix heures le lendemain matin et auront peut-être à rester de service toute la journée pour attendre leur tour de témoigner. Il en résulte qu'une arrestation équivaut pour eux à être condamnés à passer vingt-quatre heures sans sommeil. Il ne faut donc pas s'étonner de leur répugnance à faire des arrestations. La loi anglaise relative au témoignage judiciaire paraît être aussi pénible, aussi dure pour ceux qui sont cités comme témoins que dans la ville de New-York, où un témoin est souvent plus puni que le criminel lui-même.

J'ai souvent entendu parler des cours de justice anglaises comme des plus parfaites du monde entier. La rapidité et l'équité de leurs décisions ont été constamment des thèmes d'admiration pour toutes les relations que j'avais dans le monde judiciaire des États-Unis. Mais en l'examinant de près, on ne tarde pas à s'apercevoir que le système de rendre soi-disant la justice en Angleterre est loin de se prêter à une description enthousiaste. Il est cer-

tain que lorsqu'il s'agit des grands crimes, qui passionnent l'opinion publique, le mode de procédure est admirable. On donne à l'assassin en Angleterre tous les moyens possibles de défendre sa tête, mais dans les petites causes, de trop peu d'importance pour attirer l'attention du public, j'ai constamment entendu raconter des faits témoignant d'une injustice révoltante.

Ce n'était pas plus loin que la semaine dernière que je fus témoin d'une de ces cruelles histoires. On se rendit coupable d'une injustice flagrante dans le cas d'un pauvre homme, qui réclamait une somme de 1,000 livres sterlings. Aucun des grands journaux de Londres n'en ont parlé. Aucun membre éminent du Parlement n'a signalé cette injustice à l'attention des autorités gouvernementales. Voici le cas en peu de mots. Le défendeur, dans cette réclamation des 1,000 livres sterlings, fut arrêté il y a quelques mois, sous l'inculpation de vol de soie appartenant à la compagnie du Great Western Railway. Il avait été démontré à la cour que l'auteur du vol de ces marchandises était un homme portant une longue barbe noire. L'accusé était blond et rasé. Ce cas, dans l'esprit des juges, aurait donc dû plaider pour lui et démontrer qu'il n'avait rien de commun avec le voleur. Mais comme il avait été arrêté et emprisonné, la Compagnie chercha à établir des preuves de sa culpabilité. Si elles avaient manqué et que son

innocence eût été prouvée, on aurait été tenu de servir des dommages et intérêts à ce pauvre diable pour son emprisonnement arbitraire. Cette puissante société mit tout en œuvre pour constituer des preuves. Les jurés, sur les arguments habiles des avocats de la Compagnie, déclarèrent l'accusé coupable. Aux termes de la loi, le minimum de la peine que l'on devait lui infliger était de sept ans de travaux publics. Le juge fut obligé de lui appliquer cette peine, mais avec de tels considérants dans le jugement que le prisonnier pouvait s'en servir pour en appeler à la clémence royale. Le simple récit des faits parut constituer une injustice si révoltante, que l'accusé obtint immédiatement sa grâce de la Reine. Il attaqua alors la Compagnie du Great Western en dommages et intérêts. Il se heurta alors devant cet argument que, ayant été condamné à une peine infamante, il était mort aux yeux de la loi et qu'il était impossible d'admettre sa requête. Sa grâce, qui entraînait de la façon la plus formelle la certitude de son innocence, n'était pas regardée comme suffisante pour se pourvoir devant la Cour.

Devant la Cour, la semaine dernière, le défendeur fit ressortir l'anomalie de sa situation. Il dit en effet : « Ma position est ruinée. J'ai perdu tout mon avoir par suite d'une persécution injuste. On me dit à la haute Cour de justice que je suis mort aux yeux de la loi et que je ne puis, par conséquent, obtenir

aucune compensation. Je veux aujourd'hui me prévaloir de cette décision pour être protégé. Si je n'obtiens pas justice sur le premier point, comment puis-je me la faire rendre sur le second? » Le juge éclairé fut obligé de remettre la cause pour pouvoir considérer ce nouveau point. Il dit qu'un pareil cas ne s'était jamais présenté devant lui. Il reconnaissait même la monstrueuse injustice dont ce pauvre diable avait été victime, mais il ignorait comment on pouvait interpréter la loi de façon à lui venir en aide.

Le système de la magistrature policière de Londres est maintenant l'objet d'enquêtes sérieuses. Il résulte en effet de toutes les études et de tous les rapports faits à ce sujet et de l'enquête qui a suivi ce procès Cass, que les décisions des magistrats de la police sont prises exclusivement d'après le témoignage des agents de police et que tout ce qu'il plaît à l'un de ceux-ci de raconter est cru de préférence à tout autre témoignage. La police aujourd'hui, pour justifier l'arrestation de l'innocente Cass, a été chercher les preuves de faits dénaturant sa conduite. Une plus infâme manière de procéder, dépassant de beaucoup l'outrage de l'arrestation, ne s'est jamais rencontrée. Un second cas d'injustice semblable s'est produit l'année passée mais sans appeler l'attention. Une dame vivant dans un faubourg de Londres eut à se plaindre d'un rustre qui était grimpé sur le mur

de son jardin et avait cassé une branche d'un de ses arbres fruitiers. Elle porta l'affaire chez le constable. Il arrêta le rustre et la dame reçut avis de se présenter devant l'officier de police de son district pour porter témoignage contre le prisonnier. Cette dame, une fois arrivée devant la cour, fut installée dans un local où attendent d'ordinaire les témoins ; elle crut par erreur son tour arrivé de se présenter devant le tribunal et se mit en devoir d'entrer dans la salle d'audience. Le constable de service à la porte lui ordonna de rentrer et en la repoussant dans l'intérieur de la pièce, la frappa trois fois à la poitrine. Elle fut tellement suffoquée devant cette agression qu'elle ne put comparaître devant le tribunal quand sa cause fut appelée, de sorte que le paysan fut relâché, escorté triomphalement à la sortie par tous ses amis. Cette dame un peu après produisit à la cour un certificat du chirurgien constatant la brutalité dont elle avait été victime, mais le constable ne fut même pas réprimandé, les magistrats déclarant qu'ils s'en rapportaient à sa parole en dépit du témoignage du chirurgien. Le constable dit qu'il avait simplement repoussé la dame. Elle fit appel de cet odieux traitement devant le chef de la police, sir Charles Warren, mais il est probable qu'on n'en entendra plus jamais parler.

L'acte odieux accompli par la justice anglaise et que je vais vous citer comme dernier exemple, ne

pourrait jamais se commettre en Amérique, dans quelque ville que ce soit. Cela se passa à Illkington. Ce jour-là le criminel était... un enfant de six ans. Il était accusé d'avoir volé une montre. Le bébé prétendit l'avoir trouvée. Sa mère la rendit d'ailleurs promptement à son propriétaire. Le baby aurait au moins pu bénéficier du doute. Mais le propriétaire — bon et vertueux pharisien — se plaignit. La police exécuta la prise de corps pendant la nuit. Le petit garçon fut arraché de chez lui, entre une et deux heures du matin. Pensez un peu ! Il fut enfermé jusqu'au matin. Le magistrat ordonna alors qu'il fût fouetté de verges. Ce fut fait avec une telle cruauté que le corps du pauvre petit homme ne fut plus qu'une plaie depuis le dos jusqu'à l'estomac. Vous voyez la cruauté diabolique de cette punition pour un être si faible! On m'a dit que la Reine ne lisait pas d'autres journaux que le *Morning Post*. Comme il n'a été fait aucune mention de ce cas dans la feuille dont il s'agit, je présume qu'elle n'en aura jamais entendu parler. Le secrétaire de l'Intérieur est censé faire une enquête sur ce cas : mais soyez sûrs qu'elle n'aboutira pas.

CHAPITRE V.

LE PRINCE DE GALLES AU « SMOKING CONCERT ».

Un des traits de la vie sociale de Londres inconnus chez nous, ce sont les *Smoking Concerts*. Il y a plusieurs sociétés à Londres qui montent des *Smoking Concerts*. Ils sont considérés comme un des plaisirs les plus intéressants. Les hommes seuls y vont. La tenue du soir est de rigueur. Les assistants sont éparpillés çà et là, au hasard et fument pendant l'exécution d'un excellent programme. C'est un heureux mélange de formalités et de sans-gêne; généralement ces concerts sont organisés par des hommes ayant des loisirs et qui trouvent une occupation dans l'étude des arts. Une des plus fashionables de ces organisations d'amateurs est la Société Royale et orchestrale des amateurs, qui tient ses réunions une fois par mois pendant l'hiver à Prince's Hall, Picadilly. C'est de cette société que le duc d'Édimbourg est président. Elle est spéciale-

ment courue par la famille royale. « Patronnée » est, je crois, l'expression consacrée. Le Prince de Galles suit tous ses concerts. C'est un des rares endroits où il vient de bonne heure et où il reste jusqu'à la fin. Cette société a un orchestre de 80 membres. Chaque membre est censé être un gentleman libre de son temps ou un fils de famille. Quand le duc d'Edimbourg est à Londres, il conduit lui-même l'orchestre. Aujourd'hui il est sous la conduite d'un homme du métier. De temps en temps, quelques professeurs aident à dresser les programmes, mais l'exécution est due tout entière aux amateurs ou aux membres de la société.

J'ai assisté à un de ces concerts l'autre soir. Un membre de la société me procura un billet dont le prix était de dix shelling. Quiconque peut acheter des billets et assister à ces auditions pourvu qu'on soit connu d'un des membres de la société. On ne vend pas de cigares dans la salle. Les gens qui veulent fumer apportent leurs cigares ou leurs cigarettes avec eux. Le brandy, le whisky d'Écosse ou d'Irlande sont fournis en haut comme en bas sans supplément de prix. L'expression adoptée à Londres pour exprimer l'expression de prendre quelque chose est l'odieuse phrase « prendre un ballon ». « Voulez-vous prendre un ballon? dit un copurchic authentique à un autre quand il veut l'inviter à boire. C'est la phrase la plus stupide et la

plus dénuée de sens. Les mots d'argot ont souvent une raison d'être et une origine toute logique, mais je ne trouve rien de semblable dans cette phrase.

On m'a dit que c'était un des endroits où le Prince de Galles se dépouillait de toute cérémonie et s'affranchissait de toute formalité. C'est à ces concerts qu'il se place sur le pied de la plus parfaite égalité avec les membres de la société. C'est là qu'il vient s'asseoir parmi eux librement et sans étiquette, buvant son brandy et son soda, fumant son cigare pendant le concert comme un visiteur ordinaire. Il est nécessaire d'ajouter qu'il y occupe le rang d'un Prince de Galles. Je ne vois pas qu'il soit possible de faire plus de cérémonie avec quelqu'un et l'égalité dont s'agit ne vient à l'idée de personne. D'abord, dès qu'il parut à l'une des entrées latérales de côté, accompagné d'un de ses familiers, l'honorable H. Terwhit Wilson, vêtu d'une simple tenue de soirée, toute l'assistance se leva, comme fait le congrès des États-Unis à l'entrée du Président le jour de l'inauguration. Tout le monde resta dans une attitude respectueuse jusqu'à ce que le Prince de Galles se fût avancé dans un petit espace carré, à une des extrémités de la salle, juste devant l'orchestre. Ce petit coin était bordé de sofas, de fauteuils avec une table au milieu sur laquelle étaient deux vases de fleurs. Le Prince prit place sur le sofa, au centre, faisant face à l'orchestre. Tant qu'il

ne fut pas assis, l'auditoire resta debout. Aucune des personnes présentes n'avait le droit d'entrer dans cette enceinte réservée sans invitation spéciale du Prince de Galles, à moins d'être un grand fonctionnaire ou d'un rang qui lui permît d'être en relations sociales et familières avec le Prince. Il y avait une table, au delà de ce carré, contre le mur, spécialement réservée aux rafraîchissements du Prince de Galles. Son propre domestique, en livrée rouge, se tenait là contre le mur pendant toute la soirée, prêt à répondre au moindre geste de son maître. Ce petit carré, où se tenait le Prince, ne tarda pas à se remplir de personnages notables et distingués. Le Lord chambellan, qui n'est jamais bien loin du Prince de Galles, se tenait à sa gauche et M. Wilson à sa droite. Aucun des dignitaires qui entouraient le Prince de Galles ne se permettait de lui parler avant que celui-ci ne leur ait adressé le premier la parole. Chacun des assistants suivait avec de grandes marques d'intérêt les mouvements du Prince comme si c'était la première fois qu'il le voyait. Le Prince applaudit. Personne ne se serait permis d'applaudir avant lui. Il voulut bien dire une ou deux fois « bien, bien », et alors l'auditoire devint frénétique dans son approbation. Pendant l'entr'acte entre la première et la seconde partie, le Prince envoya chercher M. Schönberger, un pianiste qui lui avait fait beaucoup de plaisir et le

complimenta personnellement. Le pianiste donna les marques les moins équivoques d'extase en saluant et resaluant le Prince. S'il arrive jamais aux portes du ciel et qu'il soit admis sans forme de procès dans le séjour de la félicité, il ne paraîtra jamais plus heureux que ce soir. Le Prince parut avoir un goût particulier pour la musique. Il écouta avec un intérêt soutenu chacun des numéros du programme et montra une véritable appréciation de connaisseur dans ses applaudissements et dans ses approbations. C'était cependant une chose risible de voir l'attitude de son entourage et penser que le Prince venait là — à ce que m'ont dit plusieurs gentlemen anglais — pour se délasser et pour se détendre un peu de l'étiquette et pour faire « le bon enfant » avec les membres de la société. Je n'ai vu jusqu'à présent personne entouré de plus de formalités et il n'y eut pas la moindre velléité de familiarité envers lui, du commencement jusqu'à la fin.

Toute personne suivant ce concert est tenue de signer son nom sur le livre des visiteurs. Un coup d'œil sur ce livre pendant quelque temps vous fera passer en revue tous les noms marquants de Londres. Le Prince de Galles lui-même signe sur le livre. Son nom est toujours à la tête de la liste, une place libre étant spécialement réservée à son nom et à ceux des personnes de sa suite quand il lui

arrive de venir en retard. Le livre est placé à la partie antérieure de la salle, par où entrent les membres. On se sert de plumes d'oie. Presque tous les autographes sont écrits d'une main ferme et nette. La signature d'Albert Edouard est moulée en grands caractères et se termine par un paraphe un peu troublé et éclaboussé d'encre. Ce livre contient une collection d'autographes les plus intéressants de tous les gens marquants d'Angleterre et aussi des étrangers les plus distingués. Il n'y a pas un diplomate ou un homme d'État d'Europe en résidence ou de passage à Londres qui ne vienne à ces « *Smoking Concerts.* » Quand le concert est très fréquenté, il y a un nuage de fumée bleue qui est suspendu sur les assistants comme un brouillard. Mais la salle est si grande que l'atmosphère ne s'alourdit ni ne s'épaissit jamais, au moins de façon à pouvoir incommoder les fumeurs placés dessous. On n'invite jamais les dames à ces séances. Il y a deux loges cachées par des rideaux surplombant cette salle. Dans l'une d'elles la Princesse de Galles vint un soir pour satisfaire sa curiosité vis-à-vis de ce plaisir unique en son genre. Mais ces loges sont à plusieurs pieds au-dessus de la scène, précisément dans la région de la fumée. La Princesse trouva que la fumée était trop épaisse et commença de suffoquer. Elle ne put rester cinq minutes sans trahir sa présence par un accès de toux, alors elle

se retira précipitamment et n'eut pas, depuis, la velléité de renouveler l'expérience.

Cela produit un drôle d'effet de voir le chef d'orchestre fumer en conduisant ses musiciens, et ceux-ci prendre leurs cigares ou leurs cigarettes pendant les pauses d'une pièce classique d'une interprétation difficile. Mais les membres de l'orchestre semblent en fumant acquérir plus de brio et ils jouent avec grande délicatesse, avec beaucoup de fini et d'expression.

CHAPITRE VI

GENS DE COULEUR

Supériorité de la position des gens de couleur en Angleterre. Nombreux exemples.

Les gens de couleur, ambitieux de s'associer aux blancs pour échapper à l'infériorité de leur position en Amérique, devraient émigrer en Angleterre. Dans ce pays, on ne nourrit aucun préjugé contre les frères de couleur. En fait, cela paraîtrait plutôt constituer une prévention en leur faveur. Il n'y a pas beaucoup de nègres en Angleterre, comparativement aux blancs, mais ceux qui y résident semblent particulièrement enchantés de leur situation. Les nègres vivent sur le même pied que les blancs, et sont en relations d'amitié et de camaraderie avec les Anglais du même rang qu'eux, et souvent même d'un rang supérieur au leur. J'ai vu bon nombre de nègres se promener et monter à cheval avec des dames élégantes, et d'aspect brillant. Il est aussi

assez ordinaire de voir des négresses accompagnées par des messieurs distingués. Si une négresse n'a pas de suivant de race blanche, c'est parce qu'elle préfère quelqu'un de sa race. J'ai vu un nombre considérable de nègres et de négresses en Angleterre, mais je les ai vus invariablement en société avec des blancs. Je ne me rappelle pas avoir vu de nègres ensemble. Pouvant faire un choix entre leurs congénères et toute la population blanche de l'Angleterre, ils se sont naturellement prononcés en faveur de cette dernière. Le seul préjugé qui existe en Angleterre contre les nègres règne chez eux-mêmes. Dimanche dernier, remontant la rivière pour aller à Kew, je vis arriver à bord, à Chelsea, une blonde aux yeux bleus, au teint éclatant. Elle avait les manières d'une femme de charge ou d'une servante de premier ordre. Elle était habillée de noir avec un petit chapeau d'Astrakan posé sur ses cheveux d'or. Elle était accompagnée du plus vilain échantillon de nègre que j'aie jamais vu. Il était petit, maigre, chétif, malingre, tout ridé. Il avait la couleur malsaine du fruit malheureux de l'union d'un avorton blanc avec une mulâtresse dégénérée. C'était un échantillon de métis de la dernière catégorie et le représentant d'une race de nègres inférieure. Les yeux étaient petits, clignotants, ternes, et avaient l'orbite jaune. Ses dents étaient sales, cassées, déchaussées. Sa barbe rare,

inculte, cachait une partie de ce visage malsain. Une crinière épaisse, ni laine ni cheveux, mais une masse noire de quelque chose entre les deux, sortait de dessous son chapeau bas de forme. Ce spécimen dégénéré de l'humanité était regardé par cette petite bonne anglaise au visage frais, aux habits propres et gracieux, comme un individu d'un rang et d'une position supérieurs. Lorsqu'ils furent assis sur une banquette de côté, son noir compagnon passa autour de sa taille et sous son manteau sa main maigre et terminée par des ongles jaunes, et la regarda avec toutes les marques de la satisfaction la plus évidente. Un tel spectacle dans un bateau public des régions du Sud eût infailliblement valu à ces deux voyageurs une promenade par-dessus bord. Mais, personne ici, à part un petit groupe d'Américains qui voyageaient sur ce steamer, ne parut choqué de cette étrange camaraderie.

J'ai été cet été dans ce qu'on appelle à Londres les « residential flats », près de Hyde Park. On emploie là plusieurs porteurs. L'un d'eux est un nègre d'Amérique qui a fait son éducation et son instruction en servant dans un wagon-lit, et ensuite dans un hôtel de New-York. Il porte une livrée bleue à double rangée de boutons de cuivre, avec une casquette ronde, plate sur le haut et à visière carrée. C'est un individu très imposant, il a la voix douce

et mélodieuse des plus beaux types de sa race. Il est propre et a une excellente tenue. C'est le héros de toutes les cuisinières et de toutes les soubrettes de l'endroit. Il travaille surtout la nuit et ne sort jamais sans être escorté d'un groupe d'admiratrices. Il n'en a jamais moins de six autour de lui. Leur attitude exprime l'admiration la plus passionnée. Jamais Bunthorne n'a été l'objet d'une telle adoration. Mais il accueille tous ces hommages froidement. Il ne fait, selon toute apparence, que peu de cas des petites blanches qui courent après les nègres. Il permet aux soubrettes de courir après lui; mais rien de plus. Toutes les filles parlent de lui en faisant précéder son nom du mot « monsieur ». Aucun des chasseurs blancs ne jouit d'une pareille faveur. On les appelle par leur nom de baptême tout court, bien que deux ou trois d'entre eux soient avancés en âge et aient des familles nombreuses. Le chasseur nègre est toujours M. Brooks. Une de ses plus ferventes admiratrices, femme de chambre née et élevée à la campagne, qui n'a pas encore perdu ses fraîches couleurs acquises dans la vie des fermes, exprimait l'autre jour le vœu que lorsqu'elle aurait un mari, elle espérait que ce fût un homme noir aussi magnifique que M. Brooks.

Sortant l'autre matin de la gare de Paddington, je vis déboucher avec fracas un fiacre à quatre roues. Le haut était couvert de malles, de sacs, de

boîtes. Six facteurs de chemin de fer, au visage rubicond, se tenaient en ligne pour recevoir ce magnifique stock de bagages. La porte du fiacre s'ouvrit, et il en sortit un homme aux traits réguliers, plein de vie, alerte, l'air actif, et vêtu comme un membre du clergé. Son costume n'indiquait pas qu'il appartînt à l'Église anglicane plutôt qu'à l'Église catholique, attendu que les ministres des deux religions portent tous les deux le petit chapeau noir si populaire chez nous dans l'Ouest et l'uniforme noir avec la bavette à bordure blanche. Après lui vint une négresse noire, de haute taille, à la figure douce et habillée de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Un grand chapeau à rubans jaunes était perché sur le sommet de son chignon étroit et crépu. Elle était noire aux trois quarts. Ses yeux brillaient sur sa sombre face. Elle devait avoir dix-huit ans. Je supposais que c'était une domestique. Elle fut immédiatement suivie d'une autre négresse, aussi gaîment habillée et à peu près de la même couleur, puis survint une autre, un peu plus noire, un peu plus petite, plus grosse, évidemment la gouvernante de la société. Il était clair que ce n'étaient pas des sœurs de charité de couleur. Elles étaient trop gaîment habillées pour cela. Elles étaient là parfaitement à leur aise et regardaient le clergyman comme un homme dont l'unique soin dans la vie était de s'occuper d'elles. C'est lui qui

veilla sur leurs bagages, prit les tickets, et se démena pour leur procurer leurs aises, du confortable et du bien-être, et quand le moment de monter en voiture fut venu, ce fut la plus jeune, celle qui portait ce chapeau à rubans jaunes haut perché sur son occiput, qui prit son bras et d'une façon nonchalante, grimpa dans un compartiment de première classe, suivie par ses noires compagnes. Ce compartiment était spécialement réservé pour eux et quand le train se mit en marche, le prêtre était assis en face de ses trois fées de couleur, écoutant avec ravissement et attention leur vives remarques, leurs joyeux ricanements qui tout d'un coup se changeaient en rires sonores.

Étant donné l'absence complète de préjugés à l'égard des gens de couleur, je ne crois pas pouvoir donner aux nègres ambitieux un meilleur conseil que celui de venir en Angleterre. Ceux du Sud, qui ont vu leurs espérances politiques ruinées par l'action énergique des ligues des blancs, par l'intervention des ballots de tissus et par l'habileté des blancs à compter les votes, devraient, par tous les moyens possibles, venir en Angleterre. Il n'y a rien ici qui gêne leur marche en avant. Ils pourraient voir s'améliorer une position naturellement avantageuse, à eux accordée par les Anglais. Par d'habiles mariages favorisés par l'admiration dont ils sont l'objet de la part des blancs, ils peuvent à un

moment donné trouver libre le chemin du Parlement et même du Cabinet. Les Anglais aiment beaucoup les orateurs, et les nègres, chez nous, sont très bien doués sous le rapport de la parole. Un des nègres les plus éloquents qui parlèrent jamais au Congrès, Elliot, un nègre pur sang, fit toute son éducation à l'Université d'Oxford en Angleterre.

CHAPITRE VII

LES SOLDATS ANGLAIS

Exemples d'adresse de « Tommy Atkins ». — Prouesses équestres.

Les soldats anglais sont des figures familières dans la vie de Londres. Ils sont plusieurs milliers toujours cantonnés dans les *barracks*. Les soldats, pris isolément, sont tous de très beaux hommes. Ils sont choisis avec soin. Ils sont grands, larges d'épaules, droits, ont l'air viril. Ils ont un galbe que l'on ne rencontre nulle part parmi les autres soldats des armées du continent. On les voit dans toutes les places publiques de Londres dans leurs tuniques étroitement boutonnées, avec leurs ridicules casquettes, semblables à des boîtes à pilules, campées sur une oreille. Ils sont généralement par groupes de trois ou quatre, brandissant leurs petites cannes de jonc, et posant d'une façon à faire

pousser des cris d'admiration à toutes les bonnes d'enfants et à toutes les cuisinières du voisinage. Ces magnifiques types de beauté physique forment les éléments de la plus belle armée des temps modernes. Mais l'armée anglaise est mal conduite. Son administration est étrangement arriérée si on la compare à celles des autres armées d'Europe. Elle est la dernière à adopter les perfectionnements apportés dans l'armement. La faveur prime tous les règlements. Le commandant en chef, le duc de Cambridge, ne doit son commandement qu'à son titre. Il n'est nullement soldat et n'entend rien à la science militaire. Au Parlement, chaque fois que la question de l'armée y est soumise, on y apporte des histoires sans nombre d'ignorance et de dilapidation. Gordon perdit la vie parce qu'il manqua de munitions. Quelques-unes des circonstances les plus malheureuses de la guerre du Zoulouland provinrent de la mauvaise qualité des cartouches distribuées aux soldats, qui faisait de leurs fusils une arme inutile.

Il n'y a pas une armée au monde où les soldats soient plus physiquement entraînés qu'en Angleterre. J'ai été témoin des magnifiques résultats de cet excellent système d'entraînement l'autre jour à un tournoi militaire à la salle d'Agriculture d'Islington. Les hommes choisis étaient de magnifiques jeunes gens forts, actifs, lestes. Tous ceux qui ont

pris part à ce tournoi étaient des sous-officiers et des hommes de troupe. Ces représentations attirent beaucoup de monde et il en résulte un grand profit pour ceux qui les organisent. Le hall est large, long, avec une piste de sable de huit cents à mille pieds de longueur et d'environ deux cents pieds de largeur. C'est sur cette piste que prennent place tous les lutteurs. L'escrime, les luttes au sabre et à la baïonnette ne sont pas aussi intéressants que les exercices équestres.

Un de ces premiers exercices fut ce qu'on appelait « couper le citron. » On suspendit deux citrons par un fil de cinquante pieds à peu près à portée du sabre d'un cavalier. Au signal du cor de chasse, le cavalier se précipite d'une extrémité de la piste de toute la vitesse de son cheval et dès qu'il arrive devant les citrons, il doit couper le premier fil et du revers couper l'autre. Il y a très peu de distance entre les deux fils et le cavalier passe au triple galop, cependant deux ou trois des plus habiles parvinrent à faire tomber les deux citrons par de savants coups de sabre. On continua la représentation par l'épreuve du drapeau. On plaça d'abord sur la piste, assez bas sur le sol, à quatre pouces environ, une sorte de cheville de bois carrée et de couleur blanche. Alors plusieurs lanciers devaient charger à toute vitesse, et, au moment de leur passage devant l'objet, il fallait qu'ils le touchassent en plein de leurs lances

de façon à l'enlever du sol et à l'emporter à l'autre extrémité de la piste. Pour réussir, il fallait le faire sans ralentir d'une seconde l'allure du cheval. Les deux héros de ce prouesses équestres appartenaient l'un aux *life guards* l'autre aux gardes du Prince. Le public comptait beaucoup sur le *life guard* qui ne faillit pas une seule fois d'enlever la cheville. Mais le favori fut un jeune homme des gardes du Prince. Il avait une tête ronde, de petits traits, une taille mince, avec des cheveux couleur de moutarde pâle, tandis que ses yeux étaient d'un bleu gris diabolique. Il avait un petit soupçon de moustache et une tenue élégante, correcte. Il y avait dans ses manières un mélange d'ostentation et d'effronterie gracieuse. Il s'avançait sur la pièce de bois et l'enlevait comme si c'était pour lui la chose la plus facile du monde. Il n'apportait aucune précipitation dans ses mouvements, quoique son cheval marchât comme une locomotive, et il n'en couronna pas moins deux fois sa lance et à la dernière seconde toucha la cheville en plein centre. Il s'éloigna alors vivement en tournant la tête de tous côtés, se tenant comme un homme d'acier sur son ardent et magnifique cheval bai-brun. De tous ces actes d'audace et d'habileté, ce jeune camarade à tête de grelot fut le héros. Partout où il parut, l'assistance lui fit une ovation.

La partie la plus intéressante de la représen-

tation, ce fut la marche musicale des *horse-guards*. Trente-deux cavaliers de cette magnifique troupe de parade s'avançaient sur trente-deux chevaux noirs. Les chevaux aussi bien que les hommes paraissaient tous de la même taille et du même âge. Je n'ai jamais vu une machine militaire exécuter des mouvements aussi précis que celle-ci. La troupe exécutait ses mouvements sans un mot de commandement. Ils se divisaient d'abord et se livraient à une sorte de cotillon ; ils formaient ensuite des cercles, des arabesques, des lacets compliqués et toutes les évolutions les plus fantaisistes. Hommes et chevaux entraient et sortaient de ces labyrinthes sans un mot ou un geste de commandement. Les hommes étaient comme des statues sur leurs chevaux tandis que la musique jouait avec entrain, indiquant les mouvements. La précision et la grâce de ces quadrilles formaient un spectacle qui fut l'objet d'ovations répétées du public. Les chevaux changeaient de pas à chaque changement de rythme de la musique. Quelquefois leurs évolutions étaient si compliquées que si les chevaux qui s'y engageaient ne marchaient pas tous du même pas et à la même vitesse, il s'en serait suivi de la confusion et un bouleversement des rangs.

J'ai vu là une des prouesses équestres les plus étonnantes, consistant à faire passer au grand galop une pièce de campagne sur la piste, à une place

marquée ; un officier d'artillerie fit tout à coup irruption sur la piste suivi d'une pièce de campagne attelée de six chevaux. Un artilleur-conducteur était sur chaque coupe et deux hommes sur le caisson. On plaça des pots de terre çà et là, en bordure, en ne laissant qu'un espace juste assez large pour permettre aux lourdes roues de ce véhicule de passer sans les heurter. La difficulté consistait à faire passer l'attelage aussi rapidement que possible dans le chemin sans toucher les pots. L'officier, qui marche en avant, sert de guide. Les chevaux étaient de grandes et puissantes bêtes ; ils étaient entraînés comme ceux que l'on emploie dans l'exercice à feu. Ils s'élancèrent tête baissée et hennissant suivis de leur lourd fardeau. Ce fut merveilleux de voir avec quelle adresse, avec quelle précision, la pièce d'artillerie et son caisson passèrent aux endroits désignés et sans toucher les jalons sinon à de rares exceptions.

J'ai remarqué, pendant ces exercices équestres, une particularité des soldats anglais : c'est qu'ils se tiennent en selle de la même façon que les cowboys du *Wild West*. Ils n'essayaient pas, même quand les chevaux trottaient, de monter sur la selle. Quelques chevaux furent montés à poil, pendant la représentation. C'était une exhibition bien plus intéressante qu'un simple quadrille. Le tir des canons Gatling, le passage d'une rivière sous le feu,

l'établissement d'une ligne de chemin de fer pour le transport des batteries d'artillerie et de leur fourniment, présentaient la reproduction d'épisodes variés de la guerre du Soudan. La rapidité du tir des pièces de campagne, l'efficacité meurtrière du feu des canons Gatling, et la promptitude avec laquelle les soldats les chargent par la culasse, montrent que les préparatifs militaires en Europe en sont arrivés a un tel point qu'une guerre entre quelques grandes puissances serait de toute nécessité très courte et très meurtrière.

CHAPITRE VIII

LES AMÉRICAINS EN EUROPE

Comment ils y viennent. — Notre folie des voyages. — Le club américain. — Les Américains bien accueillis. — Américains insensés cherchant de l'ouvrage dans l'Angleterre encombrée.

Il y a un grand nombre d'Américains qui vivent en Europe. Londres renferme une colonie considérable de nos compatriotes, et Paris en contient une qui l'est plus encore. Les colonies formées par de riches Américains s'accroissent dans toutes les grandes cités de l'Europe. On en trouve une à Berlin, qui est très importante. En hiver, Rome est bondée d'Américains. Sur toute la lisière de Gênes, les Américains sont en plus grand nombre que les autres étrangers. Chaque année les États-Unis versent en Europe, un contingent d'étrangers de plus en plus considérable. En général, ils emportent sur eux beaucoup d'argent, qu'ils dépensent libéralement.

Le goût des Américains pour les voyages en Europe se traduit, pour notre pays, en une grande perte d'argent. Cependant, en ce qui regarde le touriste, qui fait un voyage de peu de durée, la perte est compensée par ce qu'il gagne du côté de l'instruction acquise pendant sa visite. Mais le préjudice le plus sérieux porté aux États-Unis provient de l'émigratron considérable de nos plus riches compatriotes. Il y a un grand nombre d'Américains opulents qui passent actuellement la plus grande partie de leur vie dans les villes de l'Europe continentale. Ils arrivent avec une idée confuse de ce qu'ils feront, et se laissent complètement séduire par la perspective de la vie de plaisir que doivent mener, suivant eux, les oisifs européens. Ils apprennent bientôt à oublier leur pays natal, et ils restent pendant des années et des années, songeant qu'ils regagneront un jour leurs pénates, mais quand ils reviennent, c'est pour peu de temps, et alors ils poursuivent par l'imagination leur ancienne vie de loisirs et d'insouciants voyages : quelques chefs de ces familles errantes nourrissent au fond de leur cœur une illusion; ils se disent qu'ils ont quitté leur pays pour élever leurs enfants et leur apprendre les langues étrangères. En effet, leurs enfants acquièrent une teinture du français, de l'allemand, et. peut-être, d'autres langues parlées sur le continent; mais le peu de profit qu'ils retirent de la facilité de s'exprimer

en deux ou trois langues, est plus que compensé par la perte résultant de leur manque d'éducation sur les autres points. En pérégrinant avec leurs parents, ils n'acquièrent aucun principe fixe et restent privés de toute règle d'éducation. Ils sont devenus incapables de se livrer avantageusement aux affaires dans leur pays, et ne sont désormais propres qu'à poursuivre la vie errante qu'ils ont menée. S'ils possèdent une grande fortune, ils peuvent s'arranger pour continuer longtemps cette existence vagabonde, mais on cite de nombreux exemples, attestés par les rapports des légations américaines, de nationaux qui ont perdu leur argent par suite de leurs longs voyages et de la négligence qu'ils ont apportée à leurs affaires dans leur pays natal. Le résultat est souvent la pauvreté, la misère noire.

Le plus grand nombre des Américains voyageant hors de leur pays, sont pénétrés de l'idée qu'ils travaillent à leur perfectionnement en acquérant de nouvelles connaissances. Il n'en est rien. Ils arrivent ainsi à se dénaturaliser, tout simplement. Ils s'habituent à ne plus s'intéresser à leur pays ni à ce qui s'y passe. Leur patriotisme finit par se réduire au plus infime degré. Ils sont toujours prêts à s'associer aux critiques dirigées par les étrangers contre nos institutions, et ils regarderaient leur expulsion de l'Europe comme le plus grand malheur qui

puisse leur arriver. Il n'y a pas de nation dans le monde, qui, autant que celle des États-Unis, envoye au dehors une masse de familles fortunées. Il n'y a qu'un petit nombre d'Anglais dans les colonies étrangères du continent européen. Les classes supérieures de l'Angleterre sont fidèles à leur propre pays : elles ne consentiraient pas à demeurer ailleurs. Parmi les Anglais qui ont la plus médiocre opinion de leur pays et de ses institutions nationales, vous n'en trouverez pas un seul qui se résigne au silence quand ces institutions sont critiquées d'une manière hostile. Ce trait du caractère national anglais devrait être imité par les classes riches des États-Unis qui, incessamment, émigrent parce qu'elles trouvent la vie plus agréable en Europe qu'en Amérique. Ces émigrants fortunés recherchent les gens nobles et les dignitaires avec une ardeur qui est devenue un sujet de plaisanterie dans les cercles européens. Dernièrement, je causais avec un Américain distingué, qui avait passé plusieurs années dans l'exercice des fonctions diplomatiques. Il me dit : « Les Américains ne devraient venir en Europe que pour étudier ou pour vaquer à des affaires d'urgente nécessité. Les gens qui n'ont rien à faire et beaucoup d'argent à dépenser, prodiguent leur existence et ruinent l'avenir de leurs enfants s'ils restent trop longtemps en Europe. Ils prennent l'habitude de passer leur temps dans la recherche

des puériles vanités de la vie étrangère, celles qui sont les plus dégradantes et les plus dangereuses ; je voudrais qu'il existât quelque moyen de contraindre tous ces Américains à retourner aux États-Unis, où ils seront utiles à eux-mêmes et aux autres. Dans les diverses contrées de l'Europe, les classes riches et oisives tournent leur attention vers les matières politiques. Si ces riches, qui emmènent leurs enfants en Europe sous le prétexte de leur donner de l'éducation, les gardaient auprès d'eux dans leur pays natal et les élevaient pour remplir les fonctions publiques dans les États-Unis, le résultat serait fort avantageux pour notre nation. Il y a, dans notre vie publique, matière à satisfaire les ambitions les plus honorables, et si notre état politique laisse à désirer, c'est parce que les riches de notre nation ferment dédaigneusement leurs oreilles lorsqu'on prononce devant eux le mot de politique, et tournent leurs regards vers l'Europe, où les affaires politiques sont l'apanage des classes les plus élevées de la société. »

Le même diplomate m'affirmait que les États-Unis avaient une tendance particulière à envoyer leurs aliénés hors de leur territoire. Vous seriez étonné, me disait-il, si vous saviez combien d'aliénés sont dirigés sur l'Europe par leurs parents, qui n'ont d'autre but que de les mettre à distance. Naturellement, je pense aux circonstances dans les-

quelles la folie n'est pas assez marquée pour être signalée immédiatement.

Sous l'impression que je viens d'indiquer, je me suis rendu à la légation des États-Unis, et là j'ai demandé si cette assertion était exacte. On m'a répondu par l'affirmative. A peine compte-t-on, m'a-t-on dit, un navire en partance pour l'Angleterre qui ne contienne quelques aliénés provenant des États-Unis. Toutes les semaines, on signale des aliénés à l'attention de la légation, et on l'assaille de demandes impossibles. Alors les autorités anglaises s'adressent à la légation, qu'elles invitent à se charger de ces malades. Mais la légation américaine n'a pas plus d'autorité en cette matière que le premier venu des touristes américains. La légation est constamment harcelée au sujet de cette sorte de gens, et d'autres personnes que, d'après leurs actions, on pourrait ranger également dans la classe des fous : il s'agit des Américains qui viennent en Europe, possédant juste assez d'argent pour payer leur voyage, mais persuadés qu'ils trouveront bien quelque moyen de gagner leur vie et de ramasser la somme nécessaire pour leur retour. Sur mille, il n'y en a pas un qui puisse trouver du travail. Il en résulte que, au bout de quelques semaines, ils se voient dénués de ressources et assiègent la légation américaine afin d'obtenir les fonds indispensables pour le voyage, mais le plus que puisse faire la légation,

c'est d'adresser à leurs amis, s'ils en ont, un appel en leur faveur. Leur situation n'est pas digne de sympathie, car ces gens ont été les propres auteurs de leur malheur par suite de leurs faibles idées sur les avantages de la vie européenne. Dernièrement j'ai reçu la visite d'un jeune garçon qui voulait savoir s'il ne trouverait pas à Londres, dans un bureau de journal, une occupation qui le fît subsister pendant une année. Je lui demandai s'il avait écrit dans quelques journaux et il me répondit qu'il n'avait jamais écrit une ligne pour un journal quelconque. Néanmoins, il était persuadé que, moyennant une recommandation, il pourrait être employé dans la rédaction de quelque grand périodique de Londres. Je ne pus le convaincre que les administrations de ces journaux ne désiraient nullement prendre des apprentis américains.

Les Américains respectables qui visitent Londres, ont souvent éprouvé le besoin de trouver des endroits où ils pourraient rencontrer leurs amis et lier connaissance avec des Anglais distingués. Les bons clubs anglais ne sont pas très hospitaliers pour les étrangers. Dans ces établissements, les visiteurs ne sont jamais reçus sur le même pied que les membres réguliers. Les étrangers qui demandent à entrer dans les principaux clubs, risquent d'attendre des années avant d'obtenir leur admission. Il n'y a d'exception que dans le cas de

brillants services publics. L'année passée, ou dans le cours des deux années qui viennent de s'écouler, des Anglais ayant des intérêts en Amérique ont échangé avec les Américains les mieux considérés, en résidence à Londres, des pourparlers relativement à la formation d'un nouveau club. Il en est résulté la formation d'un club nommé le club Américain. On se propose de limiter à mille le nombre des membres de cet établissement. Quoique le club n'ait été organisé que pour quelques semaines, la liste de ses membres se complète rapidement, et il promet d'être l'un des lieux de réunion les plus brillants de Londres. On se propose, autant qu'il sera possible, de faire une part égale, dans l'association, aux gentlemen demeurant dans la Grande-Bretagne, à ceux de l'Amérique du Nord et du Sud, et à ceux des Indes Occidentales. Ce club n'a aucun caractère politique. Le comité exécutif de l'établissement est présidé par Sir Edward Thornton. Les membres du comité sont : Francis B. Blake, lieutenant général ; Sir Seymour Blane, baronnet ; Walter H. Burns, capitaine ; F. E. Chadwich, attaché à la marine militaire des États-Unis ; Ernest Chaplin, colonel ; Sir Henry Edward, K. C. B.; J. L. Fellowes ; W. A. Gibson, lieutenant général ; Sir Gérald Graham, colonel ; Henry M. Hozier, Charles P. Phelps, membres de la légation des États-Unis ; G. W. Smalley, le vicomte Torrington ;

Harry White, membre de la légation des États-Unis; J. E. Wood. Dès sa fondation, le club a recueilli la plus cordiale approbation des Anglais de haut rang. Pendant l'année dernière, la sympathie mutuelle entre Anglais et Américains n'a fait que s'accroître. L'été dernier, il y avait en Angleterre un nombre inaccoutumé d'Américains distingués, et l'impression qu'ils ont laissée à la suite de leur séjour a augmenté l'intérêt porté par les Anglais aux destinées du nouveau club. L'établissement a adopté les règles générales observées dans les principaux clubs de Londres. Le jeu du poker est interdit, et l'on ne permet que les jeux de carte réguliers, et encore dans des limites qu'on ne doit pas franchir. Parmi les membres du comité général, nous mentionnerons le comte de Lesseps, sir Evelyn Baring, lord Charles Beresford, lord Berwick, les professeurs Tindall et Huxley, Bret Harte, Henry James, J. S. Morgan, sir Morell Mackensie, sir Frederick Leighton, sir John Puleston, le comte de Roslyn, le vicomte Strathallan, le marquis de Winchester et sir Charles Wolseley.

Dans chacune des colonies anglaises et américaines qui existent à l'étranger, on remarque un grand fonds de scandale et de médisance. Partout où les clubs, à l'étranger, se sont recrutés au moyen d'une seule nationalité, ces établissements, généralement, n'ont pas réussi. Les essais

faits dans ce genre à Paris ont eu pour résultat beaucoup d'ennuis et des pertes considérables. La colonie américaine de Londres compte plus de membres qu'aucune colonie de la même nation établie dans une ville du continent européen. Presque tous les résidents américains sont continuellement harcelés par des demandes d'argent que leur adressent des compatriotes, très importuns et quelquefois très nombreux, arrivés dans l'espoir d'accroître leur fortune et n'ayant recueilli que la misère. New-York envoie de temps en temps, pendant la saison, un contingent d'aigrefins habiles et audacieux. Les escrocs de New-York viennent continuellement chercher des victimes à Londres. Ils saisissent naturellement toutes les occasions de se réunir aux endroits où l'on suppose que les Américains ont établi leur quartier général. Vous les trouverez dans les hôtels patronnés spécialement par les Américains, et ils font partie des clubs de la plus basse catégorie. Naturellement, quelques-uns de ces aventuriers, les plus hardis, ont fait des tentatives pour pénétrer dans le club américain, mais le but principal de la formation de cet établissement a été d'empêcher que les Américains discrédités obtinssent leur introduction dans la société de Londres. Le besoin d'un établissement de ce genre s'est longtemps fait sentir. Des escrocs, avec de beaux dehors, ont pu, en mettant en avant

le nom du ministre ou celui d'un des principaux banquiers de Londres, s'introduire chez des gens qui, par insouciance, avaient négligé de recourir à des renseignements confidentiels. Une honorabilité parfaite et une bonne situation financière sont des conditions essentielles pour être admis dans le club, et les titres du candidat sont examinés avec soin. L'entrée de l'association est facile à une personne véritablement honorable, mais le comité exécutif repousse, sans le moindre remords, tout candidat taré ou dont la situation financière n'est pas clairement constatée.

Actuellement, les Américains sont mieux reçus en Angleterre qu'ils ne l'ont été pendant bien des années. Les principaux hommes d'affaires de Londres ont remarqué un grand nombre de personnes riches qui dépensent libéralement leur argent. L'accueil fait aux Américains en Angleterre provient en grande partie du désir que ressent la classe commerçante de voir les Américains visiter Londres. Un des principaux éditeurs de journaux me disait hier : « Nous sommes contents de voir les Américains chez nous ; ils voyagent plus que nous ; ils visitent, plus que nous ne le faisons nous-mêmes, les pays étrangers. Je suis charmé de voir les Anglais visiter l'Amérique plus qu'ils ne l'ont fait jusqu'à présent. Autrefois l'éducation d'un jeune Anglais n'était regardée comme complète,

que s'il avait fait son voyage sur le continent. Maintenant, son éducation est considérée comme très imparfaite, s'il n'a pas accompli le voyage des États-Unis. Le nombre des Anglais qui visitent l'Amérique n'est pas aussi considérable qu'il devrait l'être. Les Américains qui arrivent chez nous avec des lettres d'introduction sont sûrs d'être les bienvenus. Dans le commencement, notre climat paraît débilitant, mais bientôt on s'aperçoit qu'il est favorable à l'activité et extrêmement salubre. »

Quelques-uns des journaux fashionables anglais se préoccupent beaucoup de l'introduction des Américains dans la société londonienne. Il y a deux ou trois de ces journaux qui ne perdent aucune occasion de critiquer, d'une manière hostile et avec sévérité, les Américaines résidant à Londres. Ils ne se lassent jamais de les représenter comme ardentes à rechercher les faveurs de Cour et empressées de lier connaissance avec les personnes titrées. Une des histoires qu'ils répètent le plus fréquemment, c'est que les dames américaines arrivent en foule pour être présentées à la Cour, et qu'il faut les efforts combinés du ministre d'Amérique et du lord chambellan pour arrêter cette invasion.

L'autre jour, j'ai rencontré l'éditeur d'un de ces journaux fashionables et je lui ai demandé où il recueillait tous ses étonnants récits sur les femmes américaines. Il m'a répondu par un aveu étrange.

« Vous auriez peine à croire, dit-il, que je suis un grand admirateur des Américaines. Je pense qu'elles sont les plus agréables, les plus charmantes femmes qu'on puisse rencontrer dans le monde entier. A Londres, je fréquente presque exclusivement les Américaines. A moins d'y être forcé, je n'engagerais pas une conversation avec une Anglaise de quelque genre que ce soit. Les Anglaises sont trop communes et trop lourdes d'esprit : je préfère à leur société celle des dames américaines. Immédiatement après elles, je range les Françaises et les Irlandaises...!! — Mais, lui demandai-je, pourquoi donc critiquez vous toujours les Américaines dans votre journal ? — Oh ! répliqua-t-il, les Américaines ne lisent pas mon journal. C'est une publication qui a été entreprise pour les Anglaises. J'ai remarqué, il y a déjà quelque temps, que les Anglaises sont très jalouses de la faveur qu'on accorde aux Américaines dans la société de Londres, aussi j'ai commencé cette guerre contre les belles étrangères qui envahissent l'enceinte sacrée de la société londonienne, et j'ai obtenu ainsi un énorme accroissement de tirage. Toute Anglaise, soit bornée, soit spirituelle, croit que si elle ne reçoit pas, dans la société de Londres, sa juste part d'hommages, elle le doit à la présence des dames américaines, et par suite elle lit avec un vif plaisir tous les articles hostiles dirigés contre ces trop heureuses rivales.

Le tirage de mon journal a presque doublé depuis que j'ai adopté cet inoffensif système qui consiste à critiquer les Américaines et à plaisanter à leurs dépens. »

Le mois dernier, je me suis trouvé avec un grand nombre d'Américains revenant dans leur pays. Ils étaient, presque tous, agacés et ennuyés. Le séjour de l'Europe, au lieu de leur procurer le repos, paraît les avoir fatigués physiquement et moralement. La plus grande partie des voyageurs américains viennent en Europe dans le but de compléter leur éducation. Beaucoup d'entre eux ne peuvent se permettre de faire le voyage une seconde fois, et quand ils sont arrivés sur le continent, ils se voient soumis au plus dur des travaux, celui qui consiste à tout voir. L'autre jour, j'ai rencontré un juge de la Nouvelle-Angleterre, consciencieux, énergique, intelligent. Il était accompagné de sa fille, jeune personne très intelligente, très bien élevée et douée d'une grande énergie. Elle avait passé quelque temps en Europe, où elle avait étudié, et elle était capable de servir de secrétaire et d'interprète à son père ; celui-ci la ramenait en Amérique ; son temps était limité, car les affaires exigeaient sa présence avant le 1er septembre. Cependant, elle obtint de lui un sursis de trois ou quatre semaines pour tout voir, et l'entraîna dans une course rapide comme l'éclair à travers l'Europe. Le juge fut mis, par sa vive et en-

treprenante compagne de voyage, en présence d'une succession de scènes de la vie européenne, tout à fait dissolvantes, qui d'abord l'intéressèrent au plus haut degré, et qui à la fin devinrent pour lui confuses et fatigantes. Je l'ai vu à Londres quelques jours avant qu'il s'embarquât. Il s'était proposé de goûter un peu de repos à Londres pendant les quelques jours qui lui restaient, mais il désespérait d'accomplir ce projet, car sa fille lui demandait de la conduire dans la campagne anglaise et dans les plus belles régions de l'Irlande, en profitant ainsi du temps qui devait s'écouler avant le départ de leur bateau. Je m'amusais en entendant le juge parler de son expérience des choses européennes. Il avait vu tant d'endroits, qu'il en avait perdu la file et qu'il avait oublié la plupart des noms, de sorte que, à chaque instant, il consultait sa fille pour savoir où il avait vu telle ou telle curiosité qui avait fait impression sur son esprit. Je ne doute pas que quand il sera rentré dans ses paisibles foyers et aura repris possession de sa bibliothèque, il ne puisse mettre de l'ordre dans les scènes confuses de la vie européenne qu'il a entrevues à la hâte, et que s'il retourne en Europe, il ne sache faire un choix judicieux des endroits à visiter, afin de tirer plus d'agréments de son examen. Il a vu beaucoup de choses, mais il en a peu goûtées. C'est, pour un Américain, une affaire très sérieuse et très fati-

gante qu'un premier voyage en Europe. La jouissance, je le présume, ne sera pas ressentie immédiatement ; elle viendra plus tard, avec le souvenir des choses qu'on a vues. J'ai rencontré l'autre jour un Américain très philosophe, qui avait passé deux semaines à Londres, sans visiter aucun endroit intéressant, et qui, du reste, n'avait l'intention de voir aucune curiosité. Il me dit qu'il était venu dans cette ville pour se reposer et goûter un peu de bon temps. Il avait en horreur les édifices publics et les galeries de tableaux. Un de ses amis lui ayant dit : « Si, après votre retour, on vous demande : « Avez-vous été dans tel ou tel endroit ? » que répondrez-vous ? — Eh bien, répliqua-t-il, je répondrai que j'y suis allé. »

On voit un grand nombre d'Américains insensés qui, continuellement, s'en vont en Europe pour y chercher du travail. On est vivement ému en entendant le récit des souffrances de ces pauvres gens. Le consul général Waller disait, l'autre jour, que depuis son installation dans son poste, il avait entendu raconter des scènes de souffrances telles, que jamais il n'avait entendu rien de pareil dans toute sa vie. On ne saurait proclamer trop haut que l'Europe n'est pas un séjour désirable pour les ouvriers américains, à quelque classe qu'ils appartiennent. Même quand ils arrivent en Europe avec une position assurée, ils courent le risque de tomber

dans la pauvreté et la misère. S'ils perdent leur place, il leur devient presque impossible de trouver un nouvel emploi. Hier, j'ai eu connaissance d'un malheur de ce genre, le plus lamentable de ceux dont j'ai entendu parler depuis longtemps. Il s'agit d'un électricien américain qui était venu de son pays muni d'un engagement au service de la compagnie Edison de Paris. Il avait été précédemment au service de la compagnie à New-York, et il était porteur d'excellents certificats. Il avait emmené avec lui sa femme et ses deux enfants. Pendant quelque temps, il gagna de bons salaires à Paris, mais ensuite tous les employés français de la Compagnie protestèrent contre l'admission d'un étranger dans leurs rangs, et manifestèrent leur mécontentement avec tant de violence que l'Américain fut congédié. Au moment de son renvoi, il avait quelques avances, et au lieu de retourner dans son pays natal, il partit pour l'Angleterre et se rendit à Deal, petit village, où il ouvrit une très modeste boutique de tabac et de cigares. Mais il n'était nullement préparé pour l'âpre concurrence et les bénéfices restreints du commerce anglais, et par suite il perdit bientôt tout ce qu'il possédait. Quinze jours auparavant, sa femme lui avait donné un troisième enfant. Grâce à la bienveillance de leurs voisins, la femme et les enfants parvinrent à subsister dans ce petit village anglais ; mais, pendant ce temps, le mari

erre dans les rues de Londres et vit sur la charité des gens compatissants. Depuis le 1er juin, il est à Londres et n'a pas assez d'argent pour retourner vers sa femme et ses enfants. Il a tenté des efforts désespérés pour trouver de l'ouvrage dans la ville et gagner la somme qui lui serait nécessaire pour se rendre dans son pays natal. Il reconnaît maintenant la folie, équivalente à un suicide, des ouvriers américains qui tentent de lutter à Londres, où l'on voit des milliers d'hommes sans emploi, et où l'on en rencontre, un plus grand nombre encore, qui sont réduits aux dernières extrémités de la misère. Notre électricien m'a dit qu'il avait passé la nuit dernière en plein air. Il avait couché où il avait pu, dans Trafalgar square. Depuis six semaines, il ne savait pas ce que c'était que de coucher sous un toit. Cet homme n'est pas un ivrogne. Il m'a raconté ses infortunes, d'un ton qui semblait défier le malheur, en me montrant aussi que son courage n'avait pas été abattu par les horribles souffrances qu'il avait endurées. Cette situation a appelé l'attention des personnes qui sont disposées à secourir les Américains méritants, et indubitablement, il recevra les fonds qui lui sont nécessaires pour retourner dans son pays, mais il est une unité dans la foule de ceux qui viennent en Angleterre, attirés par des rêves brillants, espérant acquérir de nouvelles connaissances et en même temps gagner leur

vie par leur travail. Les émigrants qui ne possèdent pas les capitaux suffisants pour retourner chez eux après avoir essayé de trouver de l'ouvrage à Londres, sont exposés au pire des destins. Il y a deux ou trois jours, un jeune homme aux yeux noirs, âgé tout au plus de vingt-deux ans, s'est présenté dans les bureaux du journal *le World* et m'a raconté ses efforts infructueux. Il était descendu à Brooklyn, où il recevait un salaire convenable pour ses travaux dans les arts industriels et décoratifs. Il se rendit à Londres afin d'améliorer sa situation, et bientôt il se trouva sur le pavé de Londres, errant par les rues, dormant dans Trafalgar-Square, espérant, contre tout espoir, pouvoir obtenir un emploi à l'aide duquel il gagnerait assez d'argent pour payer son retour aux Etats-Unis.

La concurrence est tellement acharnée entre les ouvriers, en Europe, et les salaires sont si bas, comparativement à ceux de notre pays, qu'il est difficile de comprendre comment des ouvriers intelligents peuvent s'aventurer à tenter fortune à Londres avant d'avoir pris des renseignements. A Londres, il y a des milliers d'hommes sans travail. Pour un seul emploi vacant, il y a des centaines et des centaines de demandes. Pour trois ou quatre dollars, vous pouvez vous assurer les services d'un gradué inférieur de l'Université. Chaque nuit, Trafalgar-Square est rempli de pauvres gens, hom-

mes et femmes, qui n'ont pas de domicile. Les bancs en sont pleins, et dans un des bas coins de la place, à l'abri du vent, ces malheureux sont étendus sur le pavé, en longues lignes, par bandes de deux ou trois cents. La plus grande partie de ces gens sans feu ni lieu sont des vagabonds, mais parmi eux on rencontre un bon nombre d'hommes bien élevés et d'ouvriers habiles. L'électricien dont je viens de parler, me disait qu'une des grandes difficultés de sa position consistait en ce qu'il ne pouvait s'aboucher avec personne. Il était prêt, déclarait-il, à occuper toute espèce d'emploi, mais les chefs des divers établissements dans lesquels il se présentait, sont absolument inaccessibles pour ceux qui demandent du travail.

CINQUIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LA CAMPAGNE ANGLAISE

Les quatre grandes têtes. — La vie libre, pittoresque, en plein air, sur la Tamise pendant l'été.

Quatre jours par an, les banques sont fermées dans la Grande-Bretagne et les affaires sont suspendues. Ces jours sont appelés les fêtes de la banque. Généralement ils sont consacrés au plaisir. Cette interruption de la vie des affaires se manifeste en Angleterre d'une façon bien plus accentuée que chez nous dans les mêmes occasions. Il est presque impossible d'obtenir des ouvriers aucun travail dans les quelques jours qui précèdent la fête ou dans ceux qui la suivent immédiatement. La dernière fête des banques, qui a eu lieu le lundi 1er août, a valu généralement quatre jours de congé aux ouvriers. Tous les samedis, dans l'après-midi,

la plus grande partie des ateliers de Londres sont fermés, et la majorité des ouvriers sont libres de bonne heure ce jour-là. Ils ont profité de la proximité du dimanche et du jour de la fête pour se rendre en grande masse à la campagne. Les excursionnistes étaient, samedi dernier, en telle quantité dans les rues de Londres, que ce jour-là ressembait beaucoup à un dimanche.

Ces foules d'excursionnistes sont très curieuses à étudier. Les chemins de fer délivrent, à très bas prix, des billets pour le transport dans la campagne, de sorte qu'il n'y a pour ainsi dire point d'ouvriers assez pauvres pour ne pouvoir faire une promenade hors de Londres. Les excursionnistes, quand leurs moyens le leur permettent, se rendent aux bains de mer ; ceux qui ne le peuvent pas, se contentent de la banlieue de Londres ou se répandent dans Hyde Park, qui est assez vaste pour ne pas être contaminé par l'atmosphère de la Cité. Ces foules sont en général bien intentionnées et amies de l'ordre. Il est rare qu'on y voie des rixes ou des querelles, ou qu'on y rencontre des gens en état d'ivresse scandaleuse. Les plus simples amusements suffisent pour contenter ces promeneurs, et pour peu qu'ils se trouvent dans un bois ou en pleine campagne, il n'en faut pas davantage pour les satisfaire. J'ai vu les excursionnistes des jours de fête en différentes circonstances, et je m'étonne que

les peintres anglais ne les aient pas plus souvent mis en scène dans leurs tableaux. Pendant la dernière fête des banques, je me promenais à Hampstead Heath, qui est un des rendez-vous les plus fréquentés dans le voisinage de Londres. Cette excursion est à la portée des gens les plus pauvres. Ceux qui n'ont pas les moyens de payer les trente ou quarante centimes que coûte le trajet en chemin de fer peuvent aisément se rendre à pied dans cette localité qui est située à moins de 8 kilomètres de distance de Charing-Cross, le centre de Londres. Hamstead est situé sur une des collines dont la chaîne surplombe les prairies de Middelesex. Harrow-in-the-Ill, siège de la fameuse école de ce nom, mérite également d'être vue. Ce lieu, où les rôdeurs de grands chemins pillaient autrefois le voyageur fatigué, est maintenant aussi désert que s'il était abandonné aux outlaws. Les buissons de genêts, s'élevant dans une sauvage profusion au-dessus des bruyères, procurent un ombrage épais à l'excursionniste des fêtes, qui, lourd, assoupi, s'abandonne souvent, pendant toute une journée, à un paisible sommeil, la face contre terre, dans l'endroit le plus convenable qu'il peut trouver. Une des tendances les plus étranges de certaines classes d'ouvriers en Angleterre, c'est de considérer comme l'une des satisfactions suprêmes de la vie humaine, le plaisir de dormir étendu sur le sol, en plein

air. Je vais à la campagne presque chaque lundi, et, dans les beaux jours, je ne manque jamais de voir des hommes dormant dans la même position, la face dans l'herbe. Quand le temps est chaud, on peut voir aussi des gens dormant de cette façon devant leurs portes.

Pendant ce jour de fête, j'ai remarqué au moins cinquante mille personnes, appartenant presque toutes à la classe des gens qui vivent du travail de leurs mains. Le temps était ensoleillé, clair, brillant. Il y avait toute sorte d'amusements créés pour distraire cette foule. A tout propos, on entendait le bruit des éclats de rire se mêler à celui des chansons joyeuses. Il y avait là des bateleurs en maillot qui exécutaient des tours d'agilité vraiment merveilleux. Pendant les intermèdes de leur représentation, un clown débitait des lazzi qui faisaient esclaffer l'assistance. Les baraques de tir, les baraques de tableaux, les marchands de boissons, s'efforçaient à qui mieux mieux d'attirer les pratiques, tandis que les bohémiennes allaient et venaient, exerçant leur métier qui consiste à dire la bonne aventure. Parfois la foule entourait un fakir errant, puis elle se précipitait à la recherche d'une autre curiosité. Sous presque tous les buissons de genêt, on rencontrait un couple d'amoureux qui, franchement, sans embarras, à la vue de tout le monde, échangeaient des propos tendres, sans que

personne fît la moindre attention à eux. Evidemment, l'Anglais amoureux est un personnage privilégié, car sous quelque forme qu'il exprime sa passion à la femme qui en est l'objet, les passants poursuivent leur chemin à côté de lui en affectant de ne pas le remarquer. C'est un attrayant spectacle de voir cette foule en mouvement, bondissant, chantant, riant, et par-dessus tout de constater cet esprit de bonne humeur et de plaisanterie qui se manifeste même dans les plus grossiers divertissements.

S'il y avait cinquante mille promeneurs à Hampstead Heath, il devait s'en trouver le double sur la Tamise et dans le voisinage du fleuve. C'était une scène d'un autre genre. Les promeneurs appartiennent à une classe plus élevée que ceux de Hampstead Heath. Le spectacle était plus brillant, plus décent, et même plus pittoresque. Les jeunes Anglais des classes élevées sont de beaux types au point de vue physique. Ils sont passionnés pour les jeux en plein air. Ils descendent le fleuve par milliers, à la moindre occasion que leur offrent les jours de fête de monter et descendre la Tamise dans leurs élégants canots, sous les frais ombrages des arbres qui surplombent le fleuve, mais ils ne se contentent pas toujours des canots. Vous pourrez souvent les voir, dans de pesantes barques, maniant intrépidement les rames, avec des dames en toi-

lettes gaies qui se prélassent sur les coussins moelleux du bateau, abritées par des ombrelles aux couleurs les plus brillantes, tout en examinant d'un œil nonchalant les mouvements des rameurs revêtus d'un pittoresque costume. Tous les explorateurs du fleuve portent de la flanelle ; quelquefois cette flanelle est blanche, mais le plus souvent elle est de couleur de fantaisie. Les chapeaux sont en flanelle blanche ou en paille. La toilette de ces jeunes gens est très pittoresque et, généralement, du meilleur goût, mais parfois quelques-uns d'entre eux, les moins avancés en âge, profitent de l'occasion pour étaler une mode nouvelle en matière d'habillement. J'ai vu hier un de ces costumes originaux. Ce vêtement, qui formait un contraste frappant avec la toilette si simple de la plupart des rameurs du fleuve, était une opposition de rouge, de bleu et de jaune. La chemise était d'un bleu pâle, et pardessus il y avait une cravate disposée sous un haut col blanc. Le veston, de couleur sombre, portait, sur la poche extérieure, une cotte d'armes et un monogramme en or. Le pantalon, d'un jaune pâle, tombait sur des souliers en toile blanche. Le chapeau, confectionné en paille, était orné d'un ruban bleu de ciel. Par derrière le chapeau, il y avait un cordon vert rejoignant le devant du veston. Mais ce n'est pas souvent que vous pouvez rencontrer une telle combinaison de couleurs dans la toilette des rameurs.

L'un des spectacles les plus pittoresques de l'Angleterre, c'est la vue de cette vie joyeuse et libre, menée sur la Tamise. Ces jeunes gens, de brillant et robuste aspect, et ces jeunes dames revêtues de toilettes gaies, ne sont pas les mêmes gens que ceux qu'on rencontre dans le monde de convention. C'est en plein air que les Anglais paraissent être à leur aise ou goûter quelque plaisir dans leur vie. Dans l'intérieur des maisons, ils sont graves, réservés, raides, constamment sur leurs gardes. Les maisons flottantes qui montent ou descendent le fleuve offrent des détails intéressants. Elles consistent dans de véritables logis construits au-dessus de longues et larges barques. Ces logis possèdent un pont servant de promenade et protégé par des tentes rouges, bleues ou blanches, selon la fantaisie du propriétaire. Les personnes qui louent ces embarcations, confortablement emmenagées, passent souvent sur le fleuve, non seulement des jours, mais des semaines. Quelquefois elles se font remorquer par quelques-uns des bateaux à vapeur qui montent ou descendent le fleuve. Parmi les embarcations de ce genre que j'ai vues, il y en avait une qui mérite une description minutieuse. Elle était longue, large, spacieuse. La maison construite par-dessus était d'une hauteur extraordinaire. A l'arrière se trouvait dressée une tente blanche comme la neige. Le bateau et la maison étaient peints en

blanc de neige marqué d'or. De grosses masses de fleurs étaient disposées le long du pont supérieur. En avant, on voyait des pots remplis de fleurs aux couleurs purpurines. Sous la tente, il y avait des couvertures et des chaises longues. A l'avant, sur le pont supérieur, une entrée carrée et couverte menait à la maison. A l'intérieur de cette maison flottante, on voyait quatre ou cinq jeunes femmes très jolies, habillées de couleurs blanches, œillet ou héliotrope, qui s'alliaient harmonieusement avec le fond clair de la maison. En face d'elles, à leurs pieds, on voyait, assis sur une moelleuse pile de couvertures, un jeune Anglais, de stature athlétique, brun, aux traits réguliers, aux regards clairs, qui jouait du banjo avec beaucoup d'entrain et de brio. Sur le pont supérieur, on remarquait d'autres groupes, également pittoresques. Aux fenêtres, les rideaux de soie couleur d'œillet s'agitaient au gré du vent. Cette embarcation splendide, qui portait la jeunesse et la beauté, était remorquée par un bateau à vapeur, de forme élégante et fantaisiste, qui portait également un joyeux cortège de voyageurs protégés par la tente rouge. En arrière de l'embarcation que nous venons de décrire, il y avait un grand nombre de canots et d'autres petits bateaux, remorqués par le même steamer, car sur le fleuve, il existe une convention tacite en vertu de laquelle tout rameur qui demande à l'heureux

possesseur d'un bateau à vapeur la permission de se faire remorquer, ne se voit jamais refuser cette faveur.

Mais pour décrire toutes les scènes des fêtes anglaises, il faudrait un volume entier. La forêt d'Epping, située à quelques milles de Londres et où se trouvent encore les chênes sous lesquels les joyeux compagnons de Robin Hood se réunissaient autrefois, était, pendant la dernière fête des barques, remplie de groupes livrés aux gaîtés du pique-nique. Des milliers de promeneurs pénétrèrent, ce jour-là, dans les ombres de la forêt séculaire. Les pique-nique s'étalent le long de tous les sentiers. Des groupes étaient rassemblés à chaque coin où l'on pouvait rencontrer de l'ombre et du gazon vert. On pouvait voir aussi, à tout bout de chemin, un ouvrier anglais dormant la face contre terre. Les trains dirigés vers les côtes étaient bondés. Pendant la fête, ils ont transporté vers les bords de la mer au moins cinq cent mille personnes. A Cristal Palace, on en comptait 30,000. Le même jour, dans le Wild West, on faisait monter à 40,000 le nombre des excursionnistes, mais c'est en chiffres ronds qu'on a l'habitude d'évaluer la masse des personnes à l'époque de ces grandes fêtes.

CHAPITRE II

LE CHARME DE LA VIE RURALE EN ANGLETERRE

Stoke-Pogis. — La perle de la campagne. — Le village de Warwick.

Un des principaux charmes de l'année a été la facilité de visiter l'Angleterre rurale. Quand le printemps a commencé, vous avez à votre disposition une foule de charmants endroits, quelle que soit la direction que vous preniez en sortant de Londres. En très peu de temps vous perdez de vue la boue et la fumée de la grande capitale, pour entrer dans la tranquillité d'une localité paisible, située loin du tumulte de la vie moderne. L'Angleterre ressemble à un jardin. Vous y trouvez partout une telle perfection dans l'agencement des routes et des sentiers bordés de haies, et dans la distribution des champs cultivés, que, de temps en temps, vous souhaiteriez rencontrer une contrée sauvage

qui contrasterait avec cette abondance de culture. Le vieux temps s'impose constamment à l'Américain qui visite ce pays. Les anciens châteaux, les vénérables cathédrales, et les élégants et pittoresques villages ayant conservé l'aspect qu'ils avaient il y a plusieurs siècles, tout cela intéresse profondément les Américains familiers avec l'histoire de l'Angleterre. L'ancienne architecture est supérieure à l'architecture moderne, qu'elle surpasse particulièrement par l'intérêt qu'elle excite. L'architecture anglaise de nos jours est laide, massive, tout le contraire du pittoresque. Il faudrait des volumes pour décrire tous les beaux endroits de l'Angleterre dignes d'être visités. Dans mon livre, je dois me borner à retracer quelques scènes de la vie rurale anglaise, assez typiques d'ailleurs pour que son caractère soit bien précisé.

Pour ceux qui tiennent aux scènes purement rurales, un des endroits les plus agréables à visiter dans le voisinage de Londres est Stoke-Pogis, près de Slough. Il faut seulement un peu plus d'une demi-heure pour se rendre à Slough par le chemin de fer du Southwestern, et, de là à Stoke-Pogis, on n'a plus à parcourir que deux kilomètres et demi, en voiture ou à pied, selon la fantaisie du promeneur, pour arriver à l'église de Stoke-Pogis, scène de l'élégie de Gray intitulée : *Le cimetière de village*. L'autre jour, je me suis rendu à pied dans cet

endroit, à la mode anglaise, et j'ai trouvé excessivement agréable cette promenade accomplie sur une charmante route champêtre. Un court sentier à travers champs conduit de la route à l'église. De là, on entre dans ce qu'on appelle le Stoke-Park, quoique, à vrai dire, ce ne soit pas un parc, mais une place publique assez vaste, ombragée par de beaux chênes et des marronniers. Près du centre de cette place, s'élève le manoir de Stoke-Pogis, autrefois propriété de William Penn. Ce fut de ce beau domaine qu'il partit lorsqu'il se rendit en Amérique. Au milieu de la place on voit un monument en granit érigé à la mémoire de Gray par un membre de la famille Penn. La pierre s'effrite sous l'influence du climat. Le monument consiste dans un grand sarcophage installé sur une massive base de granit. Des fragments de l'élégie du poète et son ode sur Eton sont gravés sur la base. Toutefois, Gray repose au cimetière, près de l'église, dans le même tombeau que sa mère.

La petite église, bâtie il y a 700 ans, est restée à peu près telle qu'elle était à l'époque de sa construction. Les bordures de quelques fenêtres et quelques pierres ont été remplacées. Les portes sont si basses qu'on est obligé de se baisser pour entrer, mais l'intérieur est suffisamment vaste. Dans un coin de l'édifice, on voit une table de marbre installée en l'honneur du fils de Penn, et de

ses enfants, qui ont été inhumés dans l'église. Il ne reste plus aucun membre de la famille Penn, et le vieux manoir même ne subsiste plus, car depuis longtemps il a été détruit par un incendie.

La beauté de cet endroit résulte de son caractère absolument champêtre, et de sa proximité de la capitale, dont il est séparé par une distance qui peut être franchie en une heure. Là, il n'y a plus rien qui rappelle la grande ville de l'Angleterre. Au-dessus de l'horizon on aperçoit le château de Windsor, la seule hauteur bien marquée qui domine la ligne irrégulière des forêts et des collines de cette région. L'auberge de Pogis-Green est une vraie auberge de campagne, renfermant une seule chambre à coucher, à l'usage des voyageurs qui, par hasard, voudraient passer la nuit dans le village. La bière pétillante, le jambon et le fromage de cet établissement ne peuvent être appréciés que par les excursionnistes qui arrivent de Slough à pied et non en voiture ou à cheval.

A Londres, on n'a pas une idée du nombre des voyageurs américains qui visitent l'Angleterre. C'est seulement en parcourant l'intérieur du pays qu'on peut acquérir une connaissance exacte du nombre de ces voyageurs. A Londres, ils sont engloutis, perdus dans l'immense population de cette grande capitale du monde ; mais, sorti de là, on constate bien vite qu'ils forment la majorité de la clientèle

dans les principaux hôtels du pays. Quelqu'un disait dernièrement que presque tous les gens riches des États-Unis qui avaient de l'argent de trop venaient le dépenser en Angleterre chaque été, et que, ensuite, les acteurs et les conférenciers anglais se rendaient aux États-Unis pour empocher le reste. Il y a un fond de vérité sous la forme exagérée et pittoresque de ce langage qui décrit la façon dont l'argent américain est gagné par l'Angleterre. A Warwick, un des rares villages du vieux temps qui existent en Angleterre, j'ai entendu dire que le principal hôtel de la ville, les *Warwick Arms* (Armes de Warwick) subsiste entièrement de sa clientèle américaine.

Warwick paraît avoir échappé à l'action démoralisatrice du progrès moderne. Il est en correspondance avec les chemins de fer, et les grosses diligences qui parcouraient le village ont disparu, supplantées par les légères voitures de place à l'usage des touristes et des visiteurs. Cette ville est une des rares d'Angleterre qui aient conservé leur caractère primitif. C'était autrefois une ville entourée de murs et les deux portes percées dans ces murs subsistent encore. Je trouvai, en faisant quelques recherches sur les vestiges des anciens temps, que de très intéressantes découvertes ont été récemment faites qui les corroborent. On a découvert des passages souterrains menant à l'entrée de ces portes, mais cette découverte a passé presque ina-

perçue parce que la nouvelle n'en a pas dépassé les limites de la ville et est restée confinée parmi les dignitaires de la localité. On a cherché à explorer ces passages, mais on n'y est pas parvenu en raison des gaz méphitiques qui s'en dégageaient. Comme ces voies souterraines sont sinueuses, les autorités locales ne savent pas comment suivre leurs traces à la surface pour les aérer en vue d'une exploration. Il est difficile de se figurer l'importance archéologique que peut avoir la découverte de ce passage secret, qui est resté caché et ignoré pendant au moins cinq cents ans.

L'hôtel « aux Armes de Warwick » est le seul que j'aie vu en Angleterre où l'hôtelier vînt jusque sur le seuil de la porte à la rencontre de ses visiteurs. Le propriétaire de cette auberge de village est un très digne et très sympathique vieillard âgé d'environ soixante ans. Il était aussi digne qu'un membre du Parlement. Il vint à moi tête nue et me mena lui-même dans ma chambre. L'antique hôtelier a rapidement disparu des auberges de village et des hôtels d'Angleterre; il a été remplacé par la gérante. Cette auberge est tenue dans le vieux style. L'hôtelier y brasse lui-même son ale; il sale lui-même son jambon, et presque tout ce qui se sert sur la table est fabriqué dans l'hôtel. C'est un endroit très agréable à voir. Ses prix sont très raisonnables, et les attentions personnelles de l'aubergiste, plein de

sollicitude pour ses hôtes, leur sont très agréables. En raison de cet empressement à veiller au bien-être des voyageurs, Warwick est le rendez-vous de beaucoup d'Américains qui en font leur quartier général, d'où ils rayonnent sur les environs : Kenilworth, Stratford-sur-Avon, Leamington, Birmingham, et beaucoup d'autres localités intéressantes. Les promenades dans les environs sont très belles. C'est le centre de la province d'Angleterre.

La grande curiosité de Warwick est son château, qui est presque le seul château des temps féodaux qui ait gardé le même caractère qu'au douzième siècle. C'est le seul château qui ait été maintenu dans son état primitif et qui soit occupé aujourd'hui par la famille à laquelle il est revenu par droit d'héritage. Avec ce grand château féodal dominant la ville et la couvrant de son ombre, avec ses mille acres de parc, avec le prestige éclatant du nom de son propriétaire, la petite ville, qui est construite sous ses murs, satisfait les touristes américains plus que n'importe quelle autre ville d'Angleterre, car j'ai constaté que les Américains qui visitent l'Angleterre s'intéressent beaucoup plus aux antiquités et à tout ce qui touche à son passé, à son histoire, qu'à ses monuments actuels, construits pour les besoins modernes et qu'à tous les détails de la vie du jour. La vieille Angleterre est intéressante, pittoresque ; la moderne Angleterre est tout le con-

traire. La vieille architecture était belle, et surpasse en tout point n'importe quel spécimen d'architecture des États-Unis; mais, sous le rapport des monuments actuels, nous sommes infiniment supérieurs aux Anglais, à ce point qu'on doit peu s'attendre à ce qu'un touriste américain trouve dans cette branche d'étude quoi que ce soit qui attire son attention.

On peut voir par l'hôpital fondé par le comte de Leicester, favori de la reine Élisabeth, combien vit encore après soi le nom de ceux qui élèvent des monuments consacrés au soulagement des maux des déshérités et des misérables. Cet édifice s'élève sur une légère éminence le long de High-Street-Road, en deçà de la porte de l'Ouest du vieux mur de la ville. Ce monument, ou collège, comme on l'appelle, est un des plus pittoresques que je connaisse. Sa charpente est en bois de chêne travaillé dans le vieux style, avec des murs construits en charpente affectant la forme de carrés et de triangles, et les vides compris entre ces charpentes comblés avec du stuc. La façade de ce collège est une construction originale, qui date d'environ cinq cents ans. L'institution fut fondée par Leicester, il y a environ trois cents ans. Il acheta le bâtiment, vieux déjà de deux cents ans. C'est un monument très joli, très original, tout en étant très simple. Il a de vastes portes. La vue, le long de la façade, plonge, par la

porte de la ville, sur un paysage délicieux, aussi loin qu'elle peut s'étendre. Cette retraite est réservée à douze hommes ayant servi dans l'armée et qui ont acquis la faveur de leur admission par de bons services et des actions d'éclat. Ils ne portent ni l'uniforme, ni les insignes de la charité publique. Ces hommes sont tout fiers d'être là. Ils considèrent leur position d'un tout autre sentiment que les pensionnaires des autres maisons de retraite que j'ai vus. Ils n'ont absolument rien à faire. Ils ont des serviteurs pour parer à leurs besoins. Ce sont des vieillards magnifiques, à l'air énergique, imposant. Je demandai à l'un d'eux, qui me pilotait dans ce lieu curieux, s'il pensait être encore plus heureux lorsqu'il irait au ciel. Il me répondit très vivement : « Non, monsieur, je ne le crois pas. » Chaque pensionnaire a un petit salon et une chambre à coucher pour lui tout seul. Lorsqu'il se présente une place vacante, lord Dudley choisit pour y pourvoir l'un des descendants collatéraux du fondateur de l'Institution. Dans le musée, contenant de fort belles armes et des objets historiques, je remarquai une chose qui, j'en suis sûr, intéressera particulièrement les gens de New-York. C'est un cadre de bois de chêne artistiquement sculpté, tiré du bois des ruines du vieux Kenilworth, renfermant une pièce de broderie que l'on suppose être l'ouvrage d'Amy Robsart. Ce cadre a été donné par Charles O'Conor, qui, dans

un voyage à Kenilworth, le trouva s'abîmant dans quelque coin et exposé à la destruction ; aussi il en fit présent à l'institution.

Mais un des traits les plus caractéristiques de l'observation des anciennes coutumes, fut le suivant, dont je fus témoin au moment de quitter la ville. Je ne pouvais être mieux servi. Le matin de mon départ de Warwick, un groupe d'aventureux et hardis Warwickiens étaient partis par le chemin de fer visiter la ville inconnue et lointaine de Portsmouth, située à quelque cent milles de Warwick. Au moment où je m'en allais, le crieur de la ville se mit à parcourir les rues portant à la main une dépêche annonçant l'heureuse arrivée au port lointain de Portsmouth de la troupe d'explorateurs. Il portait exactement le même costume que les crieurs de ville du temps de Henri VIII. Il avait un chapeau noir relevé à la Napoléon Ier, une redingote rouge à une seule rangée de boutons, avec de longs pans descendant jusque sur ses pieds. C'était un homme aux manières solennelles, avec un long nez rouge, une figure aux traits aigus, et une moustache jaune, inculte, ombrageant sa bouche bâillante. Il tenait une cloche de cuivre dans sa main droite. Il l'agitait et lui faisait rendre un son aigu et criait alors le contenu de la dépêche de la manière suivante :

« Drelin ! Drelin ! la société de Warwick, comptant quarante personnes, est arrivée ce matin à Ports-

mouth à neuf heures et demie. Tous sont en bonne santé ! Drelin ! Drelin ! »

Les fenêtres et les portes s'ouvrirent aux « Drelin, drelin » des cloches du crieur. Cela montrait combien était populaire cette façon de faire circuler les nouvelles à Warwick. La solennité et la curiosité peintes sur les faces ridées des vieilles femmes se tenant à quelques-unes des portes ouvertes étaient des tributs des plus flatteurs payés à la majesté et à l'importance du crieur de la ville. Quelques esprits forts de la ville — très peu nombreux — se moquaient de lui, mais la grande majorité le regardait comme un très important et très utile fonctionnaire.

CHAPITRE III

PLAISIRS DIVERS

Tunbridge Wells et ses plaisirs. — Désillusion à Stratford-sur-Avon.

Il y a peu de villes anglaises qui aient conservé leur caractère de l'époque des diligences. Les chemins de fer ont tout bouleversé. La modicité des prix des billets d'excursion jette, toutes les fois que l'occasion s'en présente, une immense foule dans toutes les localités situées à deux ou trois heures de la capitale. Cette foule des excursionnistes anglais est une des plus désagréables que je connaisse. Elle est toujours bruyante et grossière. Ces gens vont chercher à la campagne la liberté hors de toute contrainte. Pendant cette absence, ils se montrent particulièrement indisciplinés et très insouciants en ce qui concerne les droits d'autrui. Les gens riches n'aiment pas leurs villes d'eau. Ils

aiment la vie de campagne et passent beaucoup de temps à se visiter les uns les autres dans leurs domaines ; mais les étrangers seuls s'installent dans les villages de l'intérieur et dans quelques résidences d'été. Les Anglais préfèrent les villes d'eau beaucoup plus gaies du continent. Cela leur revient bien moins cher que chez eux et l'esprit de plaisir qui règne dans la vie des villes d'eau est autrement différent de ce qui se passe en Angleterre.

J'ai visité hier ce qu'on regarde comme la plus fashionable des villes d'eau de l'Angleterre. C'est Tunbridge Wells. Cette localité est à une heure dix minutes de Londres par l'express. Elle est dans le comté de Kent, au milieu d'un beau pays, aussi beau qu'on peut le trouver en Angleterre, sans même en excepter Windsor. La particularité la plus remarquable de cette ville, c'est son repos et son calme absolus. C'est le meilleur endroit qui convienne à une personne fatiguée et nerveuse qui désire le repos, mais, par exemple, c'est le dernier de tous pour ceux qui veulent de la gaîté et des plaisirs. Toute la vallée où est situé le village est ensevelie dans un calme épais, dans un sommeil profond. On n'y perçoit aucun son du matin jusqu'au soir. Les oiseaux mêmes sont accablés par la chaleur inusitée de l'été anglais. Les gens répartis dans les hôtels se parlent rarement les uns aux autres et observent cette solennité de manières commune

aux personnes qui ne savent pas avec qui elles se trouvent. Le village, du commencement à la fin, ne désemplit pas de visiteurs. On n'a jamais vu à Tunbridge Wells, ou du moins ses annales ne le mentionnent point, une saison pareille à celle dont on y jouissait, mais on n'aurait jamais deviné, à moins d'examiner de près les hôtels, qu'il y eût un seul étranger dans la ville. Pendant mon séjour de vingt-quatre heures dans cette ravissante localité, je n'ai même pas entendu les notes discordantes d'une musique de ville d'eau. Il n'y avait aucune exhibition frénétique de belles toilettes, pas même aux dîners du soir. Les quelques jeunes femmes qui se trouvaient là se contentaient de regarder languissamment les quelques jeunes gens languissants. Il n'y avait même pas un semblant de flirt, cet amusement rudimentaire de toutes les villes d'eau.

L'hôtel où je descendis différait tellement de ce que l'on connaît aux Etats-Unis, et différait même tellement du caractère général des hôtels anglais, que je vais essayer de donner une idée de ses traits principaux. Je n'ai vu qu'un hôtel en Angleterre qui pût être comparé à celui-ci, et il était juché sur les falaises de Bournemouth. La maison Calverly, à Tunbridge-Wells, était autrefois la résidence privée de la duchesse de Kent, mère de la reine Victoria. La reine vécut là plusieurs années avant de porter

la couronne. Cette maison ne ressemble en rien à un hôtel. Elle est grande, carrée, en pierre grise, avec un portail massif supporté par de grands piliers. Le nom de l'hôtel est sur le tympan, mais de telle façon qu'on pourrait le prendre pour le nom d'une maison particulière, car en Angleterre, toutes les maisons sont baptisées. L'entrée ressemble exactement à l'entrée d'une maison de campagne. Il y a un grand, large vestibule par lequel on pénètre dans l'intérieur. Le plancher est ciré, avec de nombreux petits tapis brillants.

Contre les murs étaient de belles chaises de vieux style, et, au-dessus, des tableaux, de vieilles gravures, des bibelots arrangés avec un goût et un jugement que l'on rencontre rarement, si ce n'est dans les collections particulières. Un excellent buste de Shakspeare attirait particulièrement les yeux. Des armoires de chêne noir et de vieilles pendules ajoutaient encore au cachet artistique de cette grande entrée. Si on ne m'avait pas indiqué cet hôtel de la façon la plus positive, j'aurais cru m'être trompé et être entré dans une maison particulière. Une gérante d'un abord agréable vint à ma rencontre, s'informa de mes désirs, du temps que je comptais rester à l'hôtel et me désigna un appartement avec la dignité et l'aisance d'une maîtresse de maison recevant un invité. Aucun homme ne se présenta à ma vue. Le petit bureau de gauche ressemblait à un

parloir particulier. Le petit salon y attenant était la pièce où la gérante passait son temps. Une brunette au visage frais et délicat, aux traits réguliers était chargée du bureau. C'était une innovation qui laissait bien loin de côté le commis d'hôtel que j'ai toujours vu aux Etats-Unis. Cette jeune personne était agréable, sans la moindre velléité de légèreté ou d'impudence.

Toute la maison était pleine de tableaux. Les murs de chaque salle en étaient couverts. Dans toutes les chambres, il y avait des œuvres des meilleurs graveurs de l'école d'il y a vingt-cinq ou trente ans. Juste derrière la maison était une belle terrasse ayant trois ou quatre fois la longueur de l'hôtel. Les fleurs et les allées de cette terrasse étaient disposées avec le même goût que dans un jardin particulier. Au delà de la maison, la vue s'étend sur une perspective de collines ondoyantes et de vallons sinueux. Ici, l'or des blés mûrs, là le vert plus tendre d'une prairie, plus loin la masse sombre d'un bois, avec d'innombrables moutons paissant çà et là. Tout cela constitue une suite de scènes champêtres incomparables sous le rapport de la beauté tranquille.

La vie des hôtes de cet hôtel est presque la même que s'ils étaient les invités d'une maison de campagne. Les domestiques ne se montrent que lorsqu'on en a besoin. Si vous exprimez le moindre

désir, la gérante ou quelqu'une de ses auxiliaires s'empresse auprès de vous, toute prête à vous servir. L'air vif, frais, qui nous venait des collines, aiguisait vivement l'appétit. Le matin, une consultation particulière avec le majordome était nécessaire pour commander le déjeuner. Alors, pendant qu'on le préparait, une petite promenade sur la terrasse faisait trouver le temps très court. Tous les hôtes de l'hôtel font le lunch ensemble. Le déjeuner se sert de 7 heures à midi, le lunch de 1 heure à 2 ; à 4 heures il y a du thé noir avec pain et beurre pour ceux qui le désirent. Quant à la table d'hôte, elle est à 7 heures. Une partie des gens dînent dans leurs appartements particuliers. Il n'y a aucun supplément à payer pour les repas servis dans les appartements. Dans les hôtels anglais, ceux qui prennent un petit salon avec une chambre à coucher, jouissent ordinairement du privilège d'avoir leurs repas servis dans ce petit salon s'ils le désirent. Dans notre hôtel, où il y avait environ cinquante personnes (il serait difficile d'en recevoir plus de soixante-quinze), il régnait la plus grande réserve et chacun vivait pour soi. Personne ne parut avoir le moindre rapport avec le voisin. Pendant la durée de mon séjour, pas un des hôtes ne tenta de lier conversation avec qui que ce soit. Ils sortaient, se promenaient, montaient à cheval ; lorsqu'ils restaient à l'hôtel, ils erraient çà et là, le

regard vide, ou feuilletaient machinalement un livre. Remontant de la terrasse, lorsque la nuit fut venue, je fus très impressionné par l'aspect frappant d'un vieux gentleman, que je vis, de l'extérieur, par la croisée, dînant seul d'une manière solennelle dans la salle à manger, assez grande pour contenir quinze ou vingt personnes. Il semblait parfaitement content et heureux, quoique je ne puisse rien imaginer de plus triste que de dîner seul.

On n'eut pas un seul instant la moindre velléité de faire une chose aussi ridicule que de chercher à amuser les visiteurs. Le tranquille pays était là. Vous pouviez le parcourir à cheval. Si vous aviez absolument besoin de gaîté et de société, il n'y avait qu'à vous en aller. Cependant ce même calme, cette même tranquillité du pays en faisaient un endroit beaucoup plus séduisant que beaucoup d'autres localités plus prétentieuses, séjours de l'excentricité et des sociétés tapageuses.

Stratford-sur-Avon est la Mecque des pèlerins américains. Il y a beaucoup plus de visiteurs américains qui y viennent pendant l'année que d'anglais. Il y a peu d'Américains parmi ceux qui viennent en Angleterre pour affaires ou pour leur plaisir, qui ne trouvent pas le temps d'aller visiter la ville natale de Shakspeare. Je ne crois pas qu'il y ait, dans toute l'Angleterre, de ville vous faisant

éprouver une désillusion plus complète. C'est une des quelques localités qui ne répondent en aucun point à l'idée qu'on peut s'en faire. La ville n'est pas intéressante. Elle n'a rien de pittoresque. Elle a un aspect tout moderne, et la plupart de ses maisons sont laides et uniformément construites en brique, sans aucun ornement architectural. La plupart de ses rues évoquent tout à fait l'idée des villages bâtis à la hâte et presque inachevés du Far West. Sans l'histoire et le nom de Shakspeare, cette ville ne serait rien. A l'heure qu'il est, les habitants de Stratford vivent sur la gloire du poète. La maison où Shakspeare est né est intéressante ; mais, à mon avis, elle le serait encore plus s'il n'y avait qu'elle et si on n'en avait pas fait un musée encombré de toutes sortes d'objets mis au nom de Shakspeare pendant ces deux ou trois cents dernières années. Il y a des gens qui s'intéressent à la vue des bottes ou des vieux habits des grands hommes, mais il ne faut pas trop espérer les rencontrer dans la catégorie des fortunés assez riches pour pouvoir traverser l'Océan et faire un pèlerinage à la maison de Shakspeare. Je demandai à un dignitaire de la localité, chargé de l'entretien de la maison, à qui elle appartenait. Il me dit « au peuple anglais ». Je le priai de spécifier au nom de qui elle était inscrite. Il me répondit de nouveau « au nom du peuple anglais ». Je lui demandai

alors qui avait la charge de la propriété. Il me répondit que la maison avait été achetée aux héritiers de Shakspeare par une souscription publique organisée dans toute l'Angleterre, que le comité qui avait recueilli les souscriptions, après avoir réglé tous les frais, avait confié la maison en dépôt à la municipalité de Stratford, qui l'administrait aujourd'hui. Que la maison de Shakspeare soit administrée par la communauté de Stratford, cela ne se voyait que trop aux portraits des hommes marquants de la ville accrochés aux murs. Je remarquai le portrait d'une vieille femme étonnamment laide suspendu aux murs du musée, et après m'en être informé, j'ai appris que c'était mademoiselle Wheeler, la sœur d'un ancien historien de Stratford. Cet historien de Stratford peut être un très grand homme, mais sa renommée n'a pas dépassé les murs de la ville dont il a écrit l'histoire, et cependant son portrait ainsi que celui de sa sœur sont mis aussi en évidence là, dans la maison de Shakspeare, que si c'était celui de l'auteur lui-même.

La maison de Shakspeare fut achetée de la même façon que « Mount Vernon », la maison de Washington. C'est officiellement une propriété nationale. Le public ne peut pas visiter la maison de Shakspeare sans payer six pence pour voir ses appartements et six autres pence pour voir la

seconde partie de sa maison qui est encombrée d'une foule de vieilleries soi-disant du temps de Shakspeare. Cela représente environ 25 cents de notre monnaie, et comme il y a environ 250 visiteurs par jour qui viennent voir la maison de Shakspeare, cela finit par faire un revenu de 60 dollars par jour. Il est bien certain qu'une aussi forte somme n'est nullement nécessaire pour entretenir une maison aussi modeste : deux ou trois cents dollars par an y suffiraient amplement. Il y aurait une sérieuse enquête à faire par le peuple anglais, qui en est supposé le propriétaire, sur la destination donnée au reliquat de ce revenu.

On réclame de l'argent, en Angleterre, presque partout pour laisser visiter les curiosités. Les ruines du château de Kenilworth, près de Stratford, sont regardées comme les plus intéressantes ruines de l'Angleterre. Le visiteur en emporte des impressions très diverses. En premier lieu, un souvenir vivant du magnifique roman de Walter Scott écrit dans le voisinage de ce château si splendide autrefois. Ensuite on est saisi d'une respectueuse admiration en présence de ces lieux, en raison de la pompe royale, des fêtes historiques, de tout le faste dont ils furent le théâtre pendant le règne d'Élisabeth. On se sent envahi par une indignation pleine de pitié en présence de la rage destructive dont fut animé Cromwell, qui demantela ce château

et laissa à la place une ruine que personne n'a depuis essayé de restaurer. Enfin, on n'a pas assez de louanges à l'adresse du comte de Clarendon, qui, en acquérant cette propriété, en l'entourant soigneusement de murs, a permis aux touristes de la visiter moyennant la somme de trois pence par personne, ce qui fait environ six cents de notre monnaie. Il tire ainsi de cette propriété un beau revenu. On y observe le repos du dimanche de la façon la plus orthodoxe : personne ne peut la visiter le saint jour pour la somme sacrilège de trois pence. Mais, si on consent à payer dix-huit pence, on peut être admis le dimanche à visiter cette très lucrative propriété du très noble comte de Clarendon.

Le château de Warwick, qui est un des grands châteaux féodaux de l'Angleterre, procure aussi un très beau revenu à son propriétaire actuel, le comte de Warwick, attendu que l'on peut le visiter pour un shelling, à l'exception des appartements privés. Ce comte est un homme pauvre, étant donné sa situation. Il a été obligé de vivre à l'écart et de ménager de son mieux ses ressources pour purger sa propriété des hypothèques dont elle était chargée lorsqu'elle vint entre ses mains. Son fils aîné, lord Brooke, a épousé, il y a quelques années, une des grandes héritières d'Angleterre. En regardant dans le passé de cette famille, je m'aperçus que tous ses succès financiers lui vinrent de son alliance avec

une riche jeune femme. Cette héritière, qu'épousa Lord Brooke, est une jeune fille pleine d'esprit, qui refusa la main du Prince Léopold quand elle lui fut proposée il y a quelques années. Jusqu'à ces dernières années, on pouvait visiter le château de Warwick sans bourse délier. Alors le sommelier et la femme de charge pouvaient, à certaines heures du jour, faire visiter le château, et ils avaient même le droit d'empocher les pourboires qu'on leur donnait. Il en résulta que ces deux serviteurs amassèrent une grande fortune pendant leurs vingt ans de services, et sont maintenant regardés comme des magnats par tout le personnel des cuisines du Comté. Pour parler comme leurs admirateurs ruraux, ils ont « *un' maison qu'est à eux presque aussi* » *grosse qu'el chatiau et plus d' chevaux et de voi-* » *tures quel' comt' lui même* ». Le comte actuel garde ses revenus pour lui. Une bizarrerie de cette affaire, c'est que les billets d'entrée ne sont pas vendus au château. On évite avec un soin étrange tout ce qui pourrait faire croire que le château est mêlé en quoi que ce soit à cette opération financière. A la loge du concierge, on vous dit que vous pourrez vous procurer des billets dans une humble maisonnette, dépendant du fief et située sous les créneaux de cette aristocratique demeure d'un des plus grands seigneurs du royaume. Vous entrez dans cette maison, et là vous déposez votre argent

à un petit guichet et, en échange, on vous remet un ticket vous donnant le droit de pénétrer dans le château. Des guides y sont de service et ils vous décrivent les trésors et les beautés de l'endroit de la même manière monotone et fastidieuse que ceux qui vous promènent à travers les curiosités de Londres. L'argent déposé par le visiteur prend le chemin d'une banque où il est inscrit à l'actif du comte. Cela lui procure actuellement un revenu de 15,000 dollars par an.

CHAPITRE IV

NOEL EN PROVINCE — SUR LA PLAGE DE BOURNEMOUTH

J'ai passé le jour de Noël et le lendemain dans une localité de province près de Bristol, à deux heures et demie de Londres. J'ai pu voir ainsi la traditionnelle Christmas d'Angleterre. Je m'aperçus là que les Anglais sont chez eux beaucoup plus civilisés et recherchent beaucoup plus la gaîté que bien des peuples civilisés. Il y a un sentiment de démocratie naturelle beaucoup plus développé qu'on ne le croit. Je n'ai pas l'intention de décrire ce jour de Christmas au delà d'une ligne générale et en dehors des principaux traits qui se rattachent aux différents amusements de cette époque de l'année. D'abord, la province est en hiver beaucoup plus intéressante ici qu'en Amérique. Il est rare que le mercure descende au-delà de vingt-

six ou de vingt-huit degrés Fahrenheit. Pour les Anglais trente-deux degrés constituent le premier degré de froid. Lorsqu'ils parlent de trois ou quatre ou six degrés de froid, cela veut dire autant de degrés au-dessous de trente-deux. Ils n'ont jamais de température approchant de zéro. Les hivers étant généralement doux, le gazon reste vert toute l'année et il tombe peu de neige. Le jour qui suivit Christmas, j'assistai à une partie de chasse, avec quelques amis chez Lord Fitzhardinge, le maître des chasses du district. C'est la première chasse anglaise que j'aie vue, et comme le temps était admirable, ce fut un délicieux spectacle pour moi qui n'ai jamais été chasseur.

Le matin était clair, l'air vif. Il y avait une légère gelée blanche sur le sol qui disparut bientôt, de sorte que les terrains prirent une teinte douce sous les rayons du soleil. Il n'y avait pas un soupçon de vent. On devait passer une suite de dunes vertes, herbeuses, bordées de haies et coupées d'épais bouquets de bois. Ces dunes courent jusqu'à une ligne de falaises surplombant un bras de mer, au-delà duquel on aperçoit une longue ligne de collines bleues : ce sont les montagnes du Pays de Galles. Une chasse en Angleterre est un des plaisirs les plus démocratiques. C'était une nouveauté pour moi d'apprendre que n'importe qui du voisinage

pouvait venir et être accueilli dans la réunion, pourvu qu'il ait un quadrupède pour le porter. Le boucher, le boulanger, le fabricant de chandelles, peuvent se présenter et se joindre à la noblesse et suivre la chasse avec elle s'ils ont de bons chevaux et s'ils sont habiles cavaliers. Le rendez-vous eut lieu sur la large pelouse d'une maison de campagne d'un particulier, qui avait de grandes entreprises de charbon dans les îles du Cap Vert. Il y avait là un millier de gens qui franchirent ses portes et encombrèrent la place sans invitation, s'amenant dans toute sorte de voitures et de véhicules et sur toute sorte de chevaux. Plusieurs centaines vinrent à pied. Un trait particulier de cette réunion mélangée c'était que quiconque se présentait était le bienvenu et recevait l'hospitalité de la maison. Le fils de notre hôte secondait activement les serviteurs en passant des sandwichs et du vin cuit à quiconque se présentait à la porte. Il y avait une procession ininterrompue de cavaliers lunchant devant la porte pendant au moins deux heures avant l'arrivée de Lord Fitzhardinge, et de ses chiens tenus en laisse par les piqueurs. Je doute beaucoup que les cavaliers, qui donnent des rendez-vous de chasse aux États-Unis, soient plus hospitaliers dans leur bienvenue envers chacun que ne le sont les chasseurs de renards en Angleterre.

Il y avait toute sorte de costumes de cheval. Le maître de la chasse et les piqueurs portaient le traditionnel habit rouge ainsi que quelques autres cavaliers. Mais la majorité, même parmi ceux qui étaient invités régulièrement, portait des vêtements sombres. Deux officiers de l'armée vinrent du campement voisin montés sur des chevaux très vifs, et portant des costumes de chasse qui paraissaient aussi brillants que des uniformes de grande tenue. Ils portaient de hauts chapeaux de soie avec de petites chaînes d'acier attachées au bord et faisant le tour du cou. L'habit avait quatre rangées de boutons avec de larges revers et des poches à larges parements. Ils tenaient ces habits boutonnés jusqu'à la gorge ; un haut col blanc et une cravate de même couleur dépassaient seuls. Ils avaient des culottes blanches, de grandes bottes en cuir vernis avec des éperons d'acier sur la partie inférieure du talon. C'étaient de beaux et vigoureux hommes, montant leurs chevaux avec une aisance parfaite. Une des plus intéressantes amazones était une parente du maître de la chasse. Elle avait à peine quatorze ans. Sa figure mince était encore relevée par un costume collant d'amazone, d'un bleu sombre. Ses cheveux, d'un blond argenté éblouissant, flottaient au vent, laissés libres sous un noir chapeau Derby. Elle montait un cheval de race, mince, couleur gris de fer, qui semblait complè-

tement mâté par sa jeune et belle maîtresse. Mais les bons cavaliers et les habits de chasse de style formaient l'exception. C'était dû en partie à ce fait que l'on était en vacances et que les membres de cette société de chasse étaient partis. Les commerçants de Bristol vinrent en grand nombre. C'étaient des sportsmen enthousiastes, mais ils formaient des groupes disparates, étant venus sur toute sorte de montures et vêtus de toute sorte de costumes de cheval.

On a une singulière manière de tondre les chevaux de chasse dans ce pays. Ils ne tondent que le corps du cheval et laissent le poil pousser librement sur ses jambes. Le comté de Gloucester possède beaucoup de pierres à chaux et on a remarqué que lorsque les jambes des chevaux étaient rasées, la boue et la poussière s'y fixaient et y faisait venir du mal. Cette mode, quoi qu'il en soit, donne un drôle d'aspect aux chevaux. Un cheval bai, le poil une fois coupé, a une couleur de souris. En lui laissant le poil sur les jambes, on le dirait chaussé de grandes bottes. Voir un cheval couleur de souris avec de grandes bottes rougeâtres, et sur le dos, un cavalier vociférant, parcourant les vertes dunes au triple galop, constitue un spectacle d'une nouveauté incontestable pour un étranger.

Le spectacle le plus intéressant fut l'arrivée des chiens. Ils formaient une collection de bêtes vives,

au regard intelligent. Ils avaient tous la tête et la queue en l'air. Ils attendaient impatiemment, ardemment le moment d'être lâchés; mais ils étaient tenus en respect par le fouet des serviteurs. On les faisait marcher avec précision et la même promptitude que des soldats bien dressés. Quand la meute arriva dans l'enclos qui entourait l'habitation, où la société était réunie, les chiens humèrent les relents du lunch matinal et se précipitèrent en avant, mais une volée de coups de fouet envoya cette légion de chiens dans un coin où ils restèrent. Ces victuailles et ces boissons absorbées par les gens qui arrivaient et qui venaient de déjeuner démontrent simplement la faculté des Anglais de manger en tout temps et en tout lieu, préalablement à tout travail ou à tout plaisir. Il n'y eut pas beaucoup d'entraînement au départ. Les chasseurs quittèrent la place d'une allure aisée et suivirent la route pendant plusieurs milles. Les portes étaient ouvertes pour eux pendant la première partie de la matinée. Ce ne fut que lorsqu'un renard fut lancé et que les chiens donnèrent de la voix que l'on commença à sillonner le pays de toutes parts.

Peu des gens de Bristol s'aventurèrent à sauter pardessus les haies; aussi, quelques instants après le départ, les bons cavaliers furent livrés à eux-mêmes et maîtres du terrain. Les piétons, les cavaliers, les gens en voitures se répandaient dans le pays toute

la matinée, cherchant à couper à travers la piste des chasseurs. Il y a un piéton bien connu sur la place, à qui le pays est si familier, qu'il parvient toujours, en coupant court rapidement, à assister à la curée de tous les renards tués par les chasseurs de n'importe quel groupe. On le sait si bien, qu'on le regarde comme un des compléments obligés de la chasse. On lui fait toujours un petit présent pour son agilité et la rapidité de sa marche. On m'a dit que pour entretenir une meute de chiens chassant le renard pour des chasses ordinaires, il faut dépenser 6,000 livres par an. Après avoir vu une fois une chasse de cette nature en Angleterre, il est aisé de comprendre l'intérêt qu'elle présente. Le renard n'est que le prétexte d'une brillante et joyeuse cavalcade à travers un charmant pays, par un temps sain et vivifiant. La réunion est presque toujours composée de gens appartenant au même monde et professant les mêmes idées, de sorte qu'à l'entraînement du sport s'ajoute le plaisir de la société.

Parmi les plages à la mode, la plus agréable est sur la côte sud de l'Angleterre. De sa jetée de fer, on peut voir les côtes jaune-blanc de l'île de Wight. Bournemouth est à un peu plus de trois heures de Londres par le train express. C'est l'endroit le plus calme et le plus beau qu'on puisse voir.

Cette plage a le climat le plus doux et le plus égal de toute l'Anglerre. De profondes forêts de pins

garantissent la ville par derrière, tandis que devant se trouvent de grandes falaises sablonneuses, surplombant le rivage et à l'abri desquelles le climat se maintient chaud et fortifiant, alors qu'il fait très froid dans l'intérieur de l'île. Il y a même des sites plus jolis à Bournemouth qu'à Newport. Je me promenai, quand j'y vins, pendant deux heures le long d'une rangée de belles résidences, qui, tantôt étaient tout à fait cachées dans la forêt, puis réapparaissaient à découvert, le long de la ligne des falaises. La végétation est riche, luxuriante jusqu'aux sables du rivage, contrastant avec les abords des autres plages qui sont généralement nus et stériles. Des fleurs poussent et sont cultivées partout. Pendant des milles et des milles, on voit à perte de vue, des jardins se détacher sur le fond sombre des épais massifs de pins. Les chemins sont de parfaits échantillons des meilleures grandes routes d'Angleterre. Ils sont larges, égaux comme des planchers et sans une pierre ni même un morceau de bois.

Cette station balnéaire est renommée pour l'action bienfaisante de son atmosphère sur les poumons. L'air arrive, chargé des senteurs balsamiques des pins, et leur voisinage a une influence salutaire sur les personnes atteintes de consomption ou de maladies nerveuses. La population de cette localité atteint le chiffre d'environ vingt mille habitants. Nulle part dans les régions d'affaires de l'Ouest, pas

même dans la ville de Kansas, il ne se fait de plus brillantes opérations sur les propriétés, ni de plus vertigineuses spéculations sur leur valeur qu'à Bournemouth. Quand on paye 3,000 livres pour un petit cottage, on l'a pour rien. La tranquille habitation et le terrain qui l'entoure, où réside M. Manning, sont évalués à 50,000 livres, alors qu'il y a quelques années, ils ne valaient pas la dixième partie de leur prix actuel. Les journaux anglais disent peu de chose des progrès incessants de cette station balnéaire et de la hausse des prix des propriétés. Cela friserait de trop près une nouvelle, et la nouvelle est presque un article de contrebande dans les bureaux des journaux anglais. Les gens riches sont venus petit à petit, année par année, achetant ou faisant construire de grandes maisons, y apportant chaque jour des améliorations qui en ont fait une plage de premier ordre, égalant sinon surpassant Newport, du moins en ce qui concerne les capitaux engagés.

La vie y est si tranquille ! Pour un homme actif, le brusque changement d'avec la vie tumultueuse de Londres pourra amener un sentiment d'ennui, mais le poète, mais l'artiste, ou même tout simplement le malade ou l'homme fatigué, trouveront un attrait irrésistible à cette localité. Son profond silence, son calme vous séduisent et éloignent l'ennui.

Ceux qui regardent une promenade sous les pins

comme une récréation trop calme, n'auront qu'à se promener le long de la côte : ils y trouveront la foule et les distractions ordinaires aux villes situées sur le bord de la mer. Mais les falaises sont si hautes et le rugissement de la mer si persistant que toute conversation est difficile sur le rivage même.

Le long de la plage, on trouve de quoi faire des études des plus intéressantes. Les bateliers, en jerseys noirs, au pantalon flottant, en surouets noirs à visière, sont très nombreux sur la jetée de fer. Ils sont très pittoresques, ont beaucoup de cachet, et rien de servile dans leurs offres de service. Ils ont un air musard, insouciant, et portent presque toujours de grosses fleurs sur eux. En visitant la côte le matin, je vis les marins errer autour de la jetée. Ils avaient d'énormes camélias rouges, piqués sur deux feuilles vertes, au côté gauche de leurs chapeaux. Vous pouvez vous imaginer l'effet de ces plantes de serre chaude, évoquant l'idée de la haute société et de tout son faste, et accolées au visage bronzé de ces vigoureux enfants de la mer, visage sur lequel elles font une tache d'une couleur énergique.

Les falaises sont de sable et de craie. Elles sont couvertes, par place, d'une herbe d'un vert sombre et de genêts sauvages, formant des buissons pointus, et saupoudrant, aussi loin que l'œil peut

atteindre, la falaise de leurs petites fleurs jaunes brillantes. Les places de gazon sombre alternent avec les jaunes et avec les tons gris des sables et de la chaux.

Les falaises ne sont abruptes que dans certains endroits. Vous pouvez grimper presque partout où cela vous plaît, sur un sable incliné en pentes douces et formant des gradins. Il n'y a de rochers nulle part. Si la falaise était rocheuse, il serait peu prudent de s'aventurer à faire son ascension, mais telle qu'elle est, vous pourriez glisser ou tomber du sommet jusqu'en bas sans plus vous blesser que si vous tombiez d'une couche d'un sable doux et fin sur une autre.

Le long de ces chaudes falaises de sable, absolument à l'abri du froid, sous l'influence du spectacle poétique de la mer, les pensées de bien des touristes anglais errant sur la plage se tournent doucement aux choses d'amour.

Il y a quelque chose de franc, de loyal dans l'amour d'un Anglais. Si la belle est à portée de ses bras, il lui prend la taille et ils se promènent enlacés sans se soucier des regards du public. D'ailleurs, les passants feignent admirablement de ne pas voir les amoureux qui se témoignent leur passion mutuelle en public. J'ai vu souvent des amoureux s'embrasser sous la lumière des becs de gaz dans les rues les plus fréquentées de Londres, sans qu'on y fasse la

moindre attention, mais je n'ai jamais vu de dévotions amoureuses prolongées si longtemps que sur les sables excitants et vivifiants de Bournemouth, où la foule qui allait et venait affectait de ne pas voir les amoureux qui, dans une muette extase, passaient par toutes les postures de l'abandon le long des sables embrasés, étudiant, comme disait un ami cynique, « la géographie de leurs yeux » sans une pensée aux gens qui passaient à chaque moment à quelques pas d'eux.

Je vis, le long de la haute falaise, un spectacle des plus réjouissants : une vieille matrone anglaise donnait la chasse à une jeune fille entêtée qui avait trompé sa surveillance. La matrone avait les traits tranchants et était d'un tempérament acariâtre. Elle était accompagnée par une fille qui lui prêtait son assistance dans la recherche de la jeune fille perdue. Enfin, du point culminant de la haute falaise, la matrone vigilante découvrit la fugitive à un quart de chemin du sommet en bas de la falaise. Cette très originale jeune fille avait glissé le long d'un sentier presque vertical l'espace d'environ trente pieds et là, s'étant arrêtée à un tournant, sous une grande touffe de genêt, elle s'était creusé un doux lit dans le sable à son usage personnel. Sur ce lit elle avait étendu une grande ombrelle noire. Elle s'était couverte d'un manteau d'étoffe plucheuse et, avec l'appoint de quelques romans, cette jeune lady s'était créé une

position d'un confort idéal. Elle était à environ deux cents pieds au-dessus du chemin parcourant le sommet de la falaise. Elle s'était sauvée de tout le monde et sa cachette était si sûre qu'elle put lire et muser pendant plusieurs heures avant d'être trouvée. Pendant que j'écrivais ces notes, la duègne la découvrit. Elle fut absolument terrifiée en voyant la position de la jeune fille. Elle n'osait pas descendre le sentier pour la secouer, et la persuasion, tentée à une distance de soixante ou de soixante-dix pieds, perd beaucoup de son effet. C'est là où on vit, dans ce cas difficile, la discipline des domestiques anglaises. La sévère matrone anglaise prit la tremblante domestique par les épaules et la força de s'aventurer dans le sentier à pic en lui donnant une bonne poussée pour activer sa descente. La fille arriva à destination au milieu d'un nuage de poussière, moitié sur les genoux, moitié sur les mains et il s'en fallut de peu qu'elle n'allât rouler à un quart de mille au delà. Grâce aux efforts de la servante combinés avec les injonctions impératives que lançait d'en haut la vieille, on finit par persuader à la jeune fille de sortir de son trou de sable et de remonter reprendre la vie plus positive et plus conventionnelle des jardins d'hôtels.

Les enfants font d'immenses parties dans le sable. C'est une des plages les plus sûres pour eux. La mer est très basse jusqu'à une longue distance

au large et le ressac ne se fait jamais bien sentir. Il y a un grand nombre de petits ânes pour les enfants autour de la jetée de fer. Ces petits ânes, dit-on, s'achètent pour quatre shellings. On les loue un shelling l'heure. Ce prix comprend, outre le quadrupède, un petit garçon et un rotin. Le rotin est manœuvré par le petit garçon et, sans une application constante de cet objet, le petit quadrupède refuserait de marcher.

CHAPITRE V

COUP D'ŒIL SUR LA VIE A OXFORD

Coût de la vie dans cette fameuse Université. — Les étudiants américains.

Le dernier jour d'actions de grâce, j'eus l'occasion de jeter un coup d'œil rapide sur la vie des étudiants d'Oxford. Les étudiants américains d'Oxford donnaient précisément un dîner d'actions de grâce. C'est l'habitude chez les étudiants américains de remplir cette tradition si leur nombre le permet. Je trouvai, à ma grande surprise, que le nombre des étudiants américains d'Oxford n'était que de douze et que, sur ce nombre, la plus grande partie n'y était que de passage et n'y avait pas de résidence fixe. On ne sait généralement pas que, parmi les « dons » ou agrégés, il y a maintenant deux Américains. Il n'y a que quelques années qu'un étranger peut devenir agrégé de l'Université d'Oxford. Ces deux Américains sont Walter Ashburner, agrégé de Merton, et le Rév. W. A. B. Coolidge, agrégé de Madeleine. Ces

deux hommes ont gagné leurs grades à Oxford par leur érudition. M. Coolidge est un explorateur alpin connu. Il est l'éditeur du journal voué aux ascensions des pics des Alpes. Il a même surpassé les Anglais les plus passionnés pour ce genre de plaisir et d'excursion. C'est un petit homme, aux épaules carrées, avec un coffre vigoureux et une physionomie résolue et énergique. Il porte des lunettes d'acier. La partie basse de son visage est couverte par une moustache et une barbe noires. Il ne doit pas être loin de ses cinquante ans. M. Ashburner est grand, mince, avec des traits réguliers, des yeux sombres et une légère moustache. Il fit un des plus beaux discours universitaires au dîner. Il ne paraît pas avoir plus de trente-cinq ans. Il a les épaules fuyantes et la pâleur classique des étudiants trop enfoncés dans leurs livres et négligeant par trop les exercices physiques.

Le petit nombre des étudiants américains d'Oxford s'explique facilement. Jusqu'à ces temps derniers, les règlements d'Oxford étaient si sévères que les Américains préféraient la plus grande liberté des universités allemandes. Les jeunes gens qui viennent d'Amérique en Europe ont presque tous fait de bonnes études. Ils sentent qu'ils ont été enchaînés assez longtemps à l'étude, de sorte qu'ils ne se sentent aucun goût pour la discipline extraordinaire qui avait et a encore cours à Oxford. Le relâchement

de ces règles a cependant amené à Oxford quelques étudiants américains et on espère qu'il en viendra d'autres dans un temps, de façon à ce que l'Amérique y soit aussi largement représentée que dans les universités d'Allemagne. C'est seulement depuis quelques années qu'un étudiant, n'appartenant pas à la Confession de l'Église d'Angleterre, pouvait obtenir un degré. Ce n'est changé, je crois, que depuis 1870.

La vie à Oxford n'est pas plus chère pour un étudiant que dans les grands collèges des États-Unis. J'ai demandé à M. Warburton quel pouvait bien être ici le coût de la vie d'un étudiant et, en sa qualité de reporter, il a pu m'en donner une idée exacte. Il me dit qu'un étudiant pouvait bien vivre et se payer tout ce qu'il voulait avec un revenu de 1,500 dollars par an. Il y a beaucoup d'étudiants qui se tirent d'affaire avec la moitié. Deux mille dollars par an suffisent à vivre largement. Les étudiants regardés comme riches sont les fils de familles opulentes qui leur allouent 1,000 livres par an d'argent de poche. Il y a naturellement un grand faste à Oxford, comme dans presque toutes les villes universitaires. Bien des jeunes gens dépensent l'argent sans compter et font souvent même des dettes, mais leurs dépenses n'ont pas à entrer en ligne de compte avec l'évaluation intrinsèque du coût de la vie des étudiants ici. Le criterium d'exa-

men pour l'admission, n'est pas plus élevé que dans nos meilleurs collèges. Les exigences après cela sont beaucoup moindres. Un sous-gradé de capacité ordinaire peut ici finir ses études à l'un des collèges en trois ans, et en trois ans il n'étudiera que six mois par an. L'année scolaire se compose de trois périodes de huit semaines seulement chacune. Il y a six semaines de vacances à Noël. Il est aisé de voir, d'après cette courte période d'études et par la préférence donnée aux études classiques, qu'on ne peut guère acquérir une grande éducation générale à Oxford. Les étrangers qui viennent à Oxford demandent souvent où est l'Université, ne paraissant pas comprendre qu'il y a ici trente collèges compris dans le système universitaire d'Oxford. Alors qu'ils marchent généralement ensemble et ont à peu près les mêmes programmes d'étude, ils sont séparés et ont des organisations distinctes. Quelques collèges sont très riches, tandis que d'autres sont très pauvres.

Les étudiants adultes des États-Unis reprochent très sérieusement à l'Université la rigueur des heures de présence. Ils doivent en premier lieu être rentrés dans leurs quartiers à neuf heures du soir. S'ils arrivent après neuf heures, ils ont deux pence d'amende; après dix heures, c'est un shelling; après onze heures, c'est une demi-couronne; après minuit, c'est une livre, et trois rentrées après mi-

nuit peuvent entraîner l'expulsion d'un étudiant. Les étudiants sont tenus de vivre au collège pendant une année ou deux. Ce n'est que la seconde année ou dans la dernière moitié de leurs études qu'ils peuvent obtenir la permission de loger en ville. Les gens qui logent les étudiants ne peuvent le faire qu'après en avoir obtenu la permission de la faculté du collège où ils sont inscrits, et seulement après s'être engagés à faire un rapport journalier sur le caractère et la conduite du jeune homme. En réalité, le logeur fait rarement, sinon jamais, des rapports contre les étudiants. C'est d'ailleurs tacitement convenu avec les autorités universitaires et elles ne permettent jamais aux étudiants de loger en ville quand leur conduite a donné lieu à quelque reproche pendant la première partie de leurs études.

Les quartiers des étudiants, dans les différents collèges, ont un petit salon et une chambre à coucher; le petit salon sert aussi de salle à manger. Les chambres sont faites par des domestiques mâles qu'on appelle des « scouts ». Ils servent aussi les repas. Les étudiants déjeunent et lunchent dans leurs chambres; ils dînent en commun. Je visitai un grand nombre de réfectoires dans plusieurs collèges; ils sont très beaux et autrement plus convenables que les salles à manger des différents hôtels du Palais de Justice de Londres. Les murs

sont tout en bois noir et ornés des portraits des patrons des différents collèges et de leurs devises. Les plafonds sont en bois sombre. Les tables destinées aux étudiants courent parallèlement à la longueur de la salle. A l'extrémité de la salle et formant un angle droit avec les tables des étudiants, au-dessus d'une plate-forme élevée à environ un pied et demi du sol, est la table réservée aux agrégés de ce collège. C'est la même façon de placer les tables des avocats et des assesseurs dans les salles à manger des hôtels du Palais. Un feu brillant éclaire joyeusement ce riche et beau travail de bois sombre et d'ornements antiques. Les « dons » ou agrégés dînent en grand costume et les étudiants en toque à mortier et en robe noire. Les étudiants doivent porter cet uniforme tant qu'ils se trouvent dans les collèges ou dans leurs dépendances. Souvent un étudiant se promenant dans la rue se dépouillera de sa robe et la portera sur son bras, mais, au moment d'entrer dans l'un des collèges, il s'empressera de la remettre, faute de quoi on lui refuserait l'entrée.

Les environs d'Oxford sont très beaux. La ville elle-même est jolie et très pittoresque. La vie ici aurait du charme pour un étudiant, ou pour un jeune homme aimant la société ou les exercices physiques. La rivière est constamment sillonnée par les barques des étudiants. Quand arrive la sai-

son des courses, un des sports les plus affriolants de chaque jour, m'a-t-on dit, consiste à lutter pour conquérir la place connue sous le nom du « haut de la rivière ». On m'a expliqué que le « haut de la rivière » veut dire ceci : plusieurs équipes de canotiers — elles sont quelquefois de quinze ou vingt — se mettent en ligne sur la rivière un peu en avant les unes des autres. A un signal donné, elles partent toutes pour arriver à un but déterminé. L'ambition de chacun des équipages est de marcher sur les bateaux qui les précèdent. Cela s'appelle « choquer ». S'ils parviennent à faire choquer le nez de leur propre bateau contre la poupe de l'autre, cela donne le droit au bateau cognant de dépasser le bateau cogné et celui-ci reste en arrière de la ligne. Le bateau qui conquiert le haut de la rivière est celui qui parvient à devancer tous ses compétiteurs et à leur échapper dans la plus excitante des luttes. Très souvent l'équipage du bateau cogné est renversé par-dessus bord et s'en tire comme il peut. Mais cela semble ajouter de la joie et de la gaîté à la course.

Jusqu'à ces temps derniers, il n'était pas permis aux agrégés de se marier. Aujourd'hui un certain nombre le peuvent. On raconte une histoire touchante d'un agrégé qui est fiancé depuis plusieurs années, mais qui ne peut pas se marier avant que le nombre actuel des agrégés qui le sont, soit

diminué d'une façon ou d'une autre. On s'imagine les réflexions de ce malheureux agrégé et de sa patiente fiancée, attendant dans la tranquille atmosphère d'Oxford que quelque agrégé de bonne volonté leur cède enfin la place pour leur bonheur si longtemps attendu. Il y a à Oxford toute une communauté d'étudiants d'un certain âge, qui y vivent et qui restent dans la société collégiale en raison des avantages de la bibliothèque *de Bodleian*. Car une fois que l'on a obtenu ses grades dans l'un ou l'autre de ces collèges, on peut, en payant une faible redevance chaque année, rester dans la corporation pour le reste de ses jours. Un grand nombre d'écrivains et de savants connus y élisent domicile et on les rencontre souvent en toque et en robe, acharnés au travail, dans quelqu'une des salles de cette bibliothèque si bien fournie et si richement dotée. Il semblerait qu'ici un étudiant pût fournir la plus grande somme de travail possible. Le village est calme, pacifique, pittoresque. La vie y est charmante, la société agréable et on n'y est qu'à une heure un quart de Londres.

FIN

TABLE DES CHAPITRES

CINQUIÈME PARTIE

FIN DE LA TABLE.

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

COLLECTION IN-18 ILLUSTRÉE A 3 FR. 50 LE VOLUME

ALPHONSE DAUDET

Trente ans de Paris. A travers ma vie et mes livres. . . . . 1 vol.
Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon. . . . . 1 vol.
Tartarin sur les Alpes. . . . . 1 vol.
Sapho. . . . . 1 vol.

(*Bibliothèque artistique Guillaume frères*)

GUY DE MAUPASSANT

Contes du Jour et de la Nuit. Ill. de Cousturier. 1 vol.
Toine. Illustrations de Mesplès . . . . 1 vol.

ARMAND SILVESTRE

Contes de derrière les Fagots. Illustrations de Félix Lacaille. . . . . 1 vol.

THÉO-CRITT

Le Bataillon des Hommes à poil. Ill. de Henriot. 1 vol.
L'Ami des Jeunes Filles. Illustrat. de Henriot. 1 vol.
Russes et Autrichiens. Illustrations de Job. . . 1 vol.

PAUL GINISTY

Les Belles et les Bêtes. Illustrations de Henriot. 1 vol.

ÉMILE DARTÈS

Jambes folles. Préface par A. Houssaye. — Illustrations de José Roy. . . . . 1 vol.

HENRIOT

L'Article de Paris. Texte et dessins de l'Auteur. 1 vol.

ALEXANDRE POTHEY

Le Capitaine Regnier. Illustrat. de Kauffmann.. 1 vol.

OCTAVE PRADELS

Les Amours de Bidoche. Illustrat. de Job. . . 1 vol.

RENÉ MAIZEROY

Celles qui Osent. Illustrations de Kauffmann. . 1 vol.

PARIS. — IMP. C. MARPON ET E. FLAMMARION, RUE RACINE, 26.

